Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b22028808

150 3371

531

DE LA FEMME

SOUS SES RAPPORTS PHYSIOLOGIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE.

PAR J. J. VIREY,

Docteur en medecine de la Faculté de Paris, membre titulaire de l'Académie royale de médecine.

A PARIS,

CHEZ CROCHARD, LIBRAIRE,

CLOÎTRE SAINT-BENOÎT, N° 16.

1823.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

Depuis la publication de l'ouvrage aussi agréable qu'ingénieux de Roussel [1] et de quelques autres sur le même sujet, les connaissances physiologiques et naturelles ont fait des progrès incontestables; aussi la plupart de leurs théories surannées ont dû succomber. Toutes les sciences cultivées d'ailleurs avec tant d'éclat et d'ardeur, dans nos temps actuels, ont dû refléter de nouvelles lumières sur l'étude de la *nature humaine*, comme sur les autres branches de la médecine et de la saine philosophie.

[1] *Système physique et moral de la femme;* la première édition est de 1775. Paris, in-12.

Il restait à envisager sous un aspect plus élevé et plus vaste, soit dans ses attributs corporels, soit dans ses rapports moraux avec la civilisation moderne, le sexe féminin. En effet, la plupart des auteurs qui ont écrit sur la femme sont ou des médecins qui ne traitent guère que de son organisation physique, de ses maladies, de la reproduction de l'espèce, etc., ou des moralistes occupés surtout d'observations tantôt louangeuses, tantôt satiriques sur le caractère propre au beau sexe. Certes, personne ne conteste *le mérite des femmes*, mais pour les bien apprécier, il faut autre chose que des madrigaux ou même des épigrammes, et les réflexions austères de J. J. Rousseau sont plus utiles encore que leur éloge ampoulé par Thomas.

Plus on approfondit, d'ailleurs, la con-

stitution de notre espèce, sous les divers climats comme dans les différents siècles, plus on sent la nécessité de comparer sans cesse, dans son ensemble, le moral et le physique l'un par l'autre, puisqu'ils réagissent toujours réciproquement l'un sur l'autre. L'étendue de nos facultés fait encore l'étendue de nos plaisirs, comme celle de nos misères : de là l'inépuisable source des biens et des maux que la société verse incessamment sur nous. Et comment la femme, avec la sensibilité si vive de son système nerveux, avec cette délicatesse d'organes qui la rend le charme et le tourment de l'homme, pourrait-elle être bien connue, si l'on oubliait la plus noble portion de son existence, cette âme tendre et expansive, qui lui inspire ses sentiments les plus secrets, ses amours, ses aversions, et jusqu'à ses caprices même!

Si le public a bien voulu distinguer déjà quelques uns de nos essais sur cet intéressant sujet, nous avons dû travailler encore à les rendre moins indignes de son estime.

Pouvons-nous espérer aussi les suffrages du sexe dont nous entreprenons, avec trop de témérité sans doute, d'esquisser ici les traits? Quel pinceau serait, sinon assez sûr pour en saisir fidèlement la mobile image, du moins assez délicat pour paraître toujours le plus vrai, le plus sincère? Nous n'oserions nous vanter de prêter encore de nouveaux charmes à de si ravissants modèles; mais peut-être que leurs plus galants adorateurs nous pardonneront tout le bien que nous en aurons dit, en faveur d'un peu de mal qui aura pu nous échapper.

DE LA FEMME,

SOUS SES RAPPORTS

PHYSIOLOGIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE.

SECTION PREMIÈRE.

CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES SUR LE SEXE FÉMININ.

CHAPITRE PREMIER.

Vues générales.

La connaissance d'un être naturel quelconque se borne d'ordinaire à l'examen de sa forme, de sa structure, de ses qualités physiques et de ses facultés organiques : toutefois l'étude de notre propre espèce est bien plus compliquée ; nous ne sommes plus seulement l'être de la nature, mais encore celui de l'art. La brute ne se modifie pas elle-

même ; si elle change, c'est sous l'empire de la domesticité, sous le dur joug de la servitude, ou c'est par l'influence générale du climat et de la nourriture dans les lieux qu'elle habite. L'homme réagit, au contraire, sur sa propre nature. Ses divers états de civilisation et d'éducation, ses genres de vie si variés dans toutes les situations et les conditions politiques, parmi toutes les contrées du globe, exaltent ou dépriment, altèrent ou déforment son type originel. Et la femme, cet être si frêle, cette fleur de la nature vivante, subit encore plus que l'homme ces altérations profondes; la preuve en est dans cette multitude innombrable d'affections qui troublent bien plus sa santé que ne l'est celle des autres femelles d'animaux.

Qu'est-ce donc que la femme [1] ? C'est la tige essentielle de notre espèce, comme toute femelle est, parmi les animaux et les

[1] Ce mot FEMME vient de *fœmina*, qui dérive de *fœtare*, *fœtus*, parce que sa destination naturelle est d'engendrer; Pline nomme aussi *femen* la région interne de la cuisse. Γυνὴ est le nom de la femme en grec ; on en fait dériver aussi *cunnus*.

plantes, le centre, l'essence principale de leurs espèces; elle est la dépositaire, la matrice originelle des germes et des œufs. Tout individu femelle est uniquement créé pour la propagation; ses organes sexuels sont la racine et la base de toute sa structure, *mulier propter uterum condita est;* tout émane de ce foyer de l'organisation, tout y conspire dans elle. Le principe de sa vie, qui réside dans ses organes utérins, influe sur tout le reste de l'économie vivante. Le sexe masculin est en effet plus extérieur ou plus excentrique dans la génération, ainsi qu'on voit, chez les fleurs, les étamines placées autour du pistil; le mâle n'est donc pas le plus important ou le plus indispensable à la reproduction; et, chez les plantes dioïques, les femelles se peuvent multiplier de bouture, sans union sexuelle; ce que ne peuvent pas faire toujours les individus mâles. La femelle est donc, pour ainsi dire, l'âme de la reproduction, parmi tous les êtres animés, soit chez les pucerons, soit chez d'autres animaux qui engendrent d'eux seuls [1].

[1] Dans le règne végétal et parmi les animaux de

Source féconde et sacrée de la vie, la mère est la créature la plus respectable de la nature; c'est d'elle que découlent les générations sur la terre; c'est *Eve* ou l'être vivifiant, qui nous réchauffe dans son sein, qui nous allaite de ses mamelles, nous recueille entre ses bras, et protége notre enfance dans le giron de son inépuisable tendresse. Femme! mère! honneur de la création! quels hommages éternels ne vous sont pas dus dans tout l'univers?

Il faut donc rechercher la nature origi-

la classe des zoophytes, les deux sexes sont ordinairement réunis, ou même quelquefois confondus, comme dans les végétaux et animaux *agames*, c'est-à-dire sans organes sexuels apparents.

Lorsque les sexes sont apparents, comme dans les espèces *phanérogames*, le nombre des mâles, ou des organes du sexe masculin, est presque toujours le plus fréquent dans le règne végétal. Le règne animal, au contraire, présente souvent une quantité bien plus considérable de femelles.

Il s'ensuit que les végétaux et tous les êtres peu mobiles manquant de plusieurs sens, comme la plupart des zoophytes, des coquillages bivalves, etc.,

nelle de la femme, séparer d'elle toutes ces institutions artificielles qui la modifient; il faut examiner aussi comment sa constitution se plie aux divers états de la vie sociale, soit l'esclave odalisque d'un sultan dans les harems de l'Asie, ou la servante opprimée et malheureuse du sauvage, soit la douce compagne de l'homme civilisé, devenue l'heureuse idole d'un peuple galant et poli. Pour la connaître tout entière, nous devons l'observer, tantôt intrépide Amazone ou sé-

sont hermaphrodites ou portent leurs deux sexes réunis dans le même individu (car ils ne pourraient pas se chercher et se trouver s'ils étaient séparés; leur espèce périrait donc). Au contraire, la séparation des sexes est plus fréquente dans le règne animal. De là vient que l'amour est plus vif ou plus impérieux à mesure que les sexes sont plus séparés ou plus divers. C'est toujours le sexe le plus nombreux qui doit faire le plus d'avances, à cause de la rareté de l'autre sexe; néanmoins c'est généralement le mâle qui, étant le plus hardi, le plus fort, doit manifester le plus d'amour, ou être le provocateur. Le rôle des femelles est d'autant plus attrayant qu'il montre le plus de pudeur.

vère Lacédémonienne, tantôt voluptueuse Phryné des boudoirs de Corinthe, ou timide et superstitieuse Indienne; nous devons la voir ici laborieuse ouvrière de nos campagnes, endurcie aux ardeurs du soleil parmi les travaux rustiques; là, délicate citadine de ces villes populeuses et brillantes, où les délices du luxe l'amollissent et les langueurs de l'oisiveté l'énervent.

Parmi les grandes familles des animaux, le sexe féminin, dans les espèces dioïques, est en général le plus faible; il l'est davantage surtout chez les races dont les mâles sont polygames, comme parmi les quadrupèdes ruminants et les oiseaux gallinacés. La différence des forces et de la taille est moindre dans les sexes monogames, tels que les singes, les perroquets, etc., mais sans qu'il y ait jamais égalité. De même, quelles que soient les raisons allégnées par les partisans de l'égalité des deux sexes, et bien qu'une éducation plus mâle, des exercices plus forts, puissent augmenter la vigueur physique et morale de la femme, elle ne peut pas être assimilée à l'homme sous ce

rapport, malgré le divin Platon [1]. Jamais les filles andromanes de Sparte luttant sur le mont Taygète, ou dansant la pyrrhique guerrière sur les rives de l'Eurotas, n'ont égalé la l'énergie du Spartiate. Jamais femme ne s'est élevée, par la culture de son intelligence, à ces hautes conceptions du génie dans les sciences et la littérature, qui semblent être la plus sublime conquête de l'esprit humain. Celles qui se sont le plus distinguées dans cette carrière ont souvent mérité l'épithète *mascula*, qu'Horace donnait à Sapho; car l'on a remarqué d'ordinaire chez plusieurs femmes de lettres une constitution plus érotique que celle des autres femmes [2]. Les lois les ont exclues de la prêtrise, des emplois civils, de la magistrature et des ordres de chevalerie; l'ancienne *loi salique* des Francs les écartait du trône. On nomme, il est vrai, plusieurs femmes qui régnèrent avec gloire, depuis la fameuse Sémiramis

[1] *Respubl.*, lib. v.

[2] Muret, *Variar. lection.*, lib. VIII, cap. 21. Il cite aussi Juvénal, *sat.* VI; et Euripide, *Hippolyt.*, act. III, etc.

jusqu'à Elisabeth d'Angleterre et Catherine II de Russie ; mais, indépendamment de la raison qu'on en a donnée, que les hommes gouvernent quand les femmes règnent, jamais la Russie, par exemple, n'a subi plus de révolutions, n'a vu plus de guerres et de calamités fondre sur elle, que sous les six règnes de femmes qu'elle a eus pendant le cours du dix-huitième siècle [1].

D'anciennes histoires présentent des exemples de peuples chez lesquels le sexe féminin obtenait la domination sur l'homme [2]; aujourd'hui au Thibet et au Boutan, la femme peut même prendre plusieurs maris, d'après Samuel Turner [3]; sur la côte nord-ouest d'Amérique, vers le 55e degré de latitude, Vancouver [4] y a vu les femmes

[1] Masson, *Mémoires secrets sur la Russie*, t. II, pag. 113.

[2] Chez les anciens Egyptiens, suivant Diodor. Sicil., lib. I, cap. 27; chez les Agiléens, selon Mich. Glycas, *Ann.*, part. II.

[3] *Ambass. au Thibet*, tom. II, pag. 147, trad. franç.

[4] *Voyag.*, tom. II, pag. 417.

presque supérieures en force et en hardiesse aux hommes. D'autres peuplades du nord de l'Amérique laissent beaucoup d'empire à leurs femmes. On en trouve plusieurs exemples en Afrique, en Éthiopie [1], et au Congo [2]. Au Monomotapa, elles forment des armées [3]; à Malimba, les femmes règnent [4], ainsi qu'à la côte d'Angole. On peut citer encore les Amazones qui paraissent avoir existé vers le Don ou Tanaïs, et les femmes des Tartares, Circassiens ou Tscherkasses d'aujourd'hui, qui conservent un esprit belliqueux.

Il y a même une observation générale à faire sur cet objet. Dans l'état d'extrême barbarie des peuples, le sexe féminin n'est pas opprimé toujours autant qu'on le pourrait croire, parce qu'il devient nécessairement le centre de la famille et l'espoir de la nation, tandis que les hommes s'occupent

[1] Alvarez, *Descript. Æthiop.*, cap. 133.

[2] Edward Lopez, *De regno Cong.*, lib. II, cap. 9.

[3] Isaac Vossius, *De Nilo*, cap. 19.

[4] Labrosse, dans Buffon, tom. XX, pag. 270, édit. Sonnini.

au bruit de la chasse et de la guerre. C'est ainsi que les femmes étaient écoutées dans les conseils de l'état, chez les Germains et chez les Gaulois, nos sauvages ancêtres. C'est ainsi qu'on a remarqué un gouvernement gynécocratique parmi les Algonquins, les Hurons, les Iroquois [1], et de nos jours encore chez les Indiens de la côte nord-ouest d'Amérique [2]. Les anciens Bretons se contentaient comme les sauvages du nord de l'Amérique, et aujourd'hui, au royaume de Népaul, dans le milieu de l'Asie, comme les Newars, d'origine tartare [3], se contentent d'une femme pour deux hommes. Plus la barbarie est extrême, plus la femme semble obtenir d'ascendant. Voyez ces féroces anthropophages : leurs femmes sont, dit-on, plus ardentes encore dans la vengeance que les guerriers [4]; elles abreuvent leurs enfants à la mamelle de

[1] Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, tom. I, pag. 484.

[2] Méares, *Voy.* tom. III, pag. 152.

[3] Selon le colonel Kirkpatrick, dans *Annal. Voy.* tom. XVII, pag. 182.

[4] Dutertre, *Iles Antilles*, tom. II, pag. 406.

cette horrible coutume, en leur faisant sucer le sang des prisonniers de guerre [1] c'est ainsi que la faiblesse s'allie à la cruauté dans la haine, comme elle inspire la commisération dans l'amour.

De ce que l'homme, par toute la terre, est plus robuste que la femme, il ne s'ensuit pas que la nature ait exclusivement accordé l'empire au plus fort sur le plus faible. La violence ne fait qu'une esclave, c'est le consentement qui donne une compagne; et les lois mêmes de la guerre se plient devant la captive qu'on épouse. L'amour est le règne de la femme; c'est par lui qu'elle devient souveraine arbitre de son vainqueur; en se réservant le droit de succomber, elle l'asservit par sa faiblesse, autant qu'elle le révolterait par sa force; et lorsqu'elle paraît céder, ce n'est que pour commander bientôt avec plus d'empire. Sa douceur, voilà sa puissance; ses charmes, voilà sa gloire: précieux joyaux dont la nature voulut l'orner dans toute sa magnificence.

[1] *Recueil de Voyag. au nord*, tom. III, pag. 307.

Tel est le véritable rapport naturel des sexes entre eux. Il faut donc éloigner cette extravagante idée qui n'a pu se soutenir que dans un siècle barbare, que la femme n'appartenait pas au genre humain [1], et dont nous ne parlerions pas si elle n'avait été discutée dans un concile à Mâcon [2]. C'est par suite de l'avilissement dans lequel les Orientaux ont toujours tenu les femmes que le *Koran* attribue à l'homme une si grande supériorité, et qu'il exclut celles-ci du paradis. D'anciens philosophes et des médecins, tels qu'Hippocrate, Aristote, ont même regardé la femme comme un être imparfait, un demi-homme. Elle n'était jamais ambidextre, selon Hippocrate, et ses organes sexuels étaient à l'intérieur ce que sont les nôtres à l'extérieur; mais comme la chaleur les faisait sortir dans le sexe mâle, la froideur les retirait au dedans chez le sexe femelle. On voit combien ces opinions sont éloignées de la vraie physiologie, puisque

[1] *Mulieres, homines non esse*, Dissert. anonyme d'Acidalius, Paris, 1693, in-12.

[2] Gregor. Turonens., *Hist. Franc.*

la femme est, par sa nature, aussi parfaite que l'homme l'est par la sienne.

En la comparant aux autres femelles d'animaux, la femme s'en distingue par des caractères spécifiques et des attributs qui n'appartiennent qu'à elle. Sans doute les singes, les makis, les chauve-souris et même l'éléphant, qui sont d'ordinaire unipares comme elle, portent deux mamelles pectorales; et cette disposition, que des philosophes crurent être l'apanage de la femme seule, afin qu'elle pût mieux embrasser ses enfants en les allaitant, n'est pas une prérogative accordée à notre seule espèce. Pline approche davantage de la vérité, en nommant la femme *un animal menstruel;* car, bien que plusieurs femelles de singes (des jockos et des gibbons surtout) éprouvent un écoulement sanguinolent par la vulve, sans époque déterminée, mais principalement quand elles sont en chaleur; si l'on a vu quelque suintement analogue chez les vaches, les chiennes et d'autres femelles en rut, aucune cependant n'est soumise à cette évacuation menstruelle périodique. La présence de la membrane de l'hymen chez la

femme vierge n'est pas le seul exemple de cette conformation qui soit connu parmi les animaux, comme le croit Haller [1]. Ce savant physiologiste soupçonne que cette membrane, dont on n'a pu jusqu'à ce jour deviner l'utilité, n'existe que pour un but moral, que pour indiquer la pureté originelle du sexe; opinion qui a paru peu fondée à Blumenbach [2]. D'ailleurs M. Cuvier a fait voir que les femelles des mammifères avaient une sorte de membrane de l'hymen [3]. Steller et d'autres observateurs l'avaient déjà remarquée dans le lamantin, la cavale et quelques singes.

La station naturellement droite dans notre espèce produit encore chez la femme des effets différents de ceux qui résultent de la situation transversale du corps des autres animaux. Si l'on doit attribuer la disposition hémorroïdaire, ou la stase fréquente du sang dans les rameaux abdominaux de la veine porte, à notre situation droite, puisqu'on n'observe aucune disposition semblable chez

[1] *Physiol.*, tom. VII, lib. 28, pag. 91.

[2] *De gener. hum. variet. nat.*, ed. 3, pag. 20.

[3] *Leç. d'anat. comparée*, tom. V, pag. 152.

les autres espèces, il est probable que le flux cataménial reçoit aussi plus d'activité de cette situation habituelle, dont on n'a pas assez apprécié l'influence. Elle est si réelle, que les organes sexuels en reçoivent un plus grand afflux de sang et de vitalité, et acquièrent par là leur activité plus intense que chez les animaux à situation horizontale; car les singes, dont la station se rapproche de la perpendiculaire, sont très lubriques, et leurs femelles ont, sinon des menstrues, au moins des écoulements irréguliers. De plus, la femme doit à cette station la funeste prérogative d'être plus exposée que les autres animaux à l'avortement, à la chute de la matrice et aux ménorrhagies. La nature a prévenu cependant une partie de ces inconvénients en donnant au vagin une direction oblique en devant à la femme, tandis qu'il est parallèle au bassin chez les quadrupèdes. Il en résulte que l'enfant ne pèse pas directement sur la vulve, lorsque la femme enceinte se tient debout; il s'ensuit encore que les urines s'écoulent en devant et non en arrière comme dans les quadrupèdes; et cette même obliquité rend

moins naturelle l'union sexuelle *more ferarum, quadrupedumque ritu*, que conseillent Lucrèce et quelques médecins, tels que Varole, comme plus prolifique[1].

Enfin, si la femme doit à la station droite plusieurs maladies, et par suite peut-être aussi l'hystérie, que n'éprouvent point les autres animaux, elle doit sans doute encore à la direction oblique du vagin des accouchements plus laborieux que n'en ont les quadrupèdes, indépendamment de la grosseur de la tête du fœtus, laquelle est plus considérable que chez les autres espèces. C'est ainsi que la situation long-temps couchée devient un secours indispensable dans plusieurs maladies des femmes.

[1] Kœmpf., *Enchirid. med.*, pag. 181.

CHAPITRE II.

Variétés du sexe féminin selon les divers climats et les différentes races d'hommes.

Article Ier. *Des femmes de race blanche.*

Considérée relativement à sa conformation par toute la terre, la femme éprouve encore de plus profondes altérations que l'homme de la part des divers climats et des nourritures, parce que son organisation délicate offre moins de résistance à leurs influences. Ainsi l'on voit plus de négresses albinos, de blafardes, de crétines, d'exemples de déformations de naissance parmi elles, que chez l'homme. C'est toujours par son sexe que commencent les dégénérations de notre espèce, comme aussi c'est aux femmes que plusieurs nations doivent, dans des circonstances favorables, un plus beau sang et une plus heureuse organisation. Tels sont les Persans, les Turcs d'origine tartare; ils ont ef-

facé la laideur originelle de leurs traits par de fréquentes unions avec les belles Géorgiennes et d'autres femmes de la race caucasienne, qui passent d'un obscur esclavage dans le lit nuptial de leurs maîtres [1].

De toutes les femmes de notre globe, les Géorgiennes, les Circassiennes, les Mingréliennes, et en général celles de tout le Gurgistan, de l'Imirette et des environs de la chaîne du mont Caucase, passent pour les plus ravissantes par leurs formes parfaites, par l'éclat de leur teint, la délicatesse de leurs contours, les grâces et l'air de volupté qui semblent s'exhaler de toute leur personne [2]. Mais il ne faut leur demander ni l'éducation polie ni la sagesse des mœurs des nations plus civilisées; si la nature a tout fait pour elles, l'état d'oppression et de brigandage dans lequel vivent ces peuples semble prendre à tâche de dégrader le moral de ces admirables créatures. Enlevées dès leur tendre jeunesse pour les voluptés des vrais croyants de l'islamisme, elles

[1] Chardin, *Voyag. en Perse*, tom. IV, pag. 98.
[2] Chardin, *Voyag.*, tom. I, pag. 171.

continuent d'être asservies au sein même des grandeurs. On n'exige d'elles que le physique, elles l'accordent; et souvent celle qui donne un maître à de vastes empires, comme la Perse, la Turquie, périt sans nom et sans gloire, quand son heure est venue.

Des habitudes douces, des mœurs faciles, un heureux état de liberté sociale, contribuent sans doute à la régularité des formes; mais il faut aussi des nourritures saines, un air pur, et que l'éducation ni les métiers ne dégradent pas les belles proportions du corps. Voyez ces misérables paysannes brûlées du soleil sur le sol où elles arrachent une dure subsistance, voyez ces êtres difformes sortant soit de pénibles ateliers, soit des vapeurs méphitiques de l'habitation étroite où ils s'entassent; leur teint blême, leurs traits discordants, présentent les tristes stigmates de la douleur et l'empreinte de leurs souffrances; ils accusent l'infortune de leur destinée, tandis que les gracieuses impressions de la joie et des plaisirs s'épanouissent en traits vifs et brillants sur le visage des heureux du siècle.

Si la femme s'enlaidit, se dégrade à pro-

portion plus que l'homme sous des climats intempérés, nous la voyons aussi s'embellir de tous ses charmes dans les régions plantureuses et prospères des zones tempérées, et sous les cieux les plus doux. Vénus même semblait avoir établi son empire à Chypre, à Paphos, à Corinthe et à Amathonte. C'était à Gnide, à Milet, à Lesbos, que les Praxitèle et les Phidias trouvaient de vivants modèles de leurs divinités, objets ravissants de leur idolâtrie : l'on rencontrerait encore à l'Argentière, à Scio, à Ténédos et dans plusieurs îles de l'archipel grec, des Hélène et des Aspasie capables d'allumer des guerres pour la possession de leur beauté, malgré la bizarre difformité de leurs costumes [1]. Elles ont surtout des yeux fort grands et très ouverts.

Le Corrége, l'Albane, le Titien, prirent également le type des beautés qu'ils peignirent dans les Italiennes de leur temps. Rome et son territoire en présentent encore d'éclatants exemples, selon Winckelmann ; et à l'âge du

[1] Sonnini, *Voyag. en Grèce*, tom. II, pag. 110. *Voyez* aussi Gemelli Carreri, *Voyag.*, tom. I, pag. 109 ; Jac. Spon, Choiseul-Gouffier, etc.

retour, les Romaines ont de superbes épaules. Mais c'est en Sicile et en Toscane, à Florence et à Sienne, même à Venise, que naissent les plus séduisantes beautés de l'Italie; car, dans la Lombardie et le voisinage des Alpes, leurs formes plus volumineuses et plus massives sont bien moins enchanteresses. Les belles Françaises vivent surtout vers Avignon, Marseille, et dans l'ancienne Provence, peuplée jadis par une colonie grecque de Phocéens. Plus au nord, le sang des Cauchoises, des Picardes et des Belges est plus beau, et la peau est d'une blancheur plus éclatante ; mais il y a certainement moins de finesse dans les contours et de délicatesse dans les formes. A Paris l'on rencontre en général moins de beautés que de grâces dans la démarche et toutes les manières. Les Marseillaises et la plupart des Languedociennes ont aussi moins de gorge que les Normandes, les Belges, les Suissesses. Dans la Bretagne ou l'ancienne Armorique, les femmes ont les extrémités trop grosses en général. Les plus grandes beautés de l'Espagne sont dans l'Andalousie et à Cadix; mais les femmes de Valence ont la chair molle et des

traits moins délicats. La ville de Guimanaens et ses environs sont peuplés des plus charmantes Portugaises, qui présentent en général beaucoup de gorge, tandis que les Castillanes n'en ont presque pas.

On connaît le teint éblouissant, les traits expressifs, la physionomie fine et touchante des Anglaises; plusieurs ont la gorge et l'élégant corsage des Normandes; elles sont presque toutes blondes, quelquefois même rousses. En Ecosse, leur teint devient d'un blanc fade comme les Hollandaises; mais celles-ci montrent souvent de l'embonpoint, beaucoup de gorge, une carnation pâle et molle. De toutes les Allemandes, les Saxonnes emportent le prix de la beauté; on ne rencontre peut-être pas un laid visage dans le territoire d'Hildesheim; le teint charmant de tous les habitants fait dire en proverbe que les belles femmes y croissent comme les fleurs. Quoique les Autrichiennes ne soient pas laides, les Hongroises paraissent généralement plus belles; mais dans toutes les nations germaniques, elles pèchent souvent par un excès d'embonpoint.

Plus au nord, les Polonaises méritent d'être remarquées. Elles ont la blancheur, mais aussi, dit-on, la froideur de la neige dans leurs manières; et, selon un Italien, leur conversation est capable d'enrhumer. Les femmes russes avaient jadis la coutume de se plâtrer d'un fard épais; l'abus des bains de vapeurs rend bientôt mous et flasques tous leurs appas; sous leurs chaudes pelisses, elles couvent d'ardentes passions; on les accuse aussi de préférer toujours en amour le physique au moral: elles ont en général des formes masculines et beaucoup d'énergie, comme toutes les femmes d'origine slave. Les Albanaises sont plus agréables que les Morlaques; celles-ci portent une peau tannée, de longues mamelles pendantes, avec un mamelon noir [1].

Dans l'extrémité nord de l'Europe, au contraire, en Danemarck et en Suède, les femmes se montrent presque toutes d'un blond blanc, avec des yeux bleuâtres, et leur teint dégénère quelquefois en pâleur

[1] Fortis, *Viag. in Dalmaz.*, tom. I, pag. 81.

fade ; mais elles sont extrêmement fécondes, surtout autour de la mer Baltique.

Dans les régions de l'Asie qui sont en deçà du Gange, peuplées comme l'Europe, par la même race blanche, on observe encore de beaux traits chez le sexe féminin. Les Persanes, nées sous un climat fertile et tempéré, paraissent généralement très agréables ; Bernier vante les charmes des Cachemiriennes. En Perse, on préfère les brunes, mais les Turcs recherchent plutôt des rousses et des blondes. Les femmes turques sont jolies en général; et, dans le bas peuple même, en Orient, il n'est pas de femme, dit Belon [1], qui n'ait le teint frais comme une rose, une peau blanche, polie et douce comme du velours, sans doute à cause de l'usage fréquent des bains. Elles font tomber le poil de toutes les parties du corps, excepté les sourcils et les cheveux, avec le *rusma*, dépilatoire composé de chaux et d'orpiment, et teignent leurs ongles et leurs doigts en rouge avec le *henné* (*lawsonia inermis*, L.) ; mais

[1] *Observat.*, pag. 198.

les bains, le repos du sérail et les soins qu'elles se donnent pour engraisser, rendent, suivant l'expression des Turcs, leurs visages comme la pleine lune, leurs hanches comme des coussins : car telle est, à leurs yeux, la parfaite beauté; ils semblent la peser au quintal [1]. On conçoit tout ce qu'une vie monotone, énervante, écoulée dans l'indolence, doit produire chez les femmes des harems; on les tient dans l'ignorance de tout, et elles existent à la manière de grands enfants. Comme leur beauté est le seul titre de leur empire, elles se font souvent avorter, afin de conserver plus long-temps leurs charmes. Rien n'est plus insignifiant que la physionomie de toutes les musulmanes, parce qu'elles sont toujours voilées, et qu'il leur serait plutôt permis, s'il pouvait jamais l'être, de découvrir toute autre partie du corps que leur visage. On voit en effet, en Égypte, des femmes à peine vêtues qui préfèrent de laisser voir leurs corps pour couvrir leur visage. Ainsi tout le jeu de la physionomie devant

[1] Volney, *Voyage en Syrie*, tom. 1, pag. 99.

rester caché, il devient muet et nul, comme B. Solvyns l'a remarqué pareillement chez les Hindous [1]. Les femmes arabes, quoique assez agréables dans la jeunesse, et remarquables de tout temps par leurs grands yeux noirs et brillants comme ceux de la gazelle, se défigurent cependant par un grand anneau qui traverse le cartilage de la cloison du nez, et par des dessins gravés sur la peau avec la pointe d'une aiguille empreinte de diverses couleurs. Les femmes de l'Indostan placent un semblable anneau dans la narine gauche. La chaleur dessèche et brunit également les femmes des Bédouins et des Hindous. Elles se peignent quelquefois le front ou les joues en bleu, et toujours les ongles en rouge.

Il en est à peu près de même des femmes maures et barbaresques, qui sont originairement de race blanche; leurs traits passent pour réguliers : celles qui ne sortent pas de l'ombre du harem et des villes conservent, au rapport de Bruce et de M. Poiret, un teint

[1] *Les Hindous*, tom. IV, pag. 5. Paris, 1812. fol.

très blanc ; elles sont même étiolées, comme ces plantes qui végètent dans l'obscurité; mais elles n'en manifestent pas moins l'ardeur du climat dans leurs passions.

Au Malabar, au Bengale, à Lahor, à Bénarès, dans tout l'Indoustan et le Mogol, ou la partie de l'Asie en-deçà du Gange, les femmes, assez agréables en général, sont petites, brunes et minces, soit à cause de la chaleur du climat qui les énerve, soit parce qu'elles se marient fort jeunes, à dix ou douze ans, et avant que leur constitution se soit développée entièrement. La transpiration habituelle qu'elles éprouvent fait paraître leur peau toujours fraîche; elles ont soin de l'assouplir, ainsi que leur chevelure, avec de l'huile de coco parfumée, et toutes s'épilent exactement le corps avec des dépilatoires. On dit que les mâchoires sont naturellement étroites aux femmes du Malabar [1]; qu'elles ont des jambes longues à proportion du corps, et les oreilles placées très haut. Toutes les femmes de l'Orient ont,

[1] Raw, *Catal. rarior. mus.*

suivant divers voyageurs, le bassin naturellement fort large; et les Arméniens, les Juifs, qui trafiquent des plus belles dans presque toute l'Asie, ont soin, dit-on, de leur comprimer les hanches, afin de rétrécir un peu plus leurs organes sexuels. Il résulte de cette ampleur du bassin qu'elles accouchent heureusement et avec beaucoup de facilité, comme le rapportent tous les voyageurs, même lorsqu'elles sont mères dès l'âge de neuf à dix ans [1]. Russel en donne une raison assez plausible pour les femmes d'Alep [2], il l'attribue à l'usage très relâchant des bains chauds si fréquentés dans ces pays. On doit considérer, ce nous semble, aussi l'habitude générale dans toute l'Asie de s'asseoir les jambes croisées et les cuisses écartées, à la manière orientale, comme une cause très capable de tenir le bassin dans le plus grand écartement possible, tandis que notre manière de s'asseoir ne produit pas le

[1] Chardin, *Voyag. en Perse*, tom. VII, pag. 164, et tom. VI, pag. 274; Paxman., *Med. Indor.*, p. 43.

[2] *Nat. hist. of Aleppo*, pag. 79.

même *écarquillement*. Les Jattes, les Bengaloises, passent pour les plus lascives de l'Inde, et elles préfèrent les hommes blancs d'Europe à tous les autres Indiens [1]. Ce sont des femmes brunes, petites, très vives, parlant d'ordinaire avec beaucoup d'éclat et de volubilité [2]. Les Bayadères, danseuses et courtisanes de l'Inde, les Almés, et les Ghawasiés, qui jouent le même rôle en Égypte, portent souvent l'art de la débauche à un degré inconnu dans nos froides contrées du septentrion : c'est un fruit des cieux ardents du midi.

Nequitias tellus scit dare nulla magis.
MARTIAL.

Article II. *Des femmes de race noire.*

Si nous examinons les femmes de la race ou plutôt de l'espèce nègre, nous leur trouverons généralement une disposition plus

[1] Fr. Pyrard, *Voyag.*, pag. 353, et part. II, tom. II, pag. 65.

[2] Georg. Forster, *Voyag. du Bengale à Pétersbourg par terre*, Paris, 1802, in-8°, tom. I.

portée à la lasciveté, et même une conformation particulière dans les organes sexuels. Comme cette espèce d'hommes est moins propre au développement des facultés intellectuelles, elle est aussi plus disposée aux fonctions purement physiques, et la plupart des nègres sont *benè mutonati* [1]. Les négresses sont pareillement conformées dans la même proportion. Toutes ont, comme on sait, une gorge très volumineuse, et bientôt molle et pendante, même dans les climats où l'on ne peut pas en accuser la chaleur atmosphérique, comme au nord des États-Unis. Mais ce qui paraît surtout les distinguer de la race blanche, c'est le prolongement naturel des nymphes, et quelquefois du clitoris, bien moins commun chez les femmes blanches que chez les négresses. Il en est résulté, dans plusieurs pays, la coutume, ou plutôt le besoin de retrancher ces prolongements incommodes. C'est un caractère particulier même aux femmes d'origine égyptienne ou copte, de porter au

[1] Blumenbach, *Gen. hum. var. nat.*, pag. 240.

pubis, dit Sonnini [1], une excroissance charnue, épaisse, flasque et pendante, recouverte de peau; l'on s'en formera une idée assez juste, si on la compare, pour la grosseur, et même pour la forme, à la caroncule pendante dont le bec du coq d'Inde est chargé. Cette caroncule allongée prend de l'accroissement avec l'âge; je l'ai vue, ajoute l'auteur, longue d'un demi-pouce à une fille de huit ans; elle aurait plus de quatre pouces chez une femme de vingt à vingt-cinq ans. C'est dans le retranchement de cette espèce de difformité gênante que consiste la circoncision des filles : on les circoncit de sept à huit ans, au commencement de la crue du Nil. Ce sont les femmes de la haute Égypte qui font cette opération; elles crient dans les rues du Caire : *A la bonne circonciseuse*. Un rasoir et une pincée de cendres suffisent pour cela. Un semblable usage existe chez les Syriennes, les Arabes; et l'on voit dans Niebuhr [2] le des-

[1] *Voyag. en haute et basse Égypte*, Paris, 1799, in-8°, tom. 1.

[2] *Beschreibung von Arabien*, pag. 77, et seq.

sin d'après nature d'une fille arabe de dix-huit ans circoncise. On pense, dans le pays, que l'effet de cette circoncision a pour but d'empêcher l'amas du smegma blanc et fétide qui s'amasse entre les nymphes des femmes, comme sous le prépuce de l'homme [1]; mais Belon observe [2] que toutes les femmes coptes ont des nymphes naturellement fort longues; Thévenot [3] l'a remarqué chez les Mauresques; c'est une pratique générale au Bénin [4] et en Éthiopie. Elle est si connue depuis les âges les plus anciens que tous les auteurs en ont parlé [5], mais surtout les médecins arabes [6], et Avicenne [7], au mot *albathara*, c'est-à-dire le clitoris; car cet auteur veut qu'on le retranche

[1] Osiander, *Ib.*, tom. II, tab. VI, fig. 1.

[2] *Obs.*, pag. 426.

[3] *Voyag.*, tom. II, chap. 14.

[4] Léon, *Afric.*, lib. III.

[5] Paul d'Egine, lib. VI; Aétius, *Tetrabibl.*, lib. IV, serm. 4, cap. 103; Galien, *usu part.*; Moschion, Suidas, *Lexic.*, pag. 81.

[6] Albucasis, lib. II, cap. 7.

[7] Lib. III, fen. 21, tract. IV, cap. 24.

lorsque les femmes peuvent en abuser par sa longueur [1].

On a long-temps disserté sur le prétendu tablier des Hottentotes, dont Kolbe a le premier parlé [2]. Le médecin W. Ten Rhyne [3] a montré d'abord que ce n'était qu'un prolongement des nymphes, et l'a cru artificiel, parce qu'il a vu de ces nymphes digitées. Banks, qui a fait dessiner au Cap ces parties d'après nature, observa, dans une Hottentote, des grandes lèvres prolongées de six pouces et demi, car ce n'étaient pas les nymphes comme le pensaient Querhoënt et Cook, mais seulement les lèvres du vagin. Aussi Levaillant [4] figure une Hottentote avec ces lèvres alongées jusqu'à six ou neuf pouces, artificiellement comme il le présume. Enfin Péron observe que c'est un attribut particulier aux femmes hottentotes

[1] Fen. 21, tract. 1, cap. 23. *Voyez* aussi Matthias Zimmermann, *De Æthiopum circumcis.*, cap. 9.

[2] *Descript. du Cap*, tom. 1, pag. 92.

[3] *De promont. Bonæ Sp.*, ch. x, pag. 33.

[4] *Voyage dans l'intér. de l'Afrique*, t. 1, p. 371.

boschimans, ou aux *Houzouânas*, d'avoir naturellement les nymphes allongées, surtout vers la commissure supérieure des grandes lèvres, s'élargissant et se divisant par le bas en deux branches qui pendent d'ordinaire. On peut les écarter, alors cette partie prend une figure triangulaire de quatre pouces environ. Les filles l'apportent en naissant, elle croît avec l'âge et se perd dans les mariages des Hottentotes ordinaires et des Houzouânas. Les Houzouânasses ont aussi deux énormes loupes graisseuses au-dessus des fesses; elles trémoussent singulièrement en marchant, et leurs enfants grimpent dessus [1]. L'on en a vu un exemple dans la femme appelée Vénus Hottentote qui est morte à Paris. Nous ferons à ce sujet deux remarques. C'est qu'on peut comparer cet allongement singulier des parties sexuelles extérieures des Africaines à celui de certaines fleurs du même climat, des géranions par exemple (ou *pelargonium*), qui ont des pé-

[1] Péron, *Voyage*, tom. I, et aussi Levaillant, *ibidem*.

tales supérieurs plus longs que les inférieurs, peut-être afin de recouvrir les organes sexuels et les défendre du soleil trop ardent de l'Afrique. Linné compare les pétales aux nymphes, et l'allongement des uns et des autres peut avoir pour cause la chaleur du climat. En second lieu, ces coussins de graisse vers le coccyx ressemblent aux amas de cette même substance chez les moutons d'Afrique à queue large, aux loupes des chameaux et des zébus de ce pays. L'on a remarqué, en effet, chez les animaux ruminants des pays chauds, que le suif cherchait à se déposer ainsi dans certaines parties du corps, et principalement vers le croupion, comme étant la région la moins élevée. On observe que toutes les parties sont plus extensibles dans les corps flasques des peuples des pays chauds et surtout dans ceux des femmes; c'est pourquoi les mamelles, les nymphes, les peaux et appendices, les oreilles, etc., sont plus prolongées chez les habitants des tropiques.

Au reste, rien de plus dégoûtant que la toilette des Hottentotes : graissées d'un mé-

lange de suif et de suie, ou salies par de la bouse de vache; vêtues d'une peau desséchée, ayant pour bracelets des intestins d'animaux à demi putréfiés; vivant dans la crasse et la dernière malpropreté; repoussant par une transpiration et des menstrues fétides, par des formes hideuses, un nez horriblement épaté, une bouche en museau, et une peau gluante d'un noir tanné; au lieu de cheveux, une bourre épaisse, remplie de vermine que ces femmes misérables croquent sous leurs dents; pour langage, une sorte de gloussement semblable à celui des coqs d'Inde; un caractère indolent et profondément stupide : telles sont les Hottentotes, dont un voyageur romancier a voulu nous tracer un portrait flatteur. Si l'on ajoute un sein tombant en manière de besace et auquel se suspendent des enfants aussi malpropres que leurs mères; si l'on examine qu'en accouchant elles déchirent de leurs dents le cordon ombilical et dévorent quelquefois leur arrière-faix; que l'ivrognerie, l'abus du tabac, l'insouciance dans laquelle elles croupissent, sont leur état habituel, on

conviendra sans peine que ce sont les dernières des *beautés* du genre humain.

Les femmes cafres, les mieux constituées de toutes les Négresses, et les plus fortes, ont un caractère plus ardent et plus actif; mais elles se tatouent, ou se pointillent la peau. Les Négresses joloffes et mandingues, sans être aussi bien formées, et avec un sein plus tombant, une transpiration d'odeur porracée, paraissent cependant encore agréables dans leur première jeunesse. Leur peau est douce et soyeuse comme le satin [1]. Mais elles déploient une lubricité et des passions inouïes à nos climats; elles semblent porter dans leur sein enflammé tous les feux de l'Afrique : voilà pourquoi elles séduisent les blancs et les enivrent, pour leur perte, des fureurs de leur amour. La corruption des mœurs est excessive en plusieurs lieux d'Afrique, outre que la puberté y est très précoce. Au Darfour, les Fourains exercent l'inceste même sans pudeur [2]. La débauche

[1] Biet, *Voy. dans la France équinox.*, pag. 352.

[2] W. G. Browne, *Voyage au Darfour*, tom. II pag. 70, traduction française.

des filles devient, en quelques contrées, une preuve de leur mérite, et la chasteté un témoignage de laideur ou de quelque vice. On connaît les habitudes lesbiennes de κλειτοριαζεῖν, reprochées à Sapho et à d'autres tribades, par Sénèque, saint Augustin, etc : ce qui justifie la résection du clitoris dans les pays méridionaux. Ces turpitudes sont encore très connues des Turques et des Syriennes, dans leurs bains; il semble que ce soit le dédommagement naturel des femmes soumises à la polygamie, sous les climats chauds.

C'est surtout dans leurs danses qu'elles peignent l'excès de leurs passions, par les postures les plus obscènes et les mouvements les plus lubriques que puisse solliciter l'orgasme vénérien porté à son comble. On connaît en Espagne le *bolero* et le *fandango*, qui retracent des images voluptueuses et que les anciens Romains se plaisaient à faire danser par les jeunes filles de Cadix [1], comme un *irritamentum Veneris languentis;* mais la *calenda* est une danse bien plus lascive

[1] Juvénal, sat. XI, vers 162 et suiv.

encore des Nègres d'Ardra en Guinée; ils l'ont apportée avec eux dans l'Amérique espagnole, et l'on y voit jusqu'à des religieuses espagnoles en être si transportées, qu'elles la dansent même dans les églises et les processions [1]. Par cette danse, tous les muscles du corps frissonnent de volupté, et s'agitent sous l'impression d'une jouissance universelle. En Asie, en Amérique méridionale comme dans l'Afrique, les femmes s'abandonnent souvent avec passion aux Nègres, parce que cette espèce d'homme est d'ordinaire plus robuste en amour et plus fortement constituée que les blancs [2]. Il n'est pas nécessaire de répéter le récit des scènes érotiques que les Otahitiennes ont offertes aux Européens. C'est la moderne Cythère des navigateurs, et nous retrouverons beaucoup d'autres exemples de débordement sous toutes les zones ardentes du globe terrestre. Les Négresses blanches ou *albinas* sont très

[1] Dom Pernetty, *Voyage aux îles Malouines*, t. 1, pag. 279. *Hist. nat. du genre hum.*, t. II.

[2] Jefferson, *Notes sur la Virginie*, pag. 159.

peu propres à la génération et naturellement froides comme les Nègres blancs [1]; ce fait se vérifie de même chez les individus blafards de la race blanche, qui présentent des yeux rouges, incapables de soutenir la vive lumière, des cheveux et des poils blancs et soyeux, une constitution débile et molle, comme les lapins blancs, les chats, les chiens, les chevaux, les oiseaux, etc., ainsi dégénérés. Mais les individus très bruns et hauts en couleur sont incomparablement plus robustes et plus ardents en amour. L'aréole du mamelon, comme les nymphes et la membrane de l'hymen, sont rouges aux femmes blondes, et plus colorées aux brunes.

On doit considérer que les femmes du midi de l'Europe sont bien plus voluptueuses que celles du nord. La Portugaise, courte et vive, passe pour l'être davantage que l'Espagnole et l'Italienne. Celles-ci le sont plus que nos Françaises, qu'on accuse d'être parfois plus coquettes que tendres; au contraire, les Alle-

[1] Thomas Jefferson, *Notes ibid.*, pag. 217, traduction française.

mandes sont souvent froides; et si les femmes russes s'adonnent davantage aux voluptés, c'est autant par la corruption morale de ce peuple, qu'on a dit *pourri avant d'être mûr*, que par l'habitude de vivre à la chaleur continuelle des poêles et sous des vêtements de peaux, lesquels produisent en partie l'effet d'un climat plus méridional. De même, en été, la femme est plus amoureuse que dans l'hiver, suivant l'observation des anciens physiologistes; l'on a vu des femmes stériles par froideur en Europe devenir fécondes en passant sous les tropiques [1], et celles mêmes qui ne sont pas réglées y conçoivent plus facilement que sous le ciel froid et brumeux de la Belgique [2]. De là vient que la femme, pouvant être, en ces climats brûlants, la conquête de tous les hommes, a dû produire la jalousie, maladie endémique sous les cieux des tropiques; de là les sérails, les eunuques, l'invention des ceintures de virginité, des anneaux pour l'infibulation, la couture même des par-

[1] Piso, *Hist. nat. Ind.*, l. 1, pag. 12.

[2] Denys, *Amt. der Vroedvrouw*, pag. 792.

ties sexuelles de la femme, enfin le témoignage exigé de la défloration dans le mariage; toutes coutumes émanées de la même source. Pour exciter davantage l'ardeur de l'homme, les Égyptiennes coptes se frottent les parties de parfums stimulants, comme d'ambre, de civette et de musc [1]. Aussi un proverbe des Turcs dit : Prends une blanche pour les yeux; mais pour le plaisir, prends une Égyptienne ou une Négresse [2].

On convient cependant que les Négresses sont excellentes mères; la plupart ont beaucoup de lait; les mamelles des Égyptiennes étaient renommées par leur volume extrême dès le temps de Juvénal :

In Meroe crasso majorem infante papillam.

A Sofala, l'on a vu des jeunes Négresses, sans être mères, avoir du lait [3] : aussi dans tous les pays humides et bas, les femmes, de même que les femelles des animaux domesti-

[1] Prosp. Alpin, *Med. ægypt.*, lib. III, cap. XV, pag. 107, édit. 2.

[2] Volney, *Voyage*, tom. I, pag. 100.

[3] Bikker, *Zoograph.*, p. 70.

ques, sont très bonnes nourrices, elles allaitent les enfants pendant long-temps. Dans les colonies, on donne toujours une Négresse pour nourrice aux enfants des blancs par ce motif. Les Mandingues surtout sont très réputées pour cette extrême tendresse maternelle, qui est bien plus ardente chez toutes les femmes d'un caractère simple et naturel que chez nos polies et spirituelles Européennes : celles-ci ne peuvent concilier les devoirs de la nature avec les plaisirs du siècle et de la société; les soins de l'allaitement et de l'enfance faneraient trop promptement, à leur gré, cette fleur de beauté qui les rend si fières de leurs appas. Non seulement les soins maternels attachent la Négresse à son enfant, mais on remarque, de plus, cette tendre affection poussée jusqu'à l'excès chez toutes les femmes des pays où la polygamie est établie : car le mari, partagé entre plusieurs épouses, ne peut prendre qu'un faible intérêt pour chacune d'elles et pour une multitude d'enfants, au contraire, la mère, séquestrée au fond d'un harem, est portée à concentrer toutes ses affections sur sa progéniture ; c'est le seul dé-

dommagement de ses ennuis, le seul souvenir de son bonheur, le seul espoir de sa vie. Et l'on remarque de même chez les animaux polygames, comme les poules, les canes, etc., que la mère seule prend soin de la couvée et des poussins, tandis que le mâle vole à de nouvelles conquêtes.

Il existe encore à la Nouvelle-Guinée et chez les Papous des femmes noires qui paraissent de la même race que les Hottentotes, et qui leur ressemblent à beaucoup d'égards. Elles ne sont cependant ni si malpropres ni si stupides; en général toutes séparent, au moyen du feu, le cordon ombilical de l'enfant et ne le nouent pas; il ne s'ensuit aucune hémorragie, à cause de l'escarre. Dans l'Australasie et la terre de Diémen, il en est à peu près de même.

Article III. *Des femmes de race mongole.*

Si nous considérons les femmes de la grande race mongole qui s'étend de la presqu'île de Malaca, au-delà du Gange, au Pégu, à Siam, Aracan, Ava, Laos, à la Co-

chinchine, à la Chine, au Japon; et du Thibet, du Boutan, aux immenses déserts de Cobi, de la Tartarie, parmi les familles de Tatars Kalmouks, Mantcheoux, Eleuths, Nogaïs, Baschirks, Ostiaques; enfin jusqu'aux extrémités les plus reculées de la Sibérie, jusque parmi les nations de ces pygmées polaires, les Lapons, les Samoïèdes, les Jakutes, les Tschouvaches, les Kamtschadales, etc., pour se perdre dans les îles Kuriles et même dans les solitudes les plus effroyables du nord de l'Amérique, nous trouverons d'innombrables variétés. Mais pour nous borner aux plus essentielles, nous ferons observer, comme caractère général, un teint toujours olivâtre et des cheveux noirs, même parmi les contrées les plus glaciales, un sein naturellement flasque avec des mamelons noirs; enfin une puberté plus précoce, quel que soit le climat, que dans la race blanche ou caucasienne d'Europe et d'Asie. C'est aussi parmi la race mongole qu'on trouve des exemples de femmes présentées à des étrangers pour en jouir, même sous des climats chauds où règne d'ailleurs la

jalousie, comme au Pégu, à Siam, au Tonquin, à Camboye, à la Cochinchine, à la terre d'Iesso; mais surtout chez les Tchutschis et les Koriaques sédentaires, les propres maris offrent leurs femmes, et ce serait leur faire injure que de ne pas les accepter[1]: on l'a dit de même de quelques peuplades laponnes et samoïèdes, quoique cette coutume ne soit pas universelle. Il faut observer encore que dans toute cette race, les femmes sont achetées et esclaves comme chez les Orientaux, et la polygamie y est généralement permise par leurs religions.

L'épilation du corps, des dents bien noircies, par suite de la mastication du bétel et de l'arèque, des yeux placés obliquement, de longs cheveux noirs huilés, une taille svelte, une carnation olivâtre, une pagne légère, voilant à peine les plus secrets appas, des fleurs odorantes placées avec des ornements dans des trous pratiqués aux lobes des oreilles qui sont fort alongées; voilà la beauté chez les Siamois, les Péguans et les autres Mongols

[1] Billings, *Voyag. au Nord*, tom. II.

de l'Asie orientale. En Chine, les femmes, bien plus vêtues, ne laissent que deviner leurs appas; chez elles les petits pieds passent, comme on sait, pour l'extrême beauté. Macartney[1] a fait voir qu'on obtenait cet agrément en reployant les orteils sous la plante, dès l'enfance, et en les serrant constamment avec des bandages; de sorte que le grand mérite de ces pieds consiste à ne pouvoir marcher qu'à peine, sans doute afin de tenir par nécessité les femmes sédentaires. Les Chinois aiment aussi leurs femmes maigres, et les hommes gras, tout au contraire de l'opinion des Égyptiens; ceux-ci retiennent aussi leurs femmes sédentaires en les laissant toujours les pieds nus. La prostitution est si vulgaire au Japon, qu'elle semble former le premier besoin de la nation. La supériorité du nombre des hommes au Thibet et au Boutan y a établi la polyandrie, ou le mariage de plusieurs hommes à la même femme, méthode étrange dont celle-ci s'accommode mieux, dit-on, que ses époux.

[1] *Ambassad.*, tom. IV, pag. 69 et suiv., trad. fr.

Parmi les hordes de Tatars mongoles, les femmes montent quelquefois à cheval; elles suivent la vie nomade de leurs maris. On a remarqué qu'elles avaient encore, après l'accouchement, le vagin très étroit naturellement[1]. Les femmes kalmoukes de Kasan se voilent la figure comme font les autres Musulmanes, même aux dépens du reste du corps. C'est sans doute un avantage pour celles des Nogais; car elles sont, ainsi que leurs maris, les plus laides créatures du genre humain, bien que cette nation se trouve absolument sous le même climat que celui des belles Géorgiennes.

Les femmes kamtschadales portent habituellement à leurs parties sexuelles, qui sont épilées, une sorte de pessaire d'écorce de bouleau, et peut-être doivent-elles à cette habitude la largeur de leur vagin[2]. Les maris ne prêtent pas leurs femmes volontiers en ce pays; elles ne passent dans les bras d'un époux qu'après avoir feint de résister long-

[1] Georgi, *Beschreibung aller Nation. des Russich.*, Theil. II, s. 220.

[2] Steller, *Beschreib. von Kamtschatka*, pag. 299.

temps, et qu'en paraissant céder à sa violence. Cet usage est commun aux îles Kuriles et au Groënland; il imite les jouissances furtives des Lacédémoniens. Il semble qu'il faille aiguiser l'amour par la résistance dans les contrées glaciales; l'atrocité de ces durs climats, souvent mortelle à la femme et à l'enfant naissant, doit en effet fort peu encourager celle-ci à l'union sexuelle.

C'est surtout parmi les nations polaires rabougries par l'excès de la froidure, telles que les Lapons, les Samoïèdes, les Jukagres, les Tschutchis, les Koriaques nomades, les Jakutes, etc., qu'on observe chez les femmes la plus singulière disposition aux affections spasmodiques[1]. Les Laponnes sont très rarement réglées, comme Hippocrate le disait des femmes scythes de son temps; les femmes samoïèdes, quoique menstruées, même très jeunes, le sont peu abondamment. Elles ont des mamelons très noirs; le moindre attouchement inopiné, un bruit subit et inattendu, le mouvement d'une feuille, suffisent pour

[1] Pennant, *Arct. Zool.* tom. 1, pag. 79.

ébranler le système nerveux de ces femmes et de celles des Tongouses, des Burætes, des Jakutes, des Kamtschadales, des peuplades répandues dans les contrées de l'Oby et du Jéniséa [1]. Les odeurs fétides d'empyreume, comme des cheveux brûlés, sont souvent nécessaires pour rétablir le calme de leurs fibres minces, mobiles et tendues. Il résulte de cette constitution la plus grande propension aux vapeurs, aux croyances superstitieuses de sortiléges, de magie, etc. Aussi ces opinions sont-elles généralement répandues chez le sexe féminin dans ces régions, et donnent naissance aux jongleries les plus absurdes, auxquelles se joignent des idées religieuses très peu épurées. La rigueur du froid, le défaut de nourritures suffisantes, les agitations de la vie sauvage, paraissent les causes de cet état nerveux, dont la violence s'accroît surtout à l'époque des règles chez les filles. Pallas nous apprend que les sorciers ou les

Pallas, *Voyag. passim*, et Chret. Gott. Heyne. *Dissert. dans les Comment. de Gotting.* 1778-79, tom. 1, in-4°.

prêtres de ces nations prétendent guérir cette sorte de folie par la jouissance.

Comme nous avons vu les plus belles femmes de la race blanche fleurir sous les climats tempérés [1], de même celles de la race mongole se trouvent en Chine, dans la province de Nanking et au Japon, à Misijama, à Utsijno, etc., selon Kœmpfer; car ce sont les régions les plus douces de l'Asie orientale. Cependant on estime encore les femmes jaunes de Golconde et de Visapour sous un ciel plus méridional, mais parce qu'elles sont plus impétueuses et plus ardentes en amour. Les femmes, disent les Indiens, ne peuvent pas être belles partout où sont de mauvaises eaux et des terrains stériles; il faut de doux cieux, une existence heureuse et fortunée; il faut réunir les trésors d'une nature puissante et libérale pour les embellir de tous leurs charmes.

[1] *Voyez* notre *Histoire naturelle du genre humain*, tom. 1, pag. 524 et suiv., 1re édit.

En général les peuples malais, jaloux et féroces dans leurs amours, sont extrêmement voluptueux ; on voit à Amboine des vieillards décrépits répudier leurs vieilles compagnes pour convoler dans les bras de jeunes tendrons. Il y a même des pays où les pères ne se font pas scrupule d'abuser de leurs filles, prétendant que celui qui plante un arbre a bien le droit d'en goûter les fruits. Les lois de la pudeur et de la virginité paraissent à ces peuples des conventions factices trop raffinées pour leur simplicité naturelle. Aussi ne pensent-ils qu'à jouir ; l'amour est, en quelque sorte, érigé en culte parmi eux ; et l'acte le plus digne d'honorer l'Auteur de la nature leur paraît être celui de procréer son semblable. La parure d'une belle Malaie consiste toute en sa peau étrangement bariolée de piqûres de diverses couleurs, et c'est ce qu'on appelle *tatouage ;* en des peintures ou fards jaunes, rouges, blancs, etc. ; d'ailleurs elles ont soin d'assouplir leur peau par le bain et par l'huile de coco ; elles se vêtissent de tissus de feuillage ou d'écorces légères qui ne dérobent point la vue de leurs charmes

secrets. Elles n'ont pas toujours la gorge pendante des Négresses; elle est même assez petite dans les premiers temps de la puberté. Celles surtout qui ne vivent que de végétaux ont le teint moins olivâtre que les autres, et paraissent très passables aux marins. Leur constitution est grêle-nerveuse, d'une souplesse remarquable; mais leur caractère joint, pour l'ordinaire, l'inconstance à la perfidie.

C'est parmi ces peuples alliés à l'espèce nègre des Papous que se remarquent, en quelques îles, les individus les plus difformes de l'espèce humaine, et les plus voisins de la brutalité des singes. Quoique la femme soit naturellement moins velue sur tout le corps que l'homme, elle l'est extrêmement à Mallicolo, à Tanna, à la Nouvelle-Calédonie, suivant G. R. Forster. Ces exemples rappellent les deux femmes sauvages, toutes velues, que l'amiral carthaginois Hannon prit au cap Arguin en Afrique, dans son expédition [1]: elles couraient plus vite que des hommes, et se défendirent avec violence lorsqu'on vou-

[1] Pline, *Hist. mund.*, lib. VI, c. 31.

lut les saisir. Mais les Négresses, non plus que les Nègres, n'étant pas beaucoup velues, on peut présumer que ces femmes prétendues étaient de grands singes femelles, comme le jocko ou chimpanzée, *simia troglodytes*, L., qui est originaire de ces contrées.

Article V. *Femmes de la race américaine.*

Dans la race américaine ou caraïbe, les plus beaux individus se retrouvent également sous les zones tempérées, comme chez les tribus des Akansas, des Illinois, dans l'Amérique septentrionale; mais chez plusieurs autres, les femmes, ainsi que les hommes, se déforment en se perçant la lèvre inférieure pour y placer un ornement de bois ou de pierre, ou une coquille; de là vient qu'ils ne peuvent pas librement articuler les lettres labiales, et qu'ils les excluent de leur langage. Dans quelques tribus sauvages, les femmes caraïbes se serrent tellement les jambes au-dessous du mollet, avec une sorte de brodequin, que la jambe s'enfle extraordinairement au-dessus de la ligature. Les fem-

mes des Caaguis sont si laides, ainsi que leurs maris, que cette nation ressemble à des singes [1]. La plupart des naturelles américaines ont les organes sexuels fort resserrés [2]; plusieurs d'entre elles allaitent leurs enfants jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Au Chili, elles sont si fécondes, qu'elles portent fréquemment des jumeaux [3]. Il en est de même de celles de la Pensylvanie, selon Acrell, dont le climat produit un effet semblable sur les bestiaux. Presque toutes ces femmes sauvages accouchent sans douleur ni difficulté, même dans les régions froides. Les Canadiennes, selon Charlevoix; les Gaspésiennes, d'après Leclerq, et même au Groënland, au Missisipi, chez les Caraïbes de la Guiane, il existe une singulière coutume. Quand la femme est accouchée, elle se lève et vaque à ses travaux; l'homme se place au lit et reçoit

[1] Nicol. del Techo, *Rel. de Caaiguar, gent.*, p. 34.

[2] Améric Vespucci, *Letter. a Lorenzo de Medici*, p. 110, édit. Badini.

[3] Molina, *Saggio sulla storia naturale del Chili*, pag. 335. On a prétendu qu'il existait des hermaphrodites chez les Patagons.

lut les saisir. Mais les Négresses, non plus que les Nègres, n'étant pas beaucoup velues, on peut présumer que ces femmes prétendues étaient de grands singes femelles, comme le jocko ou chimpanzée, *simia troglodytes*, L., qui est originaire de ces contrées.

Article V. *Femmes de la race américaine.*

Dans la race américaine ou caraïbe, les plus beaux individus se retrouvent également sous les zones tempérées, comme chez les tribus des Akansas, des Illinois, dans l'Amérique septentrionale; mais chez plusieurs autres, les femmes, ainsi que les hommes, se déforment en se perçant la lèvre inférieure pour y placer un ornement de bois ou de pierre, ou une coquille; de là vient qu'ils ne peuvent pas librement articuler les lettres labiales, et qu'ils les excluent de leur langage. Dans quelques tribus sauvages, les femmes caraïbes se serrent tellement les jambes au-dessous du mollet, avec une sorte de brodequin, que la jambe s'enfle extraordinairement au-dessus de la ligature. Les fem-

mes des Caaguis sont si laides, ainsi que leurs maris, que cette nation ressemble à des singes [1]. La plupart des naturelles américaines ont les organes sexuels fort resserrés [2]; plusieurs d'entre elles allaitent leurs enfants jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Au Chili, elles sont si fécondes, qu'elles portent fréquemment des jumeaux [3]. Il en est de même de celles de la Pensylvanie, selon Acrell, dont le climat produit un effet semblable sur les bestiaux. Presque toutes ces femmes sauvages accouchent sans douleur ni difficulté, même dans les régions froides. Les Canadiennes, selon Charlevoix; les Gaspésiennes, d'après Leclerq, et même au Groënland, au Mississipi, chez les Caraïbes de la Guiane, il existe une singulière coutume. Quand la femme est accouchée, elle se lève et vaque à ses travaux; l'homme se place au lit et reçoit

[1] Nicol. del Techo, *Rel. de Caaiguar, gent.*, p. 34.

[2] Améric Vespucci, *Letter. a Lorenzo de Medici*, p. 110, édit. Badini.

[3] Molina, *Saggio sulla storia naturale del Chili*, pag. 335. On a prétendu qu'il existait des hermaphrodites chez les Patagons.

les visites pour elle. Pison a vu ce même usage au Brésil; mais il est particulier que des anciens peuples, voisins du Pont-Euxin, les Tibarènes l'aient pratiqué, selon Apollonius de Rhodes, et les Corses du temps de Diodore de Sicile; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il existe encore en quelques cantons voisins de nos Pyrénées [1].

Rien de plus misérable, au reste, que la condition des femmes chez un grand nombre de peuplades américaines; les Orénoquoises détestent le mariage à cause de l'asservissement et de la peine. Parmi des hommes qui n'estiment qu'un courage féroce et qu'une violence aveugle, l'être le plus faible paie toujours la protection qu'on lui accorde, du prix de toute sa liberté et de son bonheur. Aussi les femmes font souvent avorter leur fruit, et mourir leurs filles pour les soustraire à une existence si infortunée. Les Knisteneaux, selon Mackenzie, et les Esquimaux excitent l'avortement de leurs femmes. Au Groënland, on enterre la veuve près de

[1] Carli, *Lettres américaines*.

son mari, parce qu'elle mourrait de faim [1].

Sous des cieux plus tempérés, les mariages des Américains indigènes présentent des mœurs plus douces. Lorsqu'un vigoureux Iroquois de vingt ans se glisse le soir dans la cabane de sa bien-aimée, une allumette enflammée à la main; si la jeune sauvage éteint ce flambeau amoureux de son souffle, elle consent à recevoir les hommages de son amant; mais il se retire avec discrétion et tranquillité lorsqu'elle refuse d'éteindre sa flamme. Du reste ces peuplades sont toutes polygames; leur mariage n'est pas toujours un pacte éternel; et lorsque des époux cessent de se plaire ensemble, ils se séparent. Les hommes se marient sans avoir égard aux divers degrés de parenté, et ils préfèrent les sœurs de leurs épouses quand ils prennent plusieurs femmes; on dit même que plusieurs ont épousé leur mère. Ils prétendent accroître ainsi les liens de la nature, de toute la force de ceux de l'amour. Les Américains passent en général pour être très froids; car

[1] De Reste, *Hist. des pêches*, tom. II, p. 441.

la difficulté de vivre sans agriculture, et du secours seul de la chasse ou de quelques racines agrestes, affaiblit extrêmement leur constitution; aussi les femmes, dit-on, savent exciter leur ardeur par des applications d'insectes ou de végétaux stimulants sur leurs organes flétris et énervés. Plusieurs d'entre eux sont peu jaloux; les forts Patagons même laissent librement les étrangers avec leurs femmes [1]. Chez les sauvages péruviens, au rapport de Juan Ulloa, les filles déflorées sont plus recherchées que les vierges; et nous avons vu que les Américains du nord se contentaient quelquefois d'une femme pour plusieurs hommes. C'est sans doute par la même insouciance que chez les Hurons, les Natchez, et à l'isthme de Darien, on laisse les femmes partager les soins du gouvernement. Ce n'est enfin qu'en des lieux où il existe une grande surabondance d'hommes, chez les riverains de l'Orénoque, par exemple, suivant Valter Raleigh, que les habitants ont porté la guerre parmi leurs voisins pour se procurer des femmes.

[1] Pernetty, *Voyag. aux Malouines*, t. II, p. 127.

De même qu'on avait nié l'existence de la barbe chez les naturels américains, on prétendait aussi que leurs femmes n'étaient jamais menstruées; mais l'un et l'autre fait se sont trouvés démentis par l'expérience. Comme il est d'usage, parmi ces femmes nues, de se soustraire à la vue du public pendant l'évacuation menstruelle, parce qu'elles sont alors regardées comme impures et repoussées même de la société; comme elles ont grand soin de se laver et de rapprocher leurs cuisses de manière qu'on ne peut rien apercevoir [1], il n'est pas étonnant que d'autres voyageurs peu attentifs aient supposé qu'elles n'étaient pas réglées; mais, au contraire, l'opinion que les menstrues sont fétides, et que l'approche des femmes est nuisible alors, est répandue chez les Orénoquois, selon Gumilla; chez les Acadiens, au rapport de Diéréville. La menstruation commence, chez les femmes de la Guiane et de Surinam, dès l'âge de douze ans. Il est

[1] Adrien Van Berkel, *Reis. nach rio de Berbice und Surinam*, p. 46.

vrai, l'on a prétendu que les Brésiliennes prévenaient ce flux périodique en se faisant des scarifications aux jambes; mais ce fait particulier ne pourrait point soustraire tout un peuple à une loi générale de la nature.

CHAPITRE III.

Modifications naturelles dans la constitution des femmes selon les âges.

L'on a déjà pu considérer que les climats chauds animaient l'ardeur amoureuse dans le sexe féminin, développaient même davantage ses organes sexuels; que les jouissances prématurées, ou qui précèdent l'entier accroissement, abrégeaient sa taille dans l'Inde orientale comme partout : on en pourrait encore citer des observations à Otahiti, à Sumatra; et c'est aux mariages précoces et à la corruption des mœurs germaniques qu'un médecin [1] attribue la diminution de la haute taille qu'avaient anciennement les peuples allemands, lorsqu'ils vivaient dans leur primitive innocence [2].

[1] Herm. Conringius, *De habitu Germanor.*, c. IX.

[2] Cæsar, *Bell. gall.*, l. V; et Tacit., *Mor. Germ.*, cap. XVIII.

Des observations nombreuses font voir encore que si la chaleur du climat n'est pas la seule cause de la précocité dans le flux menstruel, elle y influe singulièrement. En effet, dans la race blanche d'Europe, les femmes sont, au nord, plus tard sujettes à cette évacuation qu'au midi. Dans la Saxe, la Thuringe et la haute Allemagne, la menstruation ne commence qu'à quinze ans, même dans les villes [1]; elle est encore plus tardive dans les contrées plus septentrionales, et dans les lieux élevés on la voit reculée jusqu'à vingt ou vingt-quatre ans; aussi les femmes conservent leur fécondité jusqu'à un âge très avancé, selon Martine, dans les îles du nord, les Orcades, les Hébrides; et même on voit en Irlande des femmes devenir mères à soixante ans [2]. En France, la menstruation commence, pour l'ordinaire, à quatorze ans, et même à treize, dans les départements méridionaux

[1] Blumenbach, *Instit. physiol.*, Getting., 1798, in-8°, p. 427 et 506.

[2] Boate, *Of Ireland*, p. 178; Plot, *Oxfordshire*, p. 199.

et les grandes villes, où l'esprit est plus précoce, la nourriture plus abondante, les passions sont plus excitées. En Languedoc, les filles sont plus tôt réglées qu'à Paris [1]. En Italie, les femmes se voient formées dès douze ans; il en est de même des Espagnoles, et à Cadix on les marie souvent à cet âge. A Minorque, la puberté se marque dès l'âge de douze ans. A Smyrne, on a vu des mères âgées seulement de onze à douze ans. Les Persanes sont communément réglées à neuf ou dix ans, selon Chardin [2]. Il en est à peu près de même au Kaire [3]; les femmes barbaresques sont souvent mères à onze ans, ainsi que celles des Agows en Abyssinie, d'après Bruce [4]. Dès l'âge de neuf à dix ans, on voit des signes de puberté chez les filles au Sénégal [5]. Il paraît que l'âge de dix ans est le plus général pour

[1] Fitzgérald, *Mém.*, p. 3.

[2] *Voyag.*, tom. VII, p. 163.

[3] Renati, dans l'*Histoire méd. de l'armée d'Orient* de M. Desgenettes, Paris, 1802, part. II, p. 44.

[4] *Voyage aux sources du Nil*, tom. III, p. 849; in-4°.

[5] Adanson, *Voyag. au Sénég.*, p. 20.

la menstruation, non seulement en Arabie [1], mais encore en diverses parties de l'Afrique [2].

Il y a même des exemples d'une plus grande précocité, et l'on cite en Arabie, à Alger [3], à la côte de Malabar, des exemples de femmes mariées dès l'âge de huit à neuf ans, et devenues mères peu de temps après. Au Décan, suivant Thévenot [4], des femmes ont enfanté à l'âge de huit ans. Paxman [5] a vu des mariages de filles âgées de quatre à six ans; mais il n'est nullement croyable qu'elles fussent pubères : on sait en effet que c'est une coutume générale dans les Indes de fiancer ou même marier des enfants ensemble; c'est pourquoi l'on trouve des femmes mères à dix ans à Java [6] et dans l'Indostan : mais ces faits ne sont pas gé-

[1] Niébuhr, *Descr. de l'Arabie*, p. 101.

[2] Démanet, *Afr. fr.*, tom. II, pag. 60; et *Hist. génér. des voyag.*, tom. IV, p. 112.

[3] Prideaux, *Vie de Mahomet*, p. 78; Laugier de Tassy, *Hist. d'Alger*, p. 68.

[4] *Voyag.*, part. V, l. I, c. 48.

[5] *Med. Indor.*, p. 17.

[6] *Philos. transact.*, n° 243.

néraux; car on observe même dans des régions froides de l'Europe, des exceptions en ce genre : ainsi Haller cite des Suissesses réglées à douze ans [1]; et Smellie a vu des Anglaises mariées à cet âge. On a vu, même dans la Belgique et la Suisse [2], des filles de neuf ans être enceintes et accoucher; mais on ne peut rien conclure de ces particularités. D'ailleurs en Guinée l'on excite le flux menstruel de bonne heure par le coït chez les jeunes filles. A Porto Réal et Ardée, ce flux est déterminé chez les petites Négresses en introduisant un pessaire de bois tendre, creux et rempli de fourmis, à plusieurs reprises, dans leur vagin; et le prurit occasioné par ces insectes détermine l'afflux du sang dans les parties sexuelles [3]. L'emploi des lotions stimulantes et aromatiques chez les Égyptiennes et plusieurs Asiatiques, afin d'enflammer les désirs et la volupté, ne peut qu'accélérer,

[1] *Physiol. elem.*, lib. XXVIII, tom. VII, p. 40.

[2] Joubert, *Err. popul.*, liv. II, ch. 2; et *Acta helvetica*, tom. IV, p. 107.

[3] *Cout. et cérem. relig.* de Picart, t. VII, p. 229.

dès la première jeunesse, l'évacuation des règles; et les aliments très succulents que les Banians préparent à leurs filles produisent un effet analogue.

Il en résulte surtout la confirmation de cette loi générale, que plus la jeunesse des femmes est courte et rapide sous les cieux des tropiques, plus leur vieillesse est communément longue : *citiùs pubescunt, citiùs senescunt.* Semblables aux fleurs des mêmes contrées, à peine écloses le matin, elles sont flétries bientôt par l'ardeur du jour. Aussi les femmes se renferment-elles dans les soins domestiques et de l'éducation des enfants, lorsqu'elles ne peuvent plus conserver des prétentions à plaire par les agréments du corps. Toutefois, comme leur vieillesse est plus précoce, elle est moins vieillesse que la nôtre; les cheveux des femmes ne blanchissent pas aussi promptement que les nôtres; elles deviennent rarement chauves, et leur vie s'écoule moins vite que celle des vieillards; car en général les femmes parviennent souvent à un très grand âge avec moins d'inconvénients que l'autre sexe. Seraient-elles

plus vivaces parce que leur vie est moins active, et que leur constitution naturellement molle acquiert moins de roideur, de sécheresse, d'aridité que la nôtre ?

Dans la race nègre, lors même que les individus sont transportés sous des climats plus tempérés que l'Afrique, comme dans l'Amérique septentrionale et l'Europe, ils deviennent plus tôt pubères que la race blanche : il existe à peu près un an ou plus de différence à cet égard : ce qui prouve que la race noire est naturellement plus précoce que la nôtre. Cet exemple se remarque bien évidemment aussi dans la race mongole. Non seulement à Siam, à Golconde, au rapport de Méthold, en Chine et au Japon, d'après divers voyageurs, la puberté du sexe féminin commence vers onze ans; mais même dans les contrées beaucoup plus froides que les nôtres, on reconnaît qu'elle est plus précoce que parmi nos climats. Une Kalmouke, une Mongole de la Sibérie, sous un ciel aussi rigoureux que celui de la Suède, sont nubiles dès l'âge de treize ans, tandis que la Suédoise ne l'est guère qu'à quinze ou seize. Mais plus au nord

encore, et jusqu'aux confins de la mer Glaciale, les femmes samoïèdes sont menstruées dès l'âge de onze ans, et souvent mères à douze [1]. Quoique faiblement réglées, les Laponnes le sont vers douze ans [2]; et il paraît en être de même de toutes ces races de myrmidons polaires, comme les Ostiaques, les Jakutes, les Kamtschadales, etc., et même les Esquimaux en Amérique.

Peut-être que la petitesse naturelle de la taille accélère l'époque de la puberté chez ces peuples; mais aussi leur nourriture tout animale, de poissons, qu'on sait être stimulante et aphrodisiaque en général, et leur habitation presque continuelle sous des iourtes souterraines où règne une chaleur étouffante, au moyen des vapeurs de l'eau versée sur des pierres rougies au feu, toutes ces causes, disons-nous, peuvent avancer l'époque de la puberté chez les deux sexes, parmi les peuplades polaires.

Dans l'Amérique méridionale, la puberté

[1] Klingstædt, *Mém. sur les Samoïèdes*, p. 41-43.
[2] Linné, *Fauna suecic.*, pag. 2.

se déclare vers dix à douze ans, suivant les relations des voyageurs.

Mais ces femmes, nubiles de si bonne heure, perdent aussi la faculté de concevoir bien avant l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, qui est ordinairement, pour celles de nos climats, l'époque de la cessation des règles. Dès l'âge de trente à trente-cinq ans, les femmes sont vieilles en Asie [1]. Passé trente ans, elles ne conçoivent plus à Java [2]. En Perse même il y a des femmes qui perdent dès l'âge de vingt-sept ans [3]. Quoique pubères de bonne heure, les Siamoises ont des enfants jusqu'à quarante ans. On peut donc établir comme un fait constant que la nubilité des femmes commence, sous les cieux ardents des tropiques, de neuf à douze ans, et se termine vers trente ou au plus tard à quarante ans. Au contraire, les femmes samoïèdes, pubères si jeunes, voient encore leurs règles à quarante-un ans.

[1] Paxman, *Medicina Indorum*, pag. 17; Grose, *Voyag.*, pag. 343.

[2] *Philos. transact.*, n° 243.

[3] Chardin, *Voyag.*, tom. VI, pag. 236.

Il paraît que la quantité de celles-ci varie pareillement en raison des climats; car les Laponnes, les Samoïèdes n'évacuent qu'une très petite quantité de sang [1], et les Groënlandaises n'en rendent presque pas, à cause du grand froid qui empêche le développement des facultés génératrices, comme il s'oppose à la floraison des plantes. Dans les régions froides de la haute Allemagne, de l'Angleterre, l'évacuation périodique est tantôt de trois onces, selon Dehaen; tantôt de quatre onces, d'après Smellie et Dobson; ou de cinq onces, au rapport de Pasta. Elle s'élève ordinairement à six onces en Hollande, et jusqu'à huit en d'autres lieux d'Allemagne, ce qui paraît être généralement la quantité que perdent les femmes en France; mais plus on s'avance au midi, plus cet écoulement augmente en quantité; il s'élève souvent à douze onces en Italie et dans l'Europe méridionale. Emett et Fitzgérald l'ont vu

[1] En été seulement, d'après Linné, *Flor. lapon.*, pag. 324.

[2] Olearius, *Voy.* pag. 132.

s'élever à une livre en Espagne ; enfin, sous les tropiques, il va jusqu'à vingt onces, ou deux hémines [1], et même à deux ou trois livres, si l'on en croit Snellen.

Au reste, il y a les plus grandes variétés à cet égard, selon la constitution des femmes, tellement que les Grecques des îles de l'Archipel, quoique plus précoces et placées sous un ciel plus chaud que les Italiennes, ne donnent guère au-delà de trois onces de sang menstruel. Mais il est certain que les Européennes qui passent aux colonies ou aux Indes, deviennent bien plus exposées aux ménorrhagies, et même aux avortements, par cette cause, que sous des cieux plus tempérés.

La qualité même du sang menstruel diffère aussi selon les températures ; car s'il est, dans nos régions, aussi pur que le sang d'une victime, selon l'expression d'un médecin célèbre, il peut acquérir, dans des climats plus ardents, certains degrés de fétidité. L'opinion populaire de la putridité des mens-

[1] Freind, *Emmenol.*, cap. 1, p. 1.

trues n'est pas seulement originaire d'Arabie et de l'Orient, comme on l'a cru; elle se rencontre même chez les sauvages américains, puisqu'ils séquestrent leurs femmes pendant leur temps critique. En effet, dans la chaleur, lorsque les excrétions de la peau, des glandes sébacées des cryptes-du vagin augmentent en abondance et en fétidité, il n'est pas étonnant que le sang menstruel, pour peu qu'il séjourne en ces parties voisines de l'anus, qui sont dans un état d'orgasme, acquière bientôt de l'odeur. Tavernier [1], parlant de la menstruation des Négresses et des Hottentotes, en a cité des preuves.

La sécrétion du lait paraît être en rapport avec celle des règles; car les Islandaises, comme toutes les femmes des pays très froids, ont fort peu de lait. L'évêque de Troïl dit même qu'elles n'allaitent leurs enfants que pendant trois à quatre jours et substituent du bouillon au lait; elles accouchent difficilement aussi [2]. Mais en Égypte, à Ceylan,

[1] *Voyages*, liv. II, chap. 27.
[2] Horrebow, *Hist. d'Islande et obs.*, p. 316.

et dans la plupart des pays chauds et humides, les femmes peuvent allaiter très longtemps avec leurs mamelles développées. Elles ont moins de lait et un sein moins volumineux dans les pays secs, élevés ou venteux, comme à Marseille, dans l'ancienne Provence, dans la Castille, etc. On dit qu'en Russie on voit, au contraire, des hommes en état d'allaiter des enfants, de leurs mamelles, tant leur constitution est lymphatique [1].

[1] *Comment. acad. scienc. Petropol.* t. III, p. 278.

SECTION DEUXIÈME.

DE LA FILLE OU DE L'ÉTAT VIRGINAL.

CHAPITRE PREMIER.

De la fille [1] non nubile et de sa nubilité.

Dans la première enfance, les petites filles ne diffèrent pas autant d'abord des petits garçons que dans une époque plus avancée ; car, à mesure que les uns et les autres s'accroissent, la diversité sexuelle se prononce davantage. Si l'on n'avait égard, en effet, ni à la différence des parties naturelles, ni

[1] *Filia* dérive, comme le mot *filius*, de φιλεῖν, aimer, à cause de la tendresse naturelle des père et mère pour leurs enfants. *Voy.* note A, sur *l'harmonie des sexes.*

à celle des vêtements, on pourrait également réunir sous le nom commun d'*enfants* les garçons et les filles qui n'ont encore que quelques années d'âge.

Cependant il se décèle déjà quelques traces des différences dans la constitution physique et dans le caractère moral de chacun de ces sexes à des regards attentifs. Communément, la petite fille est plus délicate, plus mince, plus molle, plus blonde que le petit garçon; ses cheveux sont plus longs, plus déliés, et ses muscles plus flexibles; son teint est moins vif ou plus blanc, sa complexion plus humide; elle a des goûts plus sédentaires, elle préfère des occupations moins bruyantes, des travaux légers appropriés à son tempérament et à sa destination; elle s'amuse beaucoup de ses poupées, de sa parure, de son petit ménage. Voyez-la sérieusement occupée près de sa mère à coiffer, décoiffer, vêtir cette poupée, tandis que le petit garçon, en s'éloignant, court et saute, ou bâtit des maisonnettes, ou s'arme et bat de la caisse, etc., comme s'il préludait à de plus périlleuses destinées. Tel enfant

croît ainsi quelquefois pour le bouleversement des empires.

Les petites filles se montrent, au contraire, plus tendres, plus affectueuses que leurs frères, et l'on remarque aisément dans leur esprit une finesse, une pénétration plus vives et plus promptes que chez les garçons de même âge; elles ont donc plus de docilité, de gentillesse, de précocité: leur organisation marche plus vite, car leur sensibilité physique et morale est plus excitable, plus facilement mise en jeu par toutes choses. Elles ne sont déjà nullement indifférentes à la coquetterie et à l'art de plaire. Les brillantes parures éblouissent leur jeune imagination; elles désirent d'être grandes et se montrent jalouses d'être aimées; tant le fond de la nature se manifeste et éclate dès la plus tendre jeunesse!

Toutefois les petites filles ne démêlent pas bien encore le sentiment de la pudeur de leur sexe; et quoiqu'elles sachent engager déjà par d'attrayants refus, quoiqu'elles aient de petits secrets, qu'elles déguisent quelquefois leurs sentiments sous de doux men-

songes, elles exercent un petit babil naïf et charmant, empreint de la candeur de leur âge. Elles ne masquent guère encore leur amour ou leur aversion, mais sans avoir pourtant cette franche rudesse avec laquelle s'expliquent les jeunes garçons. Elles prennent toujours quelque léger détour, elles s'étudient à la grâce; et, comme si la nature, en les créant faibles, leur révélait le secret talent d'en profiter en intéressant davantage, elles savent désarmer la colère par la prière et les pleurs; elles tirent toutes les ressources de leur infériorité même. C'est pour cette faiblesse que le père prend d'ordinaire plus de soin encore de sa fille que de son fils; mais plusieurs mères, au contraire, trouvent dans leur fille de quinze ans bien plus de défauts qu'à leur fils devenu pubère; elles voient en elle une rivale d'autant plus redoutable que leurs attraits baissent tandis que ceux de leur fille éclatent de toute la fraîcheur du bel âge. Les petites filles ne sont pas encore rivales entre elles; on les voit se caresser tendrement et avec toute la pudeur de l'innocence, même de-

vant les hommes. Peut-être déjà cherchent-elles à aiguiser ainsi notre convoitise; car, devenues nubiles, elles entrent en concurrence de rivalité; leur froide politesse, leur contrainte entre elles, décèlent assez ces ardentes et secrètes jalousies dont les plus belles deviennent surtout les victimes. C'est que l'amour fait toute la destinée de la femme.

A mesure en effet que la jeune fille grandit et que son organisation se développe, son caractère devient plus réservé, plus modeste; comme si elle prévoyait les conséquences de ses attachements, elle se retire et recule d'effroi, pour ainsi dire, à la vue de la carrière de la vie, où l'ardent jeune homme se précipite au contraire avec toute la fougue de son tempérament.

Telle est, à bien considérer, l'époque la plus orageuse de la vie des femmes, celle où leur sensibilité est le plus étrangement tourmentée en sens contraire; c'est l'époque qui précède et accompagne le développement de la puberté.

Dès l'âge de douze ans, environ, dans

nos climats, la jeune fille la mieux élevée n'a plus cette gaieté folâtre et insouciante de son enfance, ou, du moins, elle la perd involontairement par instants. Naguère, vive et légère, elle dansait avec ses douces compagnes; maintenant, rêveuse, assise à son ouvrage, il échappe à ses doigts. Elle cherche le repos de la solitude; devenue languissante et décolorée, elle sent des caprices, des inégalités d'humeur inconnues; elle surprend des larmes involontaires qui roulent dans ses yeux; parfois elle soupire; elle veut et ne veut pas; sans objet fixe, sans désir assuré, elle s'ignore elle-même. Voyez-la calme, puis agitée, tour à tour rougir et pâlir; elle brûle, elle est glacée, et nourrit en son âme un sentiment qu'elle ne connaît pas encore, qu'elle se déguise, qu'elle craint de s'avouer. Étrange destin! haine, dégoût de l'existence au milieu même du bonheur domestique! De quels transports secrets n'est-elle donc pas la maîtresse? Pourquoi voudrait-elle dérober sa honte à sa propre fierté, et ensevelir éternellement les mystères de son cœur dans le silence des forêts? Avant

d'accepter des chaînes, elle se croit humiliée d'en recevoir un jour.

C'est un admirable instinct de la nature, d'offrir les premières affections de l'amour sous les traits d'une apparente aversion, et d'éloigner d'abord les sexes pour les réunir ensuite avec plus d'impétuosité. La jeune fille fuit afin d'être poursuivie; et si le jeune homme se retire, elle revient à lui; elle semble haïr ce qu'elle aime et vouloir aimer ce qu'elle hait. Plus elle se rejette en un sens opposé de son penchant, plus elle en dévoile la véhémence. Elle n'aime jamais mieux que quand elle affecte de détester; et celui qu'elle repousse le plus est celui qu'elle redoute davantage. En effet, l'amour s'éteint lorsqu'il est trop facile; ce sont les obstacles de la pudeur qui l'enflamment. Cette disposition était nécessaire pour le maintien de l'espèce humaine; car l'homme ne pouvant engendrer que dans certains moments, mais la femme pouvant être prête à toute heure, il fallait que le premier sollicitât, et que la seconde semblât refuser pour stimuler davantage les désirs; la pudeur étant l'écono-

mie de la beauté, elle ajoute à son prix. Si, par un arrangement contraire, la femme eût cherché, et si l'homme n'eût pu refuser (ne fût-ce que par amour-propre), il aurait été bientôt épuisé, détruit, et le genre humain eût succombé par les moyens mêmes destinés à le perpétuer. Chez les animaux, la femelle semble aussi ne se soumettre qu'à regret aux mâles, surtout parmi les espèces polygames, afin d'animer davantage l'ardeur de l'autre sexe. Dans l'espèce du chat, c'est bien la femelle qui recherche; mais le mâle ne répondant pas toujours à ses désirs, les rapports sexuels restent les mêmes que dans l'espèce humaine, quoique dans un ordre inverse.

Les changements qui s'opèrent dans le moral des filles à l'époque de la puberté ne sont ainsi que le contre-coup de ceux qui naissent dans la constitution physique. Chez l'enfant, les facultés vitales, toutes employées à l'accroissement général, sont réparties surtout dans l'appareil nutritif, les systèmes cellulaire et lymphatique absorbant. Cette direction vitale change à l'âge de la puberté; les

efforts de la vie se portent sur le système glanduleux, et spécialement sur les organes sexuels. Ce nouveau mode d'impulsion vitale s'exécute par des ondulations nerveuses qui semblent errer d'abord dans toute l'économie animale, et qui cherchent à se fixer dans un centre de ralliement. De là viennent ces fréquentes aberrations de l'esprit, ces singularités de caractère, ces secousses si remarquables à cette époque chez les jeunes filles. Les forces sensitives, transportées aux parties génitales, réveillent celles-ci de leur long assoupissement et les font rapidement épanouir. On ressent alors une pesanteur aux lombes, un engourdissement général; un trouble confus circule dans tout le corps; les mamelles se gonflent, sont d'abord dures et acerbes, le pubis s'ombrage de poils, les nymphes deviennent rouges, très sensibles, le clitoris se prononce, la membrane de l'hymen se distend; le canal du vagin, qui se rétrécit quelquefois par le gonflement des organes circonvoisins, devient susceptible de dilatation, et acquiert une vive sensibilité par l'orgasme vénérien. Enfin, l'utérus rece-

vant une activité remarquable, le sang y afflue, y détermine une pléthore particulière qui se dégorge chaque mois, quoique avec difficulté d'abord. Ainsi, les organes sexuels, qui, pendant l'enfance, restaient dans un *minimum* de vie, en reçoivent un *maximum* à la puberté, entrent souvent en un état de réveil, d'érection, de prurit ou d'orgasme. Ils n'existent plus en second ordre; au contraire, ils influent beaucoup sur toute l'économie animale, ils changent le timbre de la voix, ils développent les poils aux aisselles, au pubis; ils font fleurir et briller tous les charmes d'une jeune beauté; les glandes mammaires en acquièrent un volume plus considérable, le mamelon grossit, rougit, prend une sensibilité assez vive qui sympathise avec les organes utérins. En général, les sens se perfectionnent, les membres se moulent et se forment; les muscles de la glotte reçoivent un accroissement et un ton particulier qui impriment de la force et de l'éclat à la voix. Aussi les jeunes filles aiment le chant et s'exercent à déployer les agréments de leur voix; ce n'est pas un médiocre indice de l'état

des organes utérins, et l'on voit également parmi les oiseaux que plus ils chantent avec ardeur, plus ils sont transportés d'amour.

Mais lorsque les facultés vitales s'accumulent, pour ainsi parler, aux organes sexuels chez les filles, de même que chez les garçons, à l'époque première de la puberté, les autres fonctions du corps languissent souvent. La digestion devient moins facile, le besoin d'aliments se fait moins fréquemment sentir. Les filles surtout éprouvent alors des douleurs et des faiblesses d'estomac, des difficultés de digérer qui deviennent d'ordinaire la source des pâles couleurs et du pica, maladie dans lesquelles le goût dépravé recherche des objets extraordinaires. La plupart des filles chlorotiques avalent avidement ou du sel, du plâtre, du charbon, ou de la cire à cacheter, même des cheveux ou mille autres objets incapables de nourrir et même nuisibles. Cette dépravation du goût tient à l'affaiblissement de l'estomac et des viscères nourriciers, parce que les facultés vitales sont principalement concentrées vers l'utérus (ce qu'on

observe aussi dans les premiers temps des grossesses). On guérit en effet ces maux par des remèdes toniques et fortifiants, comme le quinquina, les amers, les oxydes de fer ou l'ethiops martial, etc.

CHAPITRE II.

De la continence virginale, de l'incontinence et de ses effets.

La condition de vierge, dans nos institutions civiles, est ainsi un état de violence contre les impulsions de la nature, fort différent de l'état libre des jeunes femelles d'animaux qui subissent, à l'époque de leurs amours, le joug de la volupté. Des lois plus ou moins sévères, par toute la terre, imposent à la fille un devoir de la chasteté avant le mariage légal, pour prévenir les désordres qu'entraîneraient la promiscuité des sexes et les abus des unions trop prématurées. Mais quand même la législation civile et les lois religieuses n'auraient pas opposé leurs barrières, il n'en résulterait pas moins un frein naturel, d'abord dans la pudeur du sexe. A ce mot, des philosophes souriront sans doute et nous demanderont si les filles de sauvages ont

beaucoup de pudeur. Pourquoi non? N'est-elle pas encore une coquetterie? Quelle fille se dégrade d'abord au point de s'abandonner sur-le-champ au premier venu? Les femelles des animaux manifestent elles-mêmes des répugnances et des choix; car toute union n'est pas indifféremment voluptueuse. Mais les hommes eux-mêmes seraient-ils bien charmés d'une si généreuse libéralité qui ne leur refuserait rien à la première réquisition?

Cette pudeur est toute factice, a-t-on dit, et l'unique ouvrage de l'éducation. En Égypte, comme dans tout l'Orient, où il est ordonné aux femmes de se voiler la figure sous peine de passer pour impudiques, on a vu celles des paysans, des pauvres fellahs, si mal vêtues, préférer, à l'approche d'un étranger, de lever leurs jupes et de s'en couvrir le visage, plutôt que de cacher leurs parties naturelles. Cependant les femmes sauvages qui vivent le plus complétement dans l'état de nudité prennent soin de se garnir d'un pagne, ou de voiler la région sexuelle; c'est surtout à l'époque de leurs menstrues que la nature leur inspire l'instinct de dérober aux regards

cette infirmité dégoûtante. Les animaux eux-mêmes ne sont pas tous sans pudeur ; et malgré la lubricité des singes, leurs femelles paraissent honteuses quand on examine trop curieusement leurs parties naturelles, et soufflettent même vivement quiconque y porterait la main.

Qui ne sait pas quel est l'empire de cette pudeur chez une fille, qui lui fait supporter tant de maux sans se plaindre, et rougir ou trembler à l'aspect d'un homme, avec un si charmant embarras ! L'orgueilleuse a trop de fierté pour avouer jamais ce que la pudeur exige d'ensevelir dans un profond secret, puisque la honte d'une faute a pu souvent armer la main d'une beauté timide d'un fer sacrilége pour détruire le fruit d'un crime d'opinion. Les filles milésiennes se tuaient pour quelque chagrin d'amour ; on ne put faire cesser cette fureur qu'en menaçant de traîner nu, sur une claie, le corps de celles qui se suicideraient. Le mal cessa : car telle qui ne redoutait point la mort craignait davantage pour la honte. C'est donc par intérêt pour nous-mêmes, pour rehausser le prix

de leurs charmes, pour aiguiser nos désirs, que la pudeur devient un sentiment naturel chez la femme. Combien une aimable rougeur sur le visage est-elle plus attrayante que les regards lascifs et les appas au pillage d'une dévergondée! Combien de doux *nennis*, comme dit Marot, valent mieux qu'une profusion si rassasiante! D'ailleurs les résultats de l'union des sexes étant bien différents pour chacun d'eux, que deviendrait celle qui s'abandonnerait au premier venu? La nature n'a donc pas dû laisser avilir la plus importante et la plus sacrée de ses fonctions; et puisqu'elle a voulu la perpétuité des espèces, elle n'a rien négligé pour atteindre ce but. Qu'on ne se plaigne donc point de la fausseté de la femme; sa coquette pudeur ne parle-t-elle pas assez?

La constitution de la femme concourt merveilleusement à inspirer ce sentiment en elle. La fille se montre timide parce qu'elle sent la molle délicatesse de ses muscles; étant faible, elle se défend par le respect et par la fierté; elle se cache pour être regardée; la nature, qui retire au-dedans d'elle ses organes les plus

secrets, semble l'engager à dissimuler et à renfermer également ses désirs. C'est un bouton de fleur non éclose qui craint de s'ouvrir au souffle ardent du vent du midi. En recouvrant avec soin ses charmes, notre imagination ne s'enflamme que davantage par sa modestie. Il faut presque user d'une douce violence, de sorte que sa vertu paraisse céder plutôt à la force qu'à ses penchants. Il faut que la fille combatte sans cesse contre elle-même et contre l'obsession du dehors. Presque toujours en état de siége et d'hostilité pour mettre ses plus doux trésors à l'abri d'ennemis actifs et entreprenants, quels soins, quelle vigilance, quel talent de défense ne doit-elle pas déployer, sans pourtant rebuter entièrement les agresseurs! Montaigne avoue dans son langage naïf qu'*il est moins difficile de porter long-temps une cuirasse qu'un pucelage*. Sans doute une belle fille vertueuse est l'objet des hommages de tout l'univers; elle devient l'idole et l'honneur de l'espèce humaine; c'est pour elle le plus noble et le plus glorieux des triomphes de voir déposer à ses pieds les couronnes de la terre, de ré-

gner d'un coup d'œil sur les plus fiers conquérants, et de se rendre témoignage de sa vertu avec un généreux orgueil : mais l'ennemi loge au dedans; il s'agit d'imposer un absolu silence aux plus délicieux sentiments qui puissent caresser le cœur d'une mortelle. L'état de fille est donc une époque de souffrance et de malheur, si la nature s'exprime avec trop d'ardeur; époque néanmoins regrettée par celles qui ont le plus souffert: *C'est le bon temps où j'étais si malheureuse*, comme disait sainte Thérèse. Ce temps est encore bien plus regretté des froides coquettes, qui, sans amour véritable, trouvaient dans les charmes du jeune âge le moyen de satisfaire leur vanité; c'est pourquoi la plupart des femmes, si souvent coquettes par nature, avouent rarement qu'elles avancent en âge; les plus franches ont peine à reconnaître qu'elles ont passé quarante ans même à l'âge de soixante.

Toutefois l'extrême continence, surtout chez les filles les plus abondamment nourries, dans l'oisiveté et le luxe, entourées d'images des plaisirs dont elles sont sevrées

par une exacte surveillance : cette continence prolongée les rend d'abord distraites, pensives dans tout ce qu'elles font, et ainsi maladroites, puis mélancoliques, tristes, et souvent même folles. On sait que l'état de turgescence et d'exaltation de la sensibilité des ovaires peut causer la *nymphomanie* ou la *fureur utérine*, maladie dans laquelle une jeune fille, naguère réservée et modeste, devient lascive, effrontée, et provoque, jusqu'en public, les hommes au congrès. Plus une fille est sage et sévère à elle-même, plus elle peut, par cette chasteté même, devenir débordée. Les religieuses cloîtrées ne sont si souvent malades, langoureuses, chlorotiques, n'ont si fréquemment des aménorrhées ou rétentions des règles, des accès d'hystérie ou des spasmes nerveux, de prétendues obsessions diaboliques, ne sont si sujettes à l'incube avec des pollutions nocturnes, que par ce perpétuel célibat auquel elles se sont vouées. Lorsqu'elles arrivent à l'âge critique où le flux menstruel cesse, l'utérus et les mamelles n'ayant pas rempli les fonctions auxquelles la nature a destiné ces organes, ils peuvent

conserver soit une sensibilité surabondante, soit des restes de l'humeur non évacuée, et qui deviennent la cause fréquente de squirrhes, d'indurations, de cancers, de polypes, etc. Ces tristes affections sont communes parmi les vieilles filles ou les religieuses par cette raison, et l'on observe alors une assez grande mortalité chez ces personnes. L'on voit encore des hydatides se former dans la cavité utérine ou aux ovaires, et simuler une grossesse chez les filles les plus sages. Il n'en paraît pas être de même des môles, produits imparfaits d'une conception manquée, chez celles qui redoutent plutôt le scandale que les plaisirs défendus.

Tant que la fille se conserve intacte et vierge, il est rare que sa beauté se flétrisse; et bien qu'elle puisse devenir pâle et chlorotique, la régularité et la grâce de ses traits subsistent pour l'ordinaire pendant long-temps. De même que les fleurs ne se fanent guère tant que la fécondation n'est point opérée, et que les quadrupèdes, les oiseaux, ne muent qu'après le coït, pareillement la fleur de la jeunesse décore plus long-temps

le visage des filles sages. Mais il n'en est pas ainsi de celles qui s'abandonnent à des jouissances solitaires et illicites, à l'onanisme. Ce vice, qui mine sourdement tant de jeunes individus des deux sexes, paraît être plus commun chez les filles que chez les garçons, parce qu'on surveille moins ceux-ci dans leurs sorties, et qu'à l'exception des maladies syphilitiques, il y a moins d'inconvénients à leurs jouissances. Sans doute, il est plus facile de se défendre long-temps des voluptés avant de les goûter, que de s'en abstenir après les avoir savourées. Sans doute, quoi qu'on dise, il y a des filles froides et qui ne se sentent pas excessivement tourmentées, surtout si la religion, le travail et des soins pénibles les écartent ou les distraient des plus dangereuses séductions. Il y a même de ces jeunes villageoises, potelées et fraîches, dont l'insouciante gaieté caractérise souvent l'innocence. Elles perdent leur embonpoint, au contraire, par le mariage et les plaisirs, qui diminuent et affaissent cette graisse surabondante. Mais l'onanisme, outre qu'il relâche les organes sexuels, qu'il établit pres-

que toujours les flueurs blanches, affaiblit extrêmement l'estomac, énerve et alanguit toutes les facultés.

On sait qu'il ne faudrait pas conclure qu'une fille a enfanté, ou n'est pas vierge, de ce que ses mamelles fourniraient du lait. Des enfants qui ont sucé leur mamelle quelque temps peuvent éveiller cet organe et lui faire sécréter ce liquide, mais il est plus séreux alors que dans l'ordre naturel.

Enfin arrive cette époque désirée du mariage; cette vierge pudibonde s'avance, les yeux baissés, à l'autel avec son époux; elle porte avec une modeste fierté ces fleurs, cette couronne, pompe et orgueil de sa beauté, mais la dernière marque de sa liberté. Pourquoi cet ange de douceur se métamorphose-t-il quelquefois, dit-on, en une femme acariâtre, impérieuse, en audacieuse mégère?

Le changement de la fille en femme ne consiste pas seulement dans la *défloration*, dans la rupture de la membrane de l'*hymen;* il y a pour toute l'économie une transformation manifeste. Cette fille pâle et languis-

sante deviendra dégourdie, rubconde, sa timidité se changera en mâle assurance, en hardiesse, au besoin; les fonctions maternelles exigent du courage, les animaux en donnent la preuve. Cette jolie voix argentine et flûtée prendra un ton plus plein et même rauque; cette transpiration douce ou modore acquiert une odeur qui peut être aperçue par un sens très délicat. La chair des animaux n'a plus la même saveur, la même consistance, le même fumet avant ou après le coït, surtout chez les individus femelles. Il est donc certain que le sperme masculin imprègne l'organisation de la femme, qu'il avive toutes ses fonctions, et les réchauffe, qu'il donne plus d'expansion et d'activité à son économie, qu'elle s'en porte mieux, à moins que l'excès des jouissances ne l'énerve. Ce que l'homme est à l'égard de la femme, la femme l'est par rapport à la jeune vierge, ou l'adulte à l'égard de l'enfant.

Voyez les femmes les plus hommasses, ces *viragines* audacieuses dont tous les organes sont très developpés, tels que les parties sexuelles dilatées, les mamelons du sein ou-

verts, dont la voix est haute, criarde, arrogante, dont les gestes sont provocants, dont la démarche est délibérée, l'air hardi, la trogne masculine, même le ton grenadier. En effet, les courtisanes, les vivandières se présentent avec ce maintien et ces qualités demi-viriles, comme si elles étaient déjà transformées à moitié en l'autre sexe à force de cohabiter avec les hommes, et il en est plusieurs auxquelles pousse un peu de barbe au menton, surtout en avançant en âge.

Une fois que la fille a perdu la pudicité, cet apanage de son sexe, elle n'est même plus femme; elle n'en a plus les timides vertus : *nec femina, amissâ pudicitiâ, alia abnuerit,* dit Tacite, le profond peintre du cœur humain. Après avoir outre-passé les bornes de l'honneur, quelles seront les limites du vice chez elle? Avec son caractère extrême en tout, impétueux dans ses amours comme dans ses haines, où s'arrêtera-t-elle? N'ayant plus d'espérance de reconquérir l'estime publique, et emportée par le prurit de la débauche, elle voudra jouir avec intrépidité de la ruine même de sa réputation. Parce

qu'elle a été esclave, elle voudra s'en dédommager par le despotisme, se venger d'un long asservissement par la licence; et parce qu'elle est faible, elle deviendra cruelle dans ses vengeances.

La femme donne la mort et la vie à l'homme; par elle il se tue, par elle il reçoit l'existence. Les soins de la femme font vivre l'homme dans l'enfance, et son amour, dans l'âge viril, le fait mourir. C'est pourquoi la femme ne peut être ni assez aimée de l'homme quand elle est chaste, ni assez haïe quand elle s'abandonne trop à lui, car ou elle préfère notre conservation à ses plaisirs, ou elle recherche ses voluptés aux dépens de notre vie. La chasteté est, pour la fille, l'extrême force de sa vertu, comme la vaillance est celle de l'homme; et l'impudicité devient pour elle un vice aussi vil, aussi dégradant que la lâcheté l'est pour l'homme.

Telles sont les affections qui transportent quelquefois aux extrêmes le sexe le plus doux, le plus délicat, le plus timide, qui le rendent aussi le plus maladif, qui l'exposent le plus fréquemment à la folie et au

dérangement moral comme au désordre de son physique. Ces exemples prouvent que la fille et la femme vivent plus régulièrement et plus heureusement dans une douce sujétion, sous un modeste servage avec l'homme de leur choix, qu'en voulant obtenir une domination pour laquelle elles ne sont pas nées. Leur empire s'acquiert par la douceur et les charmes de l'amour, ou par les douces plaintes maternelles. La vraie médecine consiste donc pour elles à rappeler toujours l'ordre de la nature.

CHAPITRE III.

Inconvénients résultant de l'état de virginité.

Le sexe féminin pèche, en général, et surtout dans les villes, plutôt par l'excès du repos que par celui du mouvement. Sa faiblesse naturelle, ses muscles grêles, ne peuvent sans doute rendre la femme propre à de violents travaux qui l'accableraient; mais l'indolence et l'inertie oisive où plusieurs d'elles se plongent si nonchalamment n'est pas moins nuisible à leur santé. Ainsi un sommeil trop prolongé retarde et alanguit tous les mouvements organiques, rend la complexion molle, lymphatique, pâle, débile et même étiolée par la longue obscurité dans laquelle on végète. Les travaux du corps sont presque nuls chez ces belles dames des hautes classes de la société, qui, servies dans un clin d'œil par une foule de

domestiques empressés à leur complaire, passent leur temps à se reposer sur les coussins les plus moelleux, ou tout au plus exercent leurs doigts sur des ouvrages futiles. Un cercle perpétuel d'amusements et de fêtes, les spectacles, les jeux, embellissent leurs journées; après une longue toilette, elles étendent leurs veilles souvent jusqu'à l'aurore. De cette interversion continuelle de l'ordre accoutumé, qui fait chez elles de la nuit le jour, et du jour la nuit, résultent les plus funestes inconvénients pour la santé. Comment, en effet, l'organisation ne serait-elle pas troublée dans le cours de ses fonctions, lorsqu'elle est entretenue, pendant la nuit, en un état forcé et continuel d'excitation, par l'éclat des flambeaux, par des spectacles, l'agitation du jeu, du bal, de la conversation et de tant d'autres plaisirs? lorsqu'au contraire, au retour du soleil, il faut se livrer au sommeil et réparer, si à contre-temps, une complexion délicate, épuisée de ces veilles et de ces fatigantes jouissances? Pendant que les facultés de la vie animale convergent vers l'intérieur pour le

repos et le sommeil, chaque nuit on veille, on agit, on exerce la sensibilité; pendant que le jour ramène ces facultés vers l'extérieur, et dispose tous les êtres à l'action et à la vie mobile, il faut dormir et refouler au dedans ces forces que la nature tendait à épanouir. Aussi, voyez combien de jeunes personnes livrées à ce genre de vie sont décolorées, énervées, maladives. Il est certain que cette existence nocturne, ne se soutenant que par artifice, au moyen de stimulants si peu naturels, les fonctions du système nerveux en sont fatiguées, accablées, et doivent languir; de là le détriment qui en résulte pour les autres fonctions; de là ces pâleurs, ces maux d'estomac, cette inertie des viscères, ces dépravations du goût, cette recherche d'aliments acerbes, ou piquants et âcres, etc. De cet abattement général, et de ce repos habituel du corps, résulte pareillement l'atonie des organes utérins; ou, s'ils sont excités, ce n'est souvent que par les frémissements spasmodiques, soit de quelque émotion vive de spectacles, de lectures lascives, soit d'une danse impétueuse et tourbillonnante,

ou même d'attouchements licencieux, etc.

Pourquoi voyons-nous les femmes créoles servies à souhait par des esclaves qui leur épargnent le moindre mouvement, et nos dames du haut parage être la plupart si nerveuses, si frêles, si sensibles à toutes les impressions comme à toutes les maladies? N'est-ce pas le résultat nécessaire de cette éducation molle, délicieuse au physique, mais toujours agacée, toujours tourmentée au moral? Cette petite femme, qui paraît l'indolence personnifiée et se fait servir avec tant de ponctualité, est la plus despote des souveraines. De son divan, comme du haut de son trône, elle prononce avec aigreur ses ordres, et commande des supplices à ses esclaves. Sans cesse émue de quelque passion, sans cesse parlant, prescrivant, réglant, elle prend feu sur les moindres sujets, et semble exiger d'autant plus, qu'elle agit moins et qu'on la sert davantage. Si l'on ajoute à cet état d'exaspération morale, l'usage du café, des liqueurs spiritueuses, du piment et des épices (comme font les créoles dans les colonies), ensuite

des veilles continues, souvent des danses voluptueuses, avec toute la fougue et l'emportement que les climats chauds inspirent par élan et par accès; si l'on joint enfin les diverses secousses, soit des plaisirs, soit des chagrins, des craintes, des vengeances et des autres passions qui, d'ordinaire, accompagnent les hautes fortunes, l'on se formera l'image exacte des affections que doit éprouver un individu aussi délicat que l'est une jeune fille de douze à quinze ans dans les premiers troubles de sa menstruation.

Or les causes du mal étant connues, il n'y a nul autre remède que le retour à la nature. Homère nous représente la princesse Nausicaa lavant avec ses compagnes le linge de ses parents près de la mer, et jouant avec elles sur le rivage. Aussi cette aimable Phéacienne parut non moins belle que bien constituée aux yeux du prudent Ulysse. Pourquoi de même ne pas exercer le corps modérément et reposer l'esprit chez les filles, en réglant, selon les lois naturelles, le sommeil de nuit, les travaux et la veille de jour? Les anciens, qui prenaient tant de soin pour se procurer des

citoyens sains et robustes, apportaient la plus sérieuse attention à l'éducation des filles, comme étant destinées à porter et nourrir une postérité vigoureuse. Nous ne conseillerons pas cependant la gymnastique des Lacédémoniennes à demi nues sur les bords de l'Eurotas ou le mont Taygète, telle que l'avait instituée Lycurgue ; mais, au lieu de nos indolentes promenades en voitures et en fiacres qui ne donnent aucun exercice actif, les Grecs avaient leurs fêtes des panathénées, des thesmophories, des dionysiaques, etc., pendant lesquelles on voyait la brillante jeunesse des vierges athéniennes se promener en dansant dans les campagnes, avec des corbeilles de fleurs et des présents pour les divinités protectrices de la patrie, telles que la sage Minerve ou le puissant Neptune. Là se développaient la force et la grâce parmi ces champs fortunés où l'on respirait l'air pur, sous les rayons de l'astre du jour, au milieu des Grecs enchantés de ce spectacle, et auquel la décence publique présidait sous les regards des dieux mêmes.

Nulle autre cause que l'exercice du corps

et l'innocence morale ne rend la plupart de nos villageoises saines et fortes. Elles seraient plus heureuses sans doute que ces hautes et puissantes dames, que ces nobles châtelaines qui dédaignent avec une fierté si discourtoise le sort des vilains leurs vassaux, si trop souvent elles n'étaient accablées de travaux et privées d'une nourriture suffisante par la misère de leur condition. Aussi voit-on plusieurs jeunes villageoises rester courtes de taille avec des traits et des formes un peu agrestes, et même une âpreté rustique, qui se perdent bientôt par un genre de vie moins pénible. Du reste, si la menstruation, par les mêmes causes, se déclare plus tard chez elles et moins abondamment que chez nos citadines mieux nourries, moins laborieuses, et dont le moral est plus tôt sollicité, elle cesse aussi plus tard dans l'âge du retour, et s'accompagne de moins d'infirmités.

Nous venons de remarquer combien la sensibilité est souvent exagérée, inquiète et inflammable chez les filles ou femmes qui s'abandonnent le plus à l'indolence du corps; car rien n'est plus ordinaire que la paresse

chez les personnes du sexe auxquelles une haute fortune permet l'oisiveté. De là naissent presque toutes les affections vaporeuses, juste châtiment de la mollesse. C'est ainsi qu'on débilite de plus en plus l'économie, et qu'on l'amène par degrés au plus déplorable affaissement par le repos du lit, en dorlotant et mitonnant cette maladie qui tend déjà si fort à l'indolence. Telles sont quelquefois

. . . . . Ces douces ménades,
Qui, dans leurs vains chagrins, sans mal, toujours malades,
Se font, des mois entiers, sur un lit effronté,
Traiter d'une visible et parfaite santé.

A moins d'être douées d'une complexion tout-à-fait apathique et flasque, comme celles d'un tempérament lymphatique qui deviennent énormément puissantes par le développement extraordinaire de leur tissu graisseux et celluleux, et qui peuvent à peine se remuer, les filles ont le système nerveux éminemment excitable, à l'époque de la puberté surtout. Combien d'entre elles, à ce temps fortuné qui semble ne leur promettre que des jouissances et les hommages de toute la terre,

ressentent des agacements utérins inconcevables, deviennent tantôt folles et égarées, plus souvent sombres, capricieuses, jusqu'à souhaiter la mort et se la donner, avant même d'éprouver les cuisants chagrins d'un amour déçu! Les plus sages et les plus à plaindre peut-être tombent dans une douce mélancolie; elles aspirent à la paix des cloîtres, au repos des déserts. Une pâleur violâtre descend sur leurs joues, décolore toute leur personne, tandis qu'un feu caché s'allume dans leur sein et éclate par moments sur leur visage; tantôt elles délirent, tantôt elles pleurent, et souvent encore il succède à une vive émotion accompagnée de palpitations une défaillance alarmante. Dans cet état de susceptibilité excessive, un seul mot de reproche peut les pousser au désespoir, comme une expression d'amour les enflammer d'une passion ardente et infortunée; l'humeur devient extrêmement inégale; on soupire, on rit, on chante, on s'afflige sans motifs; quelquefois on ressent un appétit dévorant; et à peine vent-on manger, que l'œsophage se resserre spasmodiquement. De même l'utérus éprouve

tantôt des contractions violentes, parfois un prurit effréné chez quelques personnes maigres, sèches, irritables, bilieuses. Des douleurs vagues circulent dans l'économie, puis s'évanouissent à l'éruption des règles; tel membre était paralysé et roide qui, dans tout autre temps, manifestera le plus d'activité et d'énergie. Tout semble désordonné, bizarre, dans cette molle et délicate économie de la jeune fille, jusqu'à ce que le cours régulier des menstrues ait détruit l'aberration de la sensibilité générale, et que chaque organe ait reçu son équilibre de vitalité par rapport à celui de l'utérus.

Mais c'est le temps auquel il est le plus urgent d'écarter tout ce qui peut agacer cette sensibilité et l'entretenir dans ses extravagants caprices. C'est le temps où la lecture des romans, ceux mêmes qui respirent la plus pure morale, nourrit le feu des passions; en effet, le cœur est encore si naïf! on aime avec tant de franchise et de bonne foi! on croit si sincèrement à l'innocence et aux vertus! Quelle âme ne se laisserait séduire à de si doux penchants? Heureuse cette nouvelle

Clarisse si elle peut échapper aux embûches d'un entreprenant Lovelace !

Rien surtout ne fomente les passions autant que la solitude et l'oisiveté :

. . . . . O belles, évitez
Le fond des bois et leur vaste silence.

La plupart des maux des filles viennent, comme l'avoue la spirituelle Sévigné, *d'avoir toujours le cul sur selle*. Telle est également cette dévotion tendre, qui porte aux contemplations ascétiques, au quiétisme, aux illusions mystiques de l'amour divin, ces saintes vestales, imitatrices des Ursule et des Thérèse, et soumises comme elles à tous les délires de l'imagination, et à toutes les souffrances de l'hystérie. La foi, comme l'amour, se paient de douloureux sacrifices, s'agrandissent dans leurs propres méditations; on s'y abandonne par une pente irrésistible; et une fois que la raison s'est soumise à leur charme ravissant, il n'est plus possible de s'y soustraire par ses seuls efforts.

Quel est donc le moyen d'éloigner les excès vicieux de la sensibilité? Nous n'en con-

naissons point de plus efficace encore que le travail du corps. En effet, les maux nous viennent bien moins de ce qui nous entoure que de notre délicate inaccoutumance à les supporter. Quand l'agitation extérieure emploie nos facultés, l'intérieur se repose. C'est par cette utile diversion que se calment les tempêtes du cœur. *Otia si tollas, periére Cupidinis arcus.* Le travail raffermit le ton des fibres, répartit également dans l'économie la chaleur et l'énergie vitales, entretient un heureux équilibre parmi les fonctions, accroît l'activité du système musculaire, et diminue d'autant l'extrême susceptibilité de l'appareil nerveux. La circulation animée et accélérée laisse moins de stases de sang dans les régions utérine et abdominale, dissipe ainsi l'inertie dans la chlorose, augmente la respiration et perfectionne l'hématose, dans la même proportion que les forces des organes pulmonaires se développent.

Ce n'est donc, la plupart du temps, que le défaut de mouvement corporel, de respiration à l'air pur, et quelques autres erreurs dans le régime, les nourritures ou le vête-

ment, etc., qui rendent si souvent maladives les jeunes filles, qui retardent ou dérèglent, ou même empêchent leur menstruation; qui en font de regrettables victimes dans l'âge de la nubilité et du bonheur. Plus tard sans doute, et chez les filles *vieilles*, qu'on nous passe ce terme, les maux peuvent naître d'une autre source, pour n'avoir pas satisfait au vœu de la nature, et pour avoir porté jusqu'au terme l'honorable mais pesant fardeau de la sagesse. Alors les maux deviennent souvent plus impérieux, ils ne cèdent plus autant aux simples lois de l'hygiène; la nature revendique des droits non méconnus, mais trop refusés, et sa voix tardive n'en est pas moins pressante pour ce sexe, au moment de le tenir quitte envers l'amour et la maternité.

Aussi cette frêle structure multiplie les affections nerveuses ou rend la sensibilité très active, très variable chez ce sexe; de là naît sa propension perpétuelle à s'émouvoir de tout, marquée par la curiosité, le babil, l'inconstance, la promptitude à se piquer et s'aigrir sur des riens, source de plaisirs et de

peines journalières. Galien désigne ce caractère sous le nom de ὀξὺθυμον, aigu, tandis qu'il qualifie le caractère viril de θυμῶδες ou courageux, qui est plutôt élevé, méprisant, dédaigneux ou magnanime, et par là témoigne une grande roideur organique, incapable d'être blessée par de légères atteintes.

Il est manifeste, d'après tout ce qui précède, que le sexe féminin, et en particulier les filles, sont la portion la plus délicate du genre humain; qu'elles éprouvent environ deux fois plus d'incommodités que le sexe mâle, suivant la remarque de Van Helmont : *Femina omnem bis partitur morbum.*

Aussi la plupart des auteurs, ne faisant attention qu'aux fonctions de l'utérus, ont prononcé, avec les médecins arabes, qu'il était l'unique source des maladies du sexe. *Uterus sexcentarum ærumnarum causa et omnium morborum in muliere*, dit également Hippocrate [1]. D'ailleurs cet organe a de nombreuses sympathies avec la tête, l'es-

[1] *De loc. in homine*, et dans ses *Aphor.*, lib. v, aph. 62. *Corpus totum utero omninò simile est.*

tomac et presque toutes les autres parties du corps. Il en est résulté, dit Baillou [1], que l'on n'a vu, dans les maladies des vierges, qu'un seul moyen, le coït ou le mariage, comme un *emplâtre propre à guérir tous les maux des filles*, et qu'on répète, avec Platon, que l'utérus est un animal insatiable et concupiscible, ζῶον ἐπιθυμητικὸν.

Sans doute, la complexion molle et humide des filles les rapproche de l'état de l'enfance; elles sont éminemment frêles et délicates pour la plupart; leur texture, presque spongieuse ou peu dense, manquant encore de solidité, de compacité, les laisse tendres, sans résistance, sans ressort contre les maladies, les perturbations du physique et du moral. Dans un corps si délié, toute impression devient vive et puissante; elle ébranle profondément le système nerveux et trouble les diverses facultés, surtout à cause de la nouveauté, de l'inaccoutumance des affections et des émotions en ce jeune âge. De là cette extrême mobilité, cette susceptibilité aux

[1] *Virgin. morb*, cap. 5.

premiers efforts des causes morbifiques, cette timidité d'esprit et de caractère, cette pusillanimité que les moindres accidents mettent en campagne, que des terreurs imaginaires tourmentent, que des joies futiles agacent, qui se passionnent pour des vétilles, et tombent en syncope pour une ombre. Mais avec l'âge et l'expérience de la vie, la femme acquiert plus de solidité; son organisation devient plus robuste, plus affermie, plus virile, surtout par la cohabitation avec l'homme et l'imprégnation du sperme masculin. Ainsi aguerries par les travaux, habituées aux fortes émotions, les paysannes, par exemple, les femmes laborieuses du peuple, sont peu maladives; les passions exercent moins de ravages sur elles; enfin, dans la vieillesse, plusieurs de ces *viragines* deviennent hommasses, acquièrent de la barbe, des traits masculins, une voix rauque, une allure presque martiale.

Chez les filles, l'hystérie est occasionée soit par la suppression des menstrues, et dans ce cas elle peut être compliquée de chlorose, et disparaît avec elle, soit par la suspension

de la leucorrhée; elle l'est bien plus fréquemment par le désir du mariage et le besoin de ses plaisirs, que sollicite l'état d'orgasme des ovaires et de l'utérus chez les plus sages et les plus fortement constituées.

C'est bien à l'égard de cette dernière cause qu'on peut dire, avec Platon, que la matrice est un animal furieux et insatiable. Dans les accès de l'*érotomanie* ou de fureur amoureuse qui se déclarent chez plusieurs de ces hystériques, la nature parle avec une naïveté et une énergie qui ne permettent pas de s'y méprendre. Une fille nubile, dans la vigueur de la jeunesse, éprouvait d'incroyables symptômes, dit Baillou [1].

On connaît les autres indications, telles que des bâillements et des pandiculations, des pleurs ou le rire sans sujet, des migraines, des urines limpides abondantes, des bizarre-

[1] *De morb. virgin.*, cap. VII. *Huic virgini adeò os uteri, totaque vulva hiabat, ità ut vix quiquam credere posset : quò medici colligebant præcipuam mali causam in Veneris appetitione consistere; et naturam isto uteri hiatu satis indicare quodnam tam longi mali remedium aptum futurum esset.*

ries extravagantes dans les idées, une face tantôt allumée, tantôt hâve; le ventre murmure, on sent comme une boule qui remonte et resserre la gorge; la difficulté de respirer, la lipothymie, avec perte de sentiment et de mouvement, même de la voix, et le refroidissement du corps, sont tels, qu'on prendrait alors ces personnes pour mortes, et que cet état subsistant pendant plusieurs jours, il est arrivé qu'on en a enterré de vivantes. L'accès hystérique est souvent accompagné aussi de roideurs musculaires, de mouvements convulsifs; la malade se tortille le corps ou se frappe et se déchire la poitrine au milieu de souffrances atroces. Cet accès est suivi d'une stupeur et d'un sommeil apparent, comme dans le somnambulisme; peu à peu la malade revient à elle avec des sanglots, des soupirs et des pleurs; quelquefois il se déclare un ptyalisme ou une salivation; le ventre est d'ordinaire rétracté avec constipation opiniâtre.

Une vie sédentaire, heureuse, des nourritures succulentes, une complexion brune, ardente du feu de la jeunesse, et de la bonne chère, animée encore par des spectacles d'a-

mour, des lectures de romans lascifs, des entretiens agaçants avec un autre sexe, ou des jeux qui piquent la convoitise, et, ce qui ajoute le comble à l'ardeur, de strictes défenses de toute jouissance, soit sous les yeux vigilants d'un argus ou d'une duègne, soit par les barrières d'un cloître, en voilà plus qu'il ne faut pour déterminer l'hystérie libidineuse chez les filles les plus sévères, chez la dévote la plus scrupuleuse, qui se nourrit saintement de friandises.

D'abord on est sombre sans savoir pourquoi; l'on soupire, des larmes involontaires s'échappent des yeux, et on en rougit; l'on brûle déjà qu'on croit encore ne pas aimer. Le teint devient blême, et l'on maigrit :

Palleat omnis amans, color hic est aptus amanti.

Ensuite cette folie semble se dissiper; on se croit devenue bien inexpugnable et à l'abri des traits de l'amour; car, comme dit Homère, la ceinture de Vénus est tissue de fraudes et de doux mensonges qui dressent des embûches aux âmes les plus précautionnées. Cependant mille idées plus vives des

voluptés reviennent assiéger ce cœur trop faiblement défendu. Que fera cette jeune innocente livrée à un maître impérieux,

Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée?

Elle n'est bientôt plus sa maîtresse; elle est toute dans son vainqueur. L'amour tire l'âme hors du corps, disait Platon, pour l'unir et l'incorporer à la personne aimée. De là vient que cette fille, naguère si folâtre, qui respirait la santé et la vie avec tant d'insouciance, languit, se fane; toutes ses facultés sont abattues; elle est morte à elle-même [1]. Enfin,

Ce n'est plus une ardeur dans ses veines cachée;
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Il est certain que si le mariage ne vient pas mettre un terme à cet état, il en peut résulter les plus fâcheux accidents pour la vie, et plus d'une Sapho peut faire le saut de Leucade pour son insensible Phaon.

On lit, à la vérité, dans notre naïf Ambroise Paré, un secret fort connu de plu-

[1] Galen., lib. *de Melanchol. et de locis affectis*, et *Dogmat.*, lib. IV, cap. 6.

sieurs matrones pour leurrer la nature, et lui faire supporter les peines de l'attente, par ce soulagement aux souffrances d'amour. Mais non seulement il en résulte de coupables habitudes, de plus l'économie en tombe dans un autre genre d'épuisement. La facilité de s'abandonner d'ailleurs à ces honteux suppléments dégénère bientôt en un funeste besoin qui, sans satisfaire l'âme, enerve le corps, agace la sensibilité nerveuse des organes génitaux, et conduit lentement à un marasme incurable. Si la nature seule procure des pollutions nocturnes, il n'en résulte pas d'inconvénient, parce qu'elle s'arrête à propos.

La *nymphomanie*, ou la *fureur utérine*, est, la plupart du temps, la suite de l'hystérie libidineuse, lorsqu'elle n'est point satisfaite chez les filles. On reconnaît cette affection à la violence des désirs amoureux, à leur manifestation même en public. En vain la voix de la pudeur, le respect et la honte prescrivent la décence; un démon secret s'agite, pour ainsi dire, dans les entrailles, et titille des ovaires gonflés d'une liqueur

luxuriante. Des vierges mortes en cette sorte de martyre, ainsi que les femelles d'animaux tuées pendant l'orgasme vénérien, ont montré ces ovaires turgescents et comme phlogosés ; l'utérus éprouve un éréthisme inflammatoire, un prurit salace ou mordicant, ὀδαξισμὸς, qu'entretiennent, pendant la vie, un régime trop nourrissant, une chère échauffante, la pléthore sanguine, l'âge de la vigueur, un tempérament bilieux et les prestiges d'une imagination embrasée par les exemples ou les discours de tout ce qui environne la jeunesse.

Nous avons vu une jeune fille fort brune, maigre, de taille courte, d'un caractère très décidé, ardent, loquace et hardi, ayant à peine quatorze ans, peu de gorge, mais des yeux étincelants et libidineux, manifester par ses gestes, ses discours, l'appétit vénérien le plus effréné devant de jeunes garçons. Il semble que la délicatesse du système nerveux, sa mobilité, sa prompte exaspération chez le sexe féminin, dispose plus spécialement encore la fille que le garçon à ces transports indiscrets ; et si les lois les plus

austères de la pudeur, si la crainte du deshonneur, ne venaient pas mettre un frein à ces désirs, la femme irait plus loin que l'homme dans le délire amoureux. Sans en chercher la preuve chez ces courtisanes qui ont franchi toute borne, il fallait que la nature enflammât davantage les passions chez l'être le plus délicat, pour lui faire oublier tous les maux auxquels l'entraînent les suites de l'union sexuelle. Et cette contrainte qui refoule au dedans les désirs, chez la fille, ne fait que mieux renfermer le feu qui la consume, et lui susciter une nouvelle énergie. Que signifient cette sombre taciturnité, cette tristesse qui la fait dépérir, ces inquiétudes qui la rongent en secret, qui tant de fois la transportent de songes lascifs dans le sommeil, lui font baigner le lit de ses larmes? Que témoignent même cette rougeur au seul nom d'une personne adorée, et c'est ainsi que Galien découvrit la passion d'une femme pour le comédien Pylade [1], ce pouls précipité, ces palpitations, tantôt ces chants

[1] *Lib. de Præcognit. ad Posthum.*, cap. 6.

voluptueux et l'audace des paroles, tantôt cette soudaine honte qui craint de s'être trahie? Telle était la malheureuse Phèdre, s'écriant :

> Ah! cruel, tu m'as trop entendue.....
> Hé bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur
> J'aime, etc.....
> J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes;
> Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
> Si tes yeux, un moment, pouvaient me regarder.

Plus fortunée est celle qui trouve dans un lien assorti le terme de ses souffrances! La plaisanterie s'égaie aisément, sans doute, sur ce genre d'infortunes; mais il est certain que nul combat n'a paru plus rude à la vertu des saints que celui du démon de la concupiscence : dans cet état une fille sage hors du cloître n'a pas moins de mérite qu'un guerrier sur la brèche, aux yeux du philosophe moraliste.

Toutefois ces passions ne sont pas également dominantes pour toute complexion; il est des filles froides, dont toute la vertu réside dans le défaut de tempérament. On conçoit que les moyens de guérison de la

nymphomanie consistent à diminuer cet excès de santé et de vigueur, qui fait le tourment de la chasteté. Ainsi les saignées, les bains, la diminution des aliments ou le jeûne, la diète végétale et lactée, les occupations sérieuses du corps et de l'esprit, par le travail et les prières, des boissons tempérantes ou rafraîchissantes, l'éloignement de tout stimulant, des aromates, du vin et des liqueurs, auront bientôt abattu cette ardeur chez les personnes qu'on ne peut pas guérir en suivant le vœu de la nature. Il faut craindre au contraire de tomber dans l'excès opposé, et d'amener la cachexie chlorotique.

La cure de l'hystérie est beaucoup plus difficile et moins certaine sans le mariage et surtout sans l'imprégnation; car on voit les spasmes nerveux continuer quelquefois malgré les embrassements d'un époux, et ne céder qu'à la nouvelle direction des forces utérines, imprimée par la formation du fœtus. En effet, l'hystérie ne dépend pas uniquement du besoin du coït, bien que celui-ci soit éminemment favorable à la

guérison de cette maladie ; elle suscite de tels ébranlements du système nerveux abdominal dans toute l'économie, que l'équilibre s'y rétablit à peine, et que les secousses de chaque menstruation peuvent le troubler de nouveau.

Si l'hystérie est entretenue par une constitution grêle, nerveuse, souverainement irritable, surtout par rapport aux organes génitaux, après les excès de l'onanisme ou les abus de substances échauffantes ; si des passions flagrantes, comme la jalousie, l'appétence secrète des plaisirs défendus, avec un tempérament lascif ou érotique, exaltent sans cesse la sensibilité utérine, et qu'on ne puisse pas recourir au grand remède de la nature, il faut établir un régime puissant de diversion ; il faut que des voyages ou des exercices à pied, en voiture ou à cheval, ou la navigation ; il faut que des frictions, des ventouses appliquées, une diète humectante et régulière, rétablissent l'harmonie et le calme dans les fonctions nerveuses, et écartent surtout les désordres moraux. Ainsi un air sec et froid, une vie laborieuse et occu-

pée, à la campagne s'il se peut, l'éloignement de tout ce qui nourrit le feu et l'irritation des passions, la présence continuelle de parents chéris, d'amies sages et respectées, les bains froids, hors des époques menstruelles, concourront plus encore que des remèdes au rétablissement de la santé. Toutefois, dans les accès hystériques et la strangulation, l'on aura recours aux substances fétides, à l'opium, au vinaigre, etc., ou même aux dérivatifs extérieurs, tels que les vésicatoires, la flagellation, etc.

Si l'hystérie dépend de la suppression des menstrues, de la rétrocession d'une leucorrhée, les fomentations à la vulve, les utérins ou emménagogues énergiques pourront s'employer, lorsque l'évacuation du sang par des saignées ou des sangsues ne suffisent pas. Néanmoins, les remèdes stimulants ne doivent être mis en œuvre qu'avec précaution, pour peu qu'on redoute la disposition spasmodique. On sait, en effet, combien le musc, la civette, l'ambre et d'autres substances animales de forte odeur, irritent quelquefois le genre nerveux des femmes; il le faut apai-

ser, au contraire, par des substances fétides qui l'engourdissent, comme l'huile animale de Dippel ou d'autres matières animales brûlées. La saignée (qui convient plutôt dans les maladies des femmes que dans celles des hommes) peut être presque toujours indiquée lorsqu'il y a de la pléthore.

Comme l'hystérie est entretenue souvent aussi par le vice des premières voies qui ne remplissent pas leurs fonctions dans ces troubles utérins, et qu'il en résulte, par exemple, une production extraordinaire de flatuosités, quelquefois des nausées, la dyspepsie, des digestions imparfaites, il peut convenir de donner soit un vomitif, soit de doux relâchants, ensuite des stomachiques (tels que les rhabarbarins). En d'autres circonstances, des injections de substances emménagogues, des fumigations fétides dirigées vers la vulve, deviennent nécessaires lorsque les femmes se plaignent que leur *matrice remonte*, ou qu'elles sont étouffées par des vents qui refusent de sortir.

Les plus insurmontables difficultés que

l'on rencontre dans le traitement de cette maladie, sont de remplir deux indications presque inconciliables, d'abord de donner du ton aux fibres, ensuite d'éviter le spasme en même temps. Aussi la variabilité d'action du système nerveux, chez les filles délicates, se joue souvent de tous nos remèdes, et le caractère également mobile des malades qui changent de médecins fréquemment par cette inconstance, empêche de suivre un traitement méthodique bien entendu. Tel médicament qui opérait des merveilles hier, produit aujourd'hui de détestables effets, sans que l'état de la malade paraisse avoir empiré. Or, il est donc bien important d'étudier l'idiosyncrasie de l'individu, et de distinguer les épiphénomènes fugaces des symptômes essentiels. Combien de fois n'a-t-on pas vu l'opium ou d'autres calmants irriter, tandis que les substances excitantes peuvent engourdir et stupéfier? Cependant un médecin prudent et plein de sagacité pourra déterminer ces circonstances par l'étude profonde de la complexion féminine.

Les maladies du sexe se compliquent tellement quelquefois, qu'on ne saurait dire si c'est l'aménorrhée, ou la chlorose, ou l'hystérie en particulier qui dominent, et que ni le rétablissement des règles, ni la restitution de la couleur naturelle, ni la disparition des spasmes utérins, ne guérissent entièrement une fille déterminée a être malade.

Il n'en faudrait pas cependant conclure qu'elle fût malade imaginaire, comme il arrive à plusieurs d'entre elles, contrariées, soit dans leurs amours, soit dans leurs volontés. Telle est la faiblesse organique de ce sexe, qu'il se forge des maux réels lui-même, et que l'ennui du bien-être devient parfois une cause active de peines, un profond dégoût de vivre. Combien n'a-t-on pas vu de filles devenir folles, tantôt par des terreurs religieuses, tantôt par des vœux bizarres ou des amours fantastiques pour des êtres enfantés dans leur imagination? Tel est le besoin de leur cœur: elles se prennent et s'attachent à des chimères quand la réalité manque à leur sensibilité. Du moins une

femme mariée à son époux, ses enfants, sur lesquels elle peut concentrer ses affections.

C'est donc pour la vierge qui vieillit tristement dans le célibat, ce vide qui lui semble insupportable, encore plus qu'il ne peut l'être à l'homme. Elle est plus faible, elle a besoin de plus de support. Aussi, voyez à combien de maux elle succombe en proie, souvent avec l'apparence de la santé la plus florissante! Comme son système nerveux, faute d'imprégnation, jouit d'une surabondance de sensibilité, celle-ci erre sur mille choses diverses. Tantôt c'est une migraine opiniâtre, avec des vomissements qui dissipent ce mal; tantôt une odontalgie, une *rage* de dents qui fait hurler la malade; ailleurs, c'est un ptyalisme; ailleurs, des maux d'estomac, des dégorgements habituels chaque matin; ici ce sont des névralgies aux bras, aux cuisses, qui simulent tantôt des rhumatismes, des sciatiques, la goutte, etc. La fille ne pouvant accuser de prétendus *laits répandus*, ainsi que la femme, ne sait à quoi s'en prendre; et quand elle dit à son médecin, Docteur, guérissez-moi, il ne peut

guère répondre que par le conseil donné à la précieuse par son miroir, dans la fable de La Fontaine :

> Prenez vite un mari ;
> Je ne sais quel désir le lui disait aussi.

Nous ne parlons point des indurations squirrheuses, puis des cancers qui, trop souvent, se forment au sein ou à l'utérus chez les filles âgées, surtout à l'époque de la cessation du flux menstruel. Ce sont d'ordinaire de tristes apanages de la vertu la plus pure, parce que ces organes n'ont pas rempli les fonctions auxquelles la nature les a soumis ; ils restent évidemment gorgés de fluides qui, faute d'être évacués, s'épaississent, obstruent les canaux où ils se trouvent engagés. Quelquefois ces tumeurs se résolvent par un abcès et au moyen de la suppuration ; mais en plusieurs autres circonstances, il en résulte un squirrhe et une disposition cancéreuse, cause ou compagne fréquente de stérilité.

Indépendamment des maux multipliés du physique, parmi les vieilles filles qui négligent trop les règles de l'hygiène, qui se

choient avec suavité, qui, s'enfonçant dans la mollesse et la quiétude, se dédommagent des plaisirs défendus par les délices de la paresse et de la gourmandise, nous avons vu le moral très affecté chez plusieurs d'entre elles. Il en est qui se disent ensorcelées pour le moins, n'osant se croire endiablées. Leur *possession* vient de plus loin; elle accuse une source non trop secrète et des feux mal éteints.

D'abord, c'est un ennui avec des bâillements et des pandiculations, comme dans l'hystérie; bientôt les spasmes augmentent par tout le corps, y produisent des tremblements, des frémissements, des contractions convulsives. La malade tombe en syncope; elle perd le sentiment, la voix et presque toute respiration. Quelques dévotes, par exemple, se sont vues plongées avec volupté dans un ravissement extatique; d'autres s'imaginent être transportées au sabbat par des démons; car il n'est pas de genre d'extravagances qui ne puisse entrer dans les esprits, avec cette disposition du corps. De vieilles filles hystériques sont en effet un instrument excellent pour tout fondateur de nouvelle

secte religieuse ; elles y portent un zèle impétueux, qui ne craindrait pas de s'immoler en holocauste pour la propagation des nouvelles vérités. La Bourignon, la mère Guyon, et tant d'autres dévotes s'abandonnant aux œuvres pies des convulsionnaires, se sont ainsi rendues célèbres par la ferveur intrépide de leurs sentiments religieux.

Les anciens médecins se persuadaient que le sperme féminin amassé dans les ovaires, s'y corrompait, en y croupissant, surtout chez ces vierges surannées, πολυσπερμοτέρας ; qu'il s'élevait de cet ardent foyer des exhalaisons séminales, lesquelles montant au cerveau y portaient de noires fuliginosités, obscurcissaient la raison, la rendaient folle et bizarre, suscitaient des mouvements énormes, des convulsions lascives, des desseins extravagants, des actes tantôt furibonds, tantôt obscènes. Cette explication sans doute a mérité le mépris où elle est tombée ; mais l'essentiel n'est pas totalement dépourvu de vraisemblance, puisque c'est souvent des ovaires que partent ces irradiations nerveuses qui se propagent au cerveau, et de là sont reproduites

dans toute l'économie. Du moins, tout le système nerveux se trouve intéressé dans ses sympathies avec l'appareil génital chez la femme. On en voit des preuves manifestes dans l'*épilepsie hystérique* des filles, chez lesquelles l'amour est toujours agacé et non satisfait. Pendant les hideux paroxysmes de cette affection, la malade se roule à terre, l'œil se tord dans son orbite; elle pousse des cris ou plutôt des hurlements, rend une salive écumeuse, et se débat avec une telle violence que plusieurs hommes peuvent à peine la contenir. Au milieu de ces horribles scènes, le ventre est tendu, murmurant, comme si l'organe génital exprimait à haute voix ses contractions et ses douleurs; il y a des éructations fréquentes, et, après un temps considérable quelquefois, la malade revient comme d'un profond assoupissement somnambulique, ouvre à demi des yeux ternes et hébétés, répond à peine et ignore ce qui lui est arrivé.

La plupart du temps cette secousse ne se termine qu'au moyen de l'évacuation d'un liquide blanchâtre ou grisâtre par la vulve, comme l'ont remarqué Astruc et d'autres mé-

decins. Une personne sujette à ces convulsions épileptiques, dit Sauvages, sortait plus promptement de cet état par les attouchements impudiques de son coiffeur, qui sollicitait ainsi l'émission de ce fluide. Rolfink [1] et plusieurs autres auteurs, n'ont pas balancé à recommander cette pratique qui offense les mœurs; et le cas proposé à des théologiens, à l'égard des vierges dans les cloîtres, a paru fort embarrassant. Frédéric Hofmann ne craint pas de trancher nettement la question [2]. On ne doit pas faire le mal pour produire le bien : je le sais, dit-il; mais voici ce que je réponds : de deux maux également inévitables, il faut choisir le moindre; d'autres ajouteront peut-être, et le moins pénible [3].

[1] *Ord. et method. comment.*

[2] *Valetudinar. virginale*, pag. 38. *Dissert.* Hall., 1721.

[3] C'est ainsi que Roderic à Fonseca prouve qu'il existe des maladies de filles absolument incurables dans l'intérieur des cloîtres (*De morbis virginum qui intrà clausuram curari nequeunt*), et qui nécessitent l'emploi du coït; celui-ci étant le suprême stimulant de l'organe utérin.

Toutefois, il n'est point dans les mœurs des na-

Le traitement général de toutes ces affections, lorsqu'un prompt mariage n'est pas

tions civilisées d'employer de tels procédés, et il n'est permis qu'à des Tartares Kirguis de ravir la première fleur de leurs propres filles. La défloration des vierges à la première époque de la menstruation est aussi un droit de guérir qu'ont enlevé scandaleusement aux médecins, au nom de la divinité, les prêtres de quelques religions (les canarins de Goa, les lamas, les schamans de la haute Asie, etc.); mais quoi qu'en aient dit plusieurs praticiens, l'on peut exciter l'éruption des règles chez les filles pubères les plus langoureuses, sans le secours de la copulation, pourvu que l'aménorrhée ne soit pas trop invétérée, et qu'on puisse disposer de tous les autres moyens curatifs.

Hippocrate ne manque point à ce précepte, qu'il donne d'un ton magistral, *lib. de virgin. morb. : Ego autor sum ut virgines hoc malo* (chlorosi) *laborantes, quàm celerrimè cum viris conjungantur, iisque cohabitent ; si enim conceperint, convalescent.* Si ce moyen n'est point praticable, soit que des vœux prononcés trop témérairement ou d'autres motifs s'y opposent, il faut recourir à un traitement régulier d'une autre nature.

Voici les différences les plus remarquables entre la grossesse et l'aménorrhée : 1° Le teint conserve

praticable, doit être plutôt basé sur les lois de l'hygiène que sur des remèdes. Tout con-

plus communément dans la grossesse son éclat et sa fraîcheur, tandis qu'il se décolore, pâlit et se fane dans l'aménorrhée; 2° l'orifice de l'utérus se ferme après la conception; mais il demeure ouvert à l'ordinaire et quelquefois même béant pendant la suppression des menstrues; 3° les urines sont tantôt limpides, tantôt bourbeuses ou d'inégale couleur par l'aménorrhée; elles conservent leur état naturel par l'imprégnation; 4° dans l'aménorrhée commençante, la fille éprouve des pulsations sourdes à la région utérine avec une légère tuméfaction; dans la grossesse, il n'y a point de ces pulsations, mais la matrice se dilate peu à peu en remontant vers le nombril; 5° les accidents de l'aménorrhée augmentent de mois en mois, tandis que ceux de la grossesse n'ont plus lieu, et la gestation devient assez facile à supporter. D'ailleurs le toucher manifeste alors la présence du fœtus, qui s'agite au quatrième ou cinquième mois. Mais chez une vierge, le toucher ne doit être permis qu'avec la prudence requise pour ne pas faire comme ces matrones maladroites *quæ dum virginem inspiciunt, perdiderunt* (saint Augustin, *Civit. Dei*, lib. I, cap. XVIII), ou détruisent la fleur de son innocence.

siste à fortifier et régulariser les fonctions du système nerveux; le principal moyen d'équilibre et d'harmonie, s'il ne peut être celui de la nature, viendra du travail corporel, des dissipations et des diverses agitations modérées de l'esprit qui répartissent également les forces vitales dans toute l'économie. Le seul exercice des membres ne guérit pas; car nous avons remarqué des paysannes extrêmement laborieuses qui éprouvaient très fortement ces maux. Les seules occupations de l'esprit seront pareillement insuffisantes; car le corps a son empire à part, et qui n'est pas le moindre, comme le prouve l'exemple de ces pieuses colombes vouées au cloître, et dont les prières sont si souvent inefficaces.

Mais il ne suffit pas d'éteindre les passions, de refroidir la constitution; quand même on enlèverait les ovaires par la castration, comme chez des femelles d'animaux (opération pratiquée, dit-on, également avec succès sur des femmes), la disposition nerveuse et l'épilepsie, en s'invétérant, peuvent subsister ensuite par elles-mêmes. Cela nous démontre qu'il faut aussi diriger le trai-

tement par rapport à la contractilité musculaire et à la mobilité du système sensitif, indépendamment des relations génitales, surtout chez les vieilles filles qui ont passé l'époque de la menstruation. Ainsi, quand les évacuations sanguines ont été impuissantes avec les bains et le régime antiphlogistique, alors le quinquina, les amers toniques et les autres corroborants les plus énergiques, combinés aux antispasmodiques, deviennent nécessaires. Il est des temps où la femme n'est plus d'aucun sexe; les stériles, si souvent affectées de ces spasmes, ces vierges sacrées, refroidies par de longues mortifications de la chair, matées par les austérités du jeûne, de la prière, et par l'abstinence la plus absolue des voluptés, par des boissons très réfrigérantes de nénuphar, d'émulsions nitrées, camphrées, etc., peuvent bien être atteintes de cet état convulsif et épileptique, sans que les organes utérins en soient la source unique. Sans doute, ils n'y seront jamais complétement étrangers. Toutefois ce serait errer que de traiter seulement le mal par des médicaments utérins. Il tient plutôt

alors au caractère général des névroses, telles que l'hypochondrie et la mélancolie. Le tempérament sec, brun, maigre, irritable, à pléthore veineuse, peut d'ailleurs en offrir des indications.

Telles sont les affections spéciales des filles dans l'état absolu du célibat, ou des veuves jeunes et sans enfants, ou même de ces femmes stériles qui ont en vain perdu leur virginité. Il en résulte cette vérité morale aussi-bien que médicale, savoir que l'état le plus heureux pour l'espèce humaine, le plus favorable à la santé, le plus conforme à la raison, est de *suivre la nature* sans en abuser, soit par excès, soit par défaut. Notre vie sur la terre a ses limites comme elle a ses lois; pourquoi vouloir les enfreindre? Les desseins de son sublime auteur seraient-ils imparfaits ou blâmables, pour tenter de les contredire par des institutions mortelles et insensées? Mais en réclamant les droits sacrés et souvent méconnus de la nature, nous ne prétendons point renverser les barrières de la vertu; car les vices ou les excès dans les fonctions sexuelles ne sont pas moins fu-

nestes à la santé que répréhensibles en morale. Heureuse la fille qui rassemble dans un chaste hymen ses plus douces affections, qui s'entoure de ses enfants, joyeuse famille allaitée de ses mamelles, et qui croît par ses soins! La santé, le contentement, brillent dans sa personne jusqu'à ses dernières années; et le besoin que d'autres ont d'elle semble exciter sa vie, lui inspirer de nouvelles forces. Au contraire, l'inutilité de l'existence semble accourcir celle-ci chez toutes les personnes isolées; elles languissent, elles se consument, parce que rien ne les soutient, rien ne leur rend affection pour affection. Aussi toutes les filles âgées cherchent à se rattacher à la vie par les enfants dont elles aiment prendre soin; elles aspirent au rôle des mères, et ce n'est pas quelquefois l'un des moindres moyens de guérison dans leurs plus affligeantes maladies.

SECTION TROISIÈME.

DU MARIAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Rapports numériques du sexe féminin avec le masculin pour l'état du mariage; ou de la monogamie, de la polygamie et de la polyandrie.

Au premier coup d'œil, il semble que l'état le plus naturel de l'homme soit la monogamie; la presque égalité des sexes, surtout dans nos climats, la paix domestique, le bonheur social qui en résulte, le concours mutuel si nécessaire pour l'éducation des enfants, l'exemple même des singes et d'autres animaux voisins de notre espèce, qui n'ont qu'une femelle à la fois, et de plusieurs ma-

ris qui, dans divers pays, ayant la liberté de prendre plusieurs épouses, se contentent d'une seule assez souvent; tout paraît annoncer que la femme et l'homme doivent, en nombre égal, concourir à former la famille.

Il est vrai que par le seul droit naturel, et indépendamment des lois sociales, on ne peut pas démontrer que la promiscuité des sexes et même tout usage des parties génitales pour la seule volupté, soient absolument illicites et criminels aux yeux de la nature, selon les jurisconsultes [1]. La raison seule, dit Bayle [2], conseillerait plutôt la communauté que la propriété des femmes; cette communauté a existé ou existe encore en diverses régions [3]. Aujourd'hui les Chingulais ont des mœurs très débauchées, sont peu jaloux, et les mères livrent leurs filles à tout étranger pour de l'argent [4]. Chez les ichthyo-

[1] Thomasius, *Jurisprud. divina*, lib. 3, cap. 2.

[2] *Nouvell. lettr. contre Maimbourg*, lettr. XVII, §. 5.

[3] Jadis chez les Taprobaniens ou à Ceylan, selon Diodor. sicul., *Bibliot.*, lib. 2, cap. 58.

[4] Percival, *Voy. à Ceylan*. t. 1, p. 247.

phages, les hilophages, les nomades, etc., d'après Diodore [1]; les Garamantes, selon Pline [2]; les Troglodytes, suivant Agatharchide et Pomponius Mela [3]; les Agathyrses, d'après Hérodote [4]; les Sabéens, au rapport de Strabon [5], qui le dit aussi des Massagètes; de même chez les anciens Anglais, suivant César [6] et Xiphilin [7]; enfin, plus récemment, au Caléeut, suivant Pietro della Valle [8], le sexe était en communauté. Platon, qui prétendait l'établir en sa république, voulait qu'il en résultât ce bien, que chacun regarderait les vieux comme ses pères et mères; les jeunes comme ses enfants; les contemporains comme ses frères et sœurs; il bannissait ainsi l'adultère, comme à Sparte, où le mariage

[1] Lib. III, c. 15, 24 et 32.

[2] *Hist. nat.*, l. v, cap. 8.

[3] *Situs orbis*, l. I, c. 8.

[4] *Melpom.*, page 161.

[5] *Géograph.*, l. XVI.

[6] *Bell. gall.*, l. v, c. 14.

[7] *In Nervâ et Severo.*

[8] Part. 3, epist. 7, et Ludov. Roman., *Navigat.*, lib. v, c. 8.

même semblait être un adultère. Mais l'on peut démontrer, par plusieurs raisons, que cette communauté n'est nullement possible.

Sans mariage, point de parenté ni de famille assurée, point de possession patrimoniale ni d'héritage attitré, nul partage de terre ; de là vient que tout appartenant à tous, chacun cherche à profiter du commun, et personne ne veut travailler pour tout le monde ; il en résulte ainsi l'état de barbarie des nations sauvages, et toute société est renversée. Cette communauté parfaite de femmes et de biens, si elle a eu lieu, n'a donc pu exister que chez des peuplades vivant à la manière des sauvages, des seuls bienfaits de la nature inculte, c'est-à-dire en très petit nombre sur un vaste territoire. Les femmes étant communes, quel homme voudrait se charger d'un enfant dont il pourrait, à bon droit, douter d'être le père ? et la femme, se trouvant hors d'état de nourrir seule son enfant, le genre humain ne pourrait se conserver ; il y aurait sans cesse des expositions et des infanticides, comme chez les peuples où les mœurs sont très corrompues et où il n'existe

point d'asile pour le fruit des débauches. Enfin, la communauté des femmes susciterait chaque jour des querelles de jalousie pour les plus belles ; car si les animaux mêmes se disputent avec acharnement la possession des femelles au temps du rut, combien plus l'homme, qui peut engendrer en tout temps, et qui a, bien plus que les animaux, l'idée de la beauté, n'exercerait-il pas de violences ?

Nam fuit antè Helenam cunnus teterrima belli
Causa.

Enfin, cette confusion générale des individus pourrait abâtardir la race humaine par des unions incestueuses, comme on en voit des preuves chez les nations qui n'ont pas établi des barrières à cet égard. Des expériences faites en Bohême, dans des haras, montrent que les plus belles races de chevaux, toujours unis en ligne directe à leurs parents, dégénéraient [1]. Les mariages légitimes anciennement, en Égypte, entre frères et sœurs ne paraissent pas avoir produit des effets avantageux ; car l'amitié frater-

[1] Michaëlis, *Mosaische recht.*

nelle diminue nécessairement l'amour physique, qui devient bien plus vif entre deux êtres nouveaux l'un à l'autre. Il en résultait aussi chez les Perses et les Parthes [1] que l'inceste, permis par Zoroastre, était suivi de stérilité ou donnait des individus faiblement conformés; car le mariage des pères aux enfants a trop de disproportion, d'ordinaire, pour l'âge, et même les animaux le fuient, quoiqu'en aient autrement pensé Diogène, Chrysippe et divers philosophes. Ainsi, le cheval, le chameau, etc., abhorrent, dit-on, le coït maternel. Les chiens l'évitent moins, car il y a moins de disproportion d'âge entre eux.

On voit donc qu'indépendamment de cette pudeur reconnue par le consentement du genre humain, et qui prohibe ces conjonctions entre parents, la nature même les réprouve et les condamne. Ce n'est point par le seul motif de lier les divers membres de l'espèce humaine entre eux, d'incorporer les familles les unes aux autres, que les législateurs ont

[1] Xénophon, *Memorab.* IV, ch. 4; et Dion Prusæus, *Orat.* XX.

obligé de se marier hors de sa parenté, comme on l'a cru [1]; mais parce que le croisement des races est le vrai moyen d'embellir l'espèce. Vandermonde [2] et Buffon l'ont annoncé : des exemples le témoignent chaque jour. Le mélange des Tartares Mongols avec les Russes, dit Pallas, produit de très beaux individus. Le produit mulâtre du Nègre et de l'Européen est plus robuste et plus actif que le produit métis du blanc avec l'Américain [3]; car le vrai moyen d'effacer les impressions maladives héréditaires, la goutte, les scrophules, la phthisie, etc., c'est de mélanger les races, de compenser le défaut d'un individu par l'excès de l'autre, et de répartir ainsi une égalité de forces bien proportionnées dans les constitutions. Les Juifs, en refusant de se fondre dans les autres peuples, se transmettent plusieurs dispositions

[1] Plutarque, *Quest. Roman.* 107; saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. xv, ch. 16.

[2] *Essai sur le perfect. de l'esp. hum.* Paris, 1756, in-12.

[3] Humboldt, *Essai polit. sur la Nouv.-Espagne*. tom. 1, pag. 130.

vicieuses et des maladies cutanées entre eux ; mais ils conservent aussi, par ce moyen, leur *facies* hébraïque en tout pays.

La monogamie paraît donc être une loi de la nature humaine dans les pays froids et tempérés, et l'état le plus propre à une civilisation perfectionnée. D'abord le nombre des femmes, loin d'y surpasser habituellement celui des hommes, est même un peu moindre par les naissances. En France, il naît cent mâles pour quatre-vingt-seize femelles, ou un dix-septième de mâles de plus, suivant Pomelles et Messance : en Angleterre, lorsqu'il naît dix-huit garçons, il y a dix-sept filles, ou même dix-sept garçons pour seize filles : le rapport est moindre dans certaines circonstances ; en Suède, il naît vingt-quatre mâles pour vingt-trois femelles ; à Pétersbourg, vingt-un garçons pour vingt filles ; à Paris, vingt-sept garçons pour vingt-six filles. Dans un dénombrement fait sur trente départements en France, sous le ministère de M. Chaptal, on obtint vingt-un garçons pour vingt filles [1] ; à Toulouse, on a vingt-deux

[1] *Voy.* Peuchet, *Statist. élém. de France*, p. 232.

mâles sur vingt-une femelles; mais on a vu quelquefois à Paris vingt-neuf garçons et vingt-huit filles [1]. Graunt établit qu'en Europe il naît, en général, quatorze mâles et treize femelles. Sussmilch assure qu'il y a quinze garçons et quatorze filles dans le nord de l'Amérique. A la Nouvelle-Espagne, il naît cent mâles et quatre-vingt-dix-sept femelles [2]. On a dit que dans l'Inde orientale il naissait cent vingt-neuf garçons et cent vingt-quatre filles. C'est en admettant, contre toute probabilité, qu'on a pu obtenir des renseignements certains sur le nombre des naissances des deux sexes chez les Indiens et les Orientaux, où l'on ne tient nul registre d'état civil, nulle donnée probable de population dans le secret des harems; les Français mêmes, maîtres de l'Égypte, n'ont pu faire de recensement exact à ce sujet. Il existe néanmoins une grande perte d'hommes résultant par toute la terre, soit des guerres et de la marine, soit des arts et métiers nuisibles ou

[1] *Académie des sciences*, 1752.

[2] Humboldt, *Essai polit. sur la Nouv.-Esp.*, tom. 1, pag. 137.

dangereux, soit des accidents, des excès de tout genre plus fréquents dans le sexe mâle, de sorte que le nombre des femmes devient égal et très souvent supérieur dans nos climats.

En total, d'ailleurs, un nombre donné de femmes vit plus long-temps que le même nombre d'hommes, dans le rapport de dix-huit à dix-sept, selon Kersboom et Depareieux; et passé l'âge critique elles ont plus d'espoir de vivre que nous. S'il meurt plus de femmes mariées que de maris, de vingt à trente-cinq ans, à cause des accidents des couches et des maladies qui en dépendent, il périt plus de garçons que de filles, et à peu près dix hommes pour neuf femmes, à Paris, à Londres et ailleurs. En 1778, il y avait, suivant Moheau, un seizième de femmes de plus que d'hommes en France. D'Expilly en admet un quinzième, de même que Wargentin l'observa aussi en Suède en 1763. A Venise, en 1811, il se trouvait dix femmes pour neuf hommes; il paraît qu'à Paris il en existe neuf pour huit hommes.

Dans de plus chaudes contrées, le nombre des femmes augmente encore; Kœmpfer rap-

porte qu'à Méaco, grande ville du Japon, on voit environ six femmes pour cinq hommes; à Quito de même, suivant Ant. Ulloa. M. Labillardière observa à peu près onze femmes pour dix hommes dans le sud de la Nouvelle-Hollande. Chez les Guaranis en Amérique, il y a quatorze femmes environ pour treize hommes, selon M. D'Azara. Le major Pike a trouvé une bien plus grande proportion de femmes chez les tribus sauvages; car il vit dans quelques unes de ces nations sept femmes pour six hommes, ou même douze femmes pour huit hommes; et chez les Sioux, deux femmes pour un homme. Dans les grandes villes du Mexique, il y a cinq femmes pour quatre hommes [1].

Mais cet excédant de femmes devient surtout considérable sur les côtes de Guinée et en diverses îles des Indes, comme à Java, à Bantam, où les princes mêmes se font garder par des femmes armées; et sur les côtes du Malabar et du Bengale. Il faut considérer, comme l'a fait avec raison M. Chervin [2], que

[1] Humboldt, *Essai politiq.*, liv. II, etc.

[2] *Rech. méd. philos. sur la polygamie.* Paris, 1812.

la traite des Nègres en Afrique, que le commerce et la navigation dans l'Inde, emportent un grand nombre d'hommes, d'où résulte en partie cette surabondance de l'autre sexe; mais, de plus, il y naît probablement un plus grand nombre de femmes que d'hommes, suivant presque tous les voyageurs, bien qu'on n'ait pas pu se procurer des dénombrements précis. On assure qu'il existe un sixième de femmes de plus que d'hommes au Kaire, un cinquième dans l'Inde, un quart ou même un tiers de plus en diverses régions de l'Asie méridionale.

La polygamie semble donc être, à plusieurs égards, dépendante de ce rapport du nombre des sexes, surtout dans les pays chauds, quoique les femmes n'y soient point trois fois plus nombreuses, comme le soutient Bruce. Elle a même été en usage chez toutes les nations de la terre [1]. Elle existe encore chez les Samoïèdes, les Kamtschadales, les Ostiaques,

[1] Seldenus, *De polygamiâ*; et Pierius Valerianus, sous le pseudonyme Theophilus Aletheus, *Polygamia triumphatrix*; Lond., 1682, in-4°, édit. de Tollius.

les Tonguses et autres Sibériens, comme chez les sauvages du nord de l'Amérique, quoique dans des régions extrêmement froides. La polygamie est inséparable d'un état de civilisation très imparfait, et même d'un gouvernement plus ou moins despotique. Jadis la monogamie n'a existé que chez les peuples policés de la Grèce, de Rome, et chez les Gaulois et les Germains, seules nations monogames entre les barbares. La bigamie fut même permise à Athènes, et Socrate, ce qui est beaucoup pour un sage, avait deux femmes [1].

Il est vrai que dans les contrées où la polygamie est légalement instituée, elle ne devient jamais générale, excepté chez les riches et les grands, qui peuvent sans peine acheter et nourrir plusieurs femmes; car le bas peuple, qui en a moins le moyen, est monogame, et ne prend une seconde épouse que lorsque la première a vieilli. Une des raisons pour laquelle le christianisme ne fait pas autant de progrès dans les Indes que le mahométisme, c'est qu'il lutte contre la polygamie; s'il est parvenu à l'abolir chez plusieurs Éthiopiens,

[1] *Voyez* note B, sur *la Fécondité*.

les chrétiens du Congo l'ont conservée. Il n'est pas si ordinaire de trouver la polygamie chez les peuples républicains que dans les gouvernements despotiques; cependant elle existe chez les Araucans, nation aristocratique du Chili. Il semble, en effet, que cette coutume résulte de l'abus du despotisme, car partout où elle est en usage, les femmes sont nécessairement esclaves et achetées par le mari. Ainsi, dans tout l'Orient, il paie la dot ou le *kalim* aux parents desquels il achète la fille. Celle-ci ne devient pas l'égale d'un homme qui, partageant son cœur ou plutôt ses plaisirs entre plusieurs épouses, n'a l'amitié parfaite d'aucune d'elles, et il les regarde moins comme ses compagnes que comme les instruments de ses voluptés.

La polygamie est donc contraire aux usages des nations policées, en ce qu'elle établit l'esclavage du sexe, qu'elle introduit le despotisme dans la famille, et par suite dans l'état civil; il en résulte enfin une sorte de barbarie dans toute société où la femme n'est point également admise à partager tout avec l'homme; la polygamie n'est cependant pas contraire à la

nature, qui tend toujours à la plus grande reproduction possible des êtres. En effet, la femme a des temps de menstruation, de grossesse, d'allaitement, qui s'opposent d'ordinaire à de nouvelles conceptions; elle est plus souvent stérile que l'homme n'est impuissant, et d'ailleurs celui-ci peut imprégner, dans peu de jours, plusieurs femmes; il semble donc que la nature n'ait pas borné l'homme à une seule épouse, surtout si l'on considère que celle-ci perd, dans les pays chauds principalement, plus tôt que lui la faculté d'engendrer; ainsi quand la polygamie ne serait pas établie habituellement en ces régions, elle le deviendrait successivement. Saint Augustin même pense qu'elle n'est nullement contraire au droit naturel.

On a toutefois observé que cette surabondance de femmes se perpétuait par la polygamie elle-même, comme on en voit des exemples parmi les animaux; car il se produit plus de brebis, de chèvres et de génisses, que de taureaux, de boucs et de béliers. Chez les oiseaux polygames, comme les poules, les femelles naissent en plus grand nombre

que dans les espèces monogames [1]. Un homme livré à plusieurs femmes s'affaiblit par des jouissances multipliées, tandis que l'épouse qui ne possède, pour ainsi parler, qu'un quart ou un tiers d'homme, doit dominer dans l'acte de la génération. Il en résulte qu'elle fournit davantage de son sexe dans la propagation, et produit plus de femelles que de mâles. C'est en effet ce qui arrive généralement dans les unions où le mari est relativement plus faible [2]. Forster cite plusieurs exemples de ces faits parmi les diverses nations polygames qu'il a visitées [3], et l'on sait que les hommes de complexion lymphatique produisent moins d'enfants mâles que de filles.

Puisque les polygames se partagent entre plusieurs femmes, celles-ci dominent donc dans le produit de la génération ; aussi naît-il un plus grand nombre de femelles que de

[1] Willughby, *Ornithol.*, page 15; et Harvey, *De generat. animal.*, page 84.

[2] *Voyez* aussi Hippocrate, *De genitura*.

[3] *Observations sur l'espèce humaine*, dans le second Voyage de Cook, in-4°, tom. v, pag. 355.

mâles parmi les peuples polygames, comme parmi les poules, les brebis et chèvres, les génisses, etc. Il en résulte encore que les mâles sont moins virils, moins ardents, s'ils naissent de pères trop surchargés de fonctions génitales, et que la race continuera de s'abâtardir par cette voie. On la régénérerait, au contraire, en introduisant un plus grand nombre de jeunes hommes vigoureux parmi les peuples énervés; quand il existe même un plus grand nombre de produits masculins forts et robustes, la race s'ennoblit alors. La preuve de ces faits existe dans les espèces d'animaux, comme dans le genre humain lui-même. Parmi les climats où la polygamie est en usage, les hommes sont de bonne heure vieillis, cassés par les plaisirs, tandis que les femmes, dominant dans les produits de la génération, produisent une plus grande quantité de filles; aussi les polygames sont efféminés, lâches pour la plupart, et toujours courbés sous des gouvernements despotiques. En Europe, au contraire, où la monogamie est seule permise, où il naît toujours un plus grand nombre de garçons que

de filles, la race humaine y devient plus virile, puisque les mâles y dominent dans la génération; aussi le courage, l'esprit et l'industrie des Européens surpassent toutes ces qualités chez les nations polygames.

Quelle est, en effet, la vie d'un être énervé dès sa jeunesse par les femmes, comme le sont souvent ceux qu'une haute et brillante fortune, les rois, les princes, les grands, fait nager au sein des délices? Il est impossible que la prodigalité des jouissances ne rompe pas les constitutions les plus robustes. Créatures flasques, sans courage, sans génie, se couvrant comme Sardanapale, des jupes d'un eunuque ou de vêtements efféminés, ils se traînent à peine; ils tremblent de faiblesse à l'aspect des armes; ils ne peuvent ni agir ni penser en hommes. Tels sont les êtres les plus méprisables, les plus vils de la création, par leur lâcheté, par cette impuissance qui les oblige à la fausseté, au mensonge, à la duplicité, vices des âmes flétries. La vertu naît de la force, l'esprit et le caractère se nourrissent par l'énergie et cette continence qui empêche la force d'être soutirée dès la jeunesse.

Lorsque des peuples simples vivent presque sans guerres, sans émigrations, sans des métiers pénibles, tels que la marine et le commerce, qui enlèvent tant d'hommes, alors la surabondance des mâles, ordinaire parmi les monogames, surtout dans les climats froids, doit s'augmenter indéfiniment. Il en résulte à la fin trop peu de femmes à proportion des hommes, et la polyandrie s'établit, comme nous l'avons dit des Thibétains, des habitants du Boutan et du royaume de Népaul, au centre de l'Asie, et de quelques sauvages du nord de l'Amérique. Les Iroquois Tsonnontouans ont une femme appartenant à deux hommes, suivant Lafiteau; les anciens Bretons, au rapport de César, se contentaient d'une femme pour plusieurs hommes; les Naïres de Calécut n'ont souvent que quelques femmes qu'ils se partagent entre eux. Le nombre des hommes est surabondant aujourd'hui aux Etats-Unis [1], et même à la Nouvelle-Espagne [2], car il y a

[1] Samuel Blodget, *Statistical manuel for the United States*. Philad., 1806, in-8°, pag. 75.

[2] Humboldt, *Essai polit.*, tom. 1, pag. 137

quatre-vingt-quinze femmes pour cent hommes. Au reste, les Européens qui passent dans ces nouvelles contrées augmentent cette surabondance, qui naturellement existe parmi les Indiens de la Puebla, de la Nouvelle-Valladolid, etc., sans que la polyandrie soit cependant établie en principe parmi eux.

Il n'est pas généralement vrai que les peuples même polygames soient tous jaloux de leurs femmes, comme on l'a prétendu, et il est injuste d'exiger des femmes la fidélité lorsqu'on ne la garde pas pour elles; il est vrai que la faute n'a pas des suites égales et de semblables résultats pour la société dans l'un et l'autre sexe. Cependant l'on voit, en Italie, les *sigisbées*, et, en Espagne, les *cortéjos*, remplacer quelquefois le mari sans qu'il ait droit de s'en plaindre. L'on a plusieurs exemples de nations chez lesquelles les maris sont fort commodes; je parle de peuples des Indes et d'Afrique. On en a vu aussi chez des Tartares, et anciennement en Écosse et en Angleterre[1].

[1] Buchanan, *Rer. scoticar.*, lib. IV; Polydor. Virgilius, *Histor. Angl.*, lib. X; et Sueton., *In Caligulâ*, c. 40, etc.

Les lois sont singulières au sujet du devoir conjugal en certains pays. Il faut des signes de virginité la première nuit des noces parmi la plupart des peuples d'Asie et d'Afrique. On sait que les lois de Moïse, au Deutéronome, ch. XXII, s'expliquent nettement à cet égard; aussi les Juifs retiennent-ils la coutume d'exiger des draps ensanglantés de leurs nouvelles épousées; même en Allemagne encore [1]. Jadis les Espagnols avaient pris le même usage des Maures. C'est un devoir indispensable chez les Turcs, les Égyptiens, les Marocains et les autres Africains et au fleuve Gambie. Les Persans, les Arabes, selon Niebuhr; les Asiatiques, d'après Sonnerat, Legentil et une foule d'autres voyageurs, ne manquent jamais à cet usage. Au Darfour, on prend un bon moyen pour cela, car on coud le vagin aux petites filles, à l'exception d'une étroite ouverture pour les évacuations naturelles, et l'on est obligé de séparer, à l'époque du mariage, avec le bistouri, les lèvres soudées.

[1] Valisneri, *Galer. di Minerv.*, tom. III, p. 413, et Schlichting.

Ailleurs on se contente de leur mettre un anneau qui saisit les deux lèvres. Chez les Circassiens, les filles portent une ceinture ou un corset de cuir bien cousu, et que le mari seul a droit de découdre avec un poignard tranchant. Les Cosaques, selon Lambert, les Russes et les Sibériens, au rapport de Chappe, ont encore la coutume d'exiger des preuves sanglantes de défloration, comme les Grecs de l'archipel, suivant Sonnini. Mais, pour ne pas se trouver en défaut, les filles ont inventé un moyen de paraître toujours assez vierges, et une petite vessie pleine de sang se crève constamment à propos, dit-on.

Il est certain toutefois que la femme s'attache mieux à l'homme qui lui a donné

La première leçon du plaisir amoureux,

et qu'elle en devient épouse plus fidèle; cependant à Madagascar, en divers lieux d'Afrique, en la haute Asie, et même chez quelques sauvages du Pérou, au rapport de Juan Ulloa, l'on fait si peu de cas de la virginité et de l'intégrité de la membrane de l'hymen, qu'on regarde comme une peine

servile de cueillir cette première fleur, et que les filles les mieux essayées sont préférées, apparemment comme étant plus dégourdies. A Goa, les Canarins offrent les prémices de leurs filles à l'idole du *lingam* ou *phallus*, ou à ses prêtres.

Suivant les anciens rites de la religion catholique, le mariage pouvait bien se conclure en tout temps, mais ne se devait point consommer charnellement dans le carême et l'avent, comme le disent un canon du concile d'Elvire, et saint Thomas [1]. Telle est la règle consacrée en ces vers, suivant Gerson, pour les abstinences du devoir conjugal :

Festa, sacerque locus, jejunia, menstrua, partus;
Peccas; bis peccas, reddis quandoque licenter.

Quiconque voyait sa femme le dimanche était menacé de produire des monstres, ou des lépreux, des bossus, etc. [2]. L'église n'admettait pas légalement de noces pendant

[1] *Dist.* 32, *quæst.*, 1, *art.* 5, q. 4.

[2] Grégoire de Tours, *de miracul. sancti Martini*, l. II, c. XXIV.

l'avent jusqu'à l'octave de l'épiphanie, et de la septuagésime à l'octave de Pâques, ni quatorze jours avant la Saint-Jean, outre les autres jours de jeûne. Ainsi l'on devait s'abstenir des approches de sa femme huit jours avant de communier [1]. Il est convenable de faire sa prière avant de se livrer à l'œuvre, disait Wasselin, abbé de Liége [2]. Geoffroy de Beaulieu, confesseur de saint Louis, rapporte aussi que ce vertueux roi s'abstenait de voir la reine Marguerite pendant le carême, l'avent, les fêtes et d'autres solennités [3]. Le pape Nicolas Ier prescrivit la même continence aux Bulgares en carême et aux autres époques d'abstinence [4].

En effet, saint Paul avait recommandé cette réserve pour mieux vaquer à l'oraison [5],

[1] Gratian. *Decret.* III, *part. de conser. dist.* II, c. XXI.

[2] *Epist. ad Florinum abbat.*, t. I, *analect.*, p. 339.

[3] Gaudefrid. de Bello loco, dans Duchesne, *recueil*, tom. V, p. 448.

[4] *Consult. Bulgar.*, c. IX, tome 8, des conciles, p. 521.

[5] *Corinth.*, I, cap. VIII.

et saint Augustin la prescrit pendant les temps de jeûne [1]. Le devoir conjugal étant un obstacle aux prières, dit saint Jérôme [2], la continence doit devenir la sœur et la compagne des jeûnes [3]. Plus on s'abstient des femmes, en carême surtout, selon Césaire d'Arles, et de concubines, dit saint Eloi évêque de Noyon [4], plus on est parfait. Cette continence doit durer quarante jours avant Pâques, puis une semaine après la Pentecôte, selon Théodore, archevêque de Cantorbéry [5]. Les canons d'Irlande, selon Dachéry [6], prescrivent aux maris de s'éloigner de leurs femmes pendant trois carêmes de l'année, celui avant Pâques, celui qui précède la Saint-Jean, celui avant Noël, et en outre, les dimanches, mercredis et vendre-

[1] *Sermo* 206, *in quadrages.*, n° 3.

[2] *Adv. Jovinian. et ad Eustochiam*, l. 1, *de custod. virgin.*, epist. 17.

[3] Origène, *homelia* 10, *in levit.*

[4] Eligius, *homel.* 16. tom. XII. *Bibliot. patrum*, p. 521.

[5] Théod. Cantuar. *Epist. capitul.* n° 33.

[6] Tom. IX, *spicileg.*, p. 42.

dis; de plus, pendant la grossesse, et après les couches trente-six jours, si c'est un garçon, et quarante-six, si c'est une fille. Parmi les chrétiens orientaux, cette continence est de précepte pour tous les temps de jeûne [1]. Ceci rappelle le conte de La Fontaine, du vieux Richard de Quinzica,

> Qui mainte fête à sa femme allégua,
> Mainte vigile et maint jour fériable, etc.

Nous ne doutons pas, en effet, qu'un tel règlement n'ait beaucoup convenu aux dames.

D'anciens législateurs ont réglé jusqu'au devoir conjugal. Zoroastre le prescrivait une fois en neuf jours; Solon établit le *minimum* à trois fois le mois. Mahomet ordonne que si le Musulman ne voit pas au moins une fois par semaine chacune de ses femmes, elle a droit de demander le divorce. Par la loi judaïque, c'est être homicide que de ne pas travailler à la propagation; et dans l'Inde, toute femme non mariée ou même toute mariée stérile tombe dans le dernier mépris.

[1] Balsamon, *jur. orient.*, p. 386.

Il n'est pas inutile de connaître jusqu'où vont les forces naturelles de l'homme et de la femme dans l'acte vénérien. Celle-ci paraît capable de soutenir plus d'assauts que celui-là n'en peut fournir. On cite Proculus, général romain très vigoureux, qui déflora dix prisonnières de guerre sarmates en une nuit. Nous tenons de l'aveu d'une femme (moins intéressée qu'un homme à surfaire en ce genre) qu'elle compta onze actes complets du même homme durant une nuit. D'ordinaire ces sortes d'efforts ne passent guère six ou sept actes au plus, comme dit Venette, avec émission de sperme, et les hommes qui tentent d'aller au-delà, *quibus rigidus adhuc in inguine nervus*, ou n'évacuent plus, ou même rendent quelquefois du sang dans ces périlleux tours de force. Mais la femme, en général, résiste plus longuement à des entreprises multipliées. Nous savons qu'une fille publique, déjà livrée à plusieurs débauches depuis quelque temps, s'abandonna une nuit à vingt-un soldats. On ignore quel fut le nombre des actes; le lendemain elle éprouva une violente hémor-

ragie par l'utérus, et périt ensuite. C'était une femme brune, assez maigre, et de force moyenne, quoique dans la vigueur de l'âge. Il y a des nymphomanes insatiables; l'histoire de Messaline est connue; elle soutint vingt-cinq embrassements sans être satisfaite encore, quoique rendue de fatigue :

Adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ:
Et lassata viris, nondùm satiata, recessit.

Il paraît donc qu'en cette escrime la femme vaudrait environ deux hommes et demi. C'est surtout après l'évacuation des règles qu'elle est plus ardente et que la conception s'opère mieux. Les faits rapportés par Cabrol [1], de quarante coïts en une nuit, de quatre-vingt-sept actes en deux nuits, par des hommes qui avaient avalé des cantharides, ou sont très exagérés, ou sont absolument maladifs et mortels, de sorte qu'on n'en peut rien conclure [2].

[1] *Alphab. anatom.* observ. 17.

[2] *Voyez* aussi Martin Schurig, *Spermatolog.*; et Sinibaldus, *Geneanthropia*, in-4°, qui rassemblent plusieurs faits curieux sur le coït.

Les galants défenseurs du beau sexe établissent en fait que le mariage étant destiné à la procréation des enfants, la femme a droit, et même qu'elle doit se plaindre d'un mari incapable de la rendre mère. Serait-il juste d'unir à une jeune et aimable personne un vilain impuissant tel qu'un eunuque, *videns oculis et ingemiscens, quasi spado complectens virginem et suspirans*, comme dit le livre de l'Ecclésiastique? Car une femme honnête et pudique, si elle n'éprouve pas le danger des tentations en de pareilles conjonctures, ne peut se défendre de dégoûts et de mépris involontaires. Pourquoi sacrifier un sexe naturellement faible et timide, en le condamnant à s'oublier toujours, à fermer son cœur aux plus délicieux sentimens de la nature?

Solane perpetuâ mærens carpère juventâ?
Nec dulces natos, Veneris nec præmia nôris?

VIRGIL., *Æneid.* IV, 32.

Pourquoi faire un crime de désirer le nom sacré de mère, et de remplir des devoirs autorisés par toutes les lois pour la

perpétuité du genre humain? N'est-ce pas plutôt parce qu'elle veut vivre dans l'honnêteté qu'une épouse trompée réclame la dissolution d'un contrat de fraude et d'imposture? Une femme est exempte de crime quand elle demande l'égalité de droits et de devoirs dans une union où elle se consacre pour la vie, et nulle loi ne peut être assez injuste pour immoler la faiblesse aux vains caprices du plus fort.

Les ordonnances des rois de France et la pratique universelle de l'église vengent à cet égard la pudicité des femmes, compromise par des unions aussi inégales et illégitimes, qui outragent les bonnes mœurs [1]. Solon permettait à toute femme mariée à un homme inhabile à la propagation d'habiter avec quiconque lui plairait des parents de son mari [2]. L'empereur Justinien n'accordait le divorce que dans le cas où un mari passerait deux ans sans pouvoir remplir le devoir conjugal, et il appelle ces conjonctions *innuptæ nuptiæ*.

[1] Gonzalez, *extr. de frigidis.*, cap. 2.

[2] Tagereau, *Disc. de l'impuissance*, p. 5.

Pendant les six premiers siècles, l'église ne s'immisça nullement dans ces matières; le mariage alors essentiellement considéré comme un contrat civil portait toutes les causes de divorce devant les tribunaux séculiers. Mais pendant les époques ténébreuses d'ignorance du moyen âge, le clergé possédant presque seul alors les lumières, et même exerçant souvent la médecine, il fut presque uniquement en état de juger ces points délicats qui intéressent la morale; il paraît que le pape Grégoire-le-Grand, élevé au pontificat en 590 fut le premier qui conféra aux évêques le droit de décider ces sortes de questions.

C'était sans doute aussi pour ménager davantage la pudeur féminine que l'église s'était imposé le pénible devoir d'examen en pareille matière, par le ministère des évêques et de leurs officiaux. On en a de nombreux exemples et surtout un fameux par la dissolution du mariage prononcée en 1668 entre Alphonse VI, roi de Portugal, et la reine son épouse, bien que ce prince eût manifesté des *pétulances lascives* qui avaient

soumis la vertu de cette princesse à de dangereuses tentations [1].

En effet, à qui attribue-t-on l'établissement du *congrès*, si ce n'est à l'autorité ecclésiastique elle-même, qui a cru ce moyen efficace pour décider la question d'impuissance? Se serait-on imaginé, dit un auteur [2], que des ministres de l'autel, destinés par état à se nourrir chaque jour de la chair de l'agneau sans tache, eussent pu se porter jusqu'à ordonner une épreuve si incertaine en elle-même? profanation honteuse qui couvrira d'un éternel opprobre ceux qui ont eu l'impudence de l'établir dans le sein du christianisme.

Il est constant, disent le président Bouhier et d'autres auteurs, que les juges d'église étaient seuls de leur temps en possession de connaître des causes d'impuissance privativement aux juges séculiers; l'ecclésiastique ne pouvait même pas commettre à sa place

[1] Bayle, *Diction.*, art. *Portugal*, rem. 1.

[2] *Conférences de Paris sur le mariage*, tom. 3, p. 123 et suiv.

un laïc [1]. S'il y avait sortilége ou maléfice, comme celui de nouer l'aiguillette, les évêques s'en réservaient jadis la connaissance, et ils imposaient pour ce crime l'abstinence de l'œuvre de chair pendant sept ans à quiconque avait opéré le sortilége maléfique. Les appels ne ressortissaient jamais qu'à des officiaux ecclésiastiques, sauf l'appel comme d'abus qui autorisait les parlements à s'en saisir.

Après les interrogatoires juridiques des deux parties séparément, on procédait à la visite de l'une et de l'autre, comme les saints canons y autorisent [2], « et ensemble-
» ment doibt estre la veue faicte de toute
» femme qui veut faire diversion ou département de son mary, pour ce qu'il ne peut
» pas avoir compagnie charnellement, ou
» parce qu'il ne la peut dépuceler pour fruict
» avoir. » L'official doit même ordonner la

[1] *Principes sur la nullité du mariage par cause d'impuissance*, pag. 112.

[2] Canon, *quòd si pœnitent*, v, causa 27, qu. 1 et cap. 2. *Extrà de conversione conjugatorum.*

preuve du mouvement naturel (l'érection), quand le mari est accusé de frigidité, car il ne s'agit en cela que d'observer une action qui, quoique suite du péché originel, comme dit saint Augustin [1], n'est point un crime. Enfin, s'il y avait du doute encore, l'official ordonnerait le congrès, comme la lutte du duel, décisive en champ clos, pratique observée jadis aussi en Italie, en Espagne et dans les Pays-Bas.

La nature, plus pudibonde que ces lois, refusait presque toujours son intervention dans ce honteux débat. Quels hommes en effet, sont assez fermement impudents, fussent-ils cuirassés de la philosophie cynique des Diogène et des Cratès, pour venir en présence de témoins remplir une fonction qui cherche à se dérober dans une mystérieuse obscurité? Et quel mari assez sûr de lui-même devant une effrontée qui regarde en pitié sa faiblesse, qui ne se prête qu'avec la répugnance du mépris, ou même avec une dérision insultante, à ses embrassements?

[1] Lib. IV, cap. 38, *de peccato.*

Quelle idée n'a-t-il pas aussi d'une Messaline assez impudique pour se présenter audacieusement à cette épreuve publique si flétrissante?

Frappé de ces vérités et pour venger la pudeur profanée, le parlement de Paris, sous la présidence du célèbre Lamoignon, abolit la preuve infamante du congrès par arrêt du 18 février 1677. Les officialités ecclésiastiques n'osèrent pas réclamer contre une prohibition qui entreprenait sur leur juridiction, et leur enlevait de très curieuses attributions.

Si l'on demande pourquoi la femme se montre plus insatiable que l'homme dans les plaisirs de l'amour, nous croyons que c'est parce qu'elle dépense moins. Il n'est pas bien démontré que la femme répande un véritable sperme dans l'acte vénérien, quoiqu'il y ait manifestement une sécrétion plus abondante alors des fluides des lacunes du vagin et de l'utérus. Ainsi, ayant besoin d'être sollicitée pour ce genre d'évacuation, et celle-ci épuisant peu la femme, la sensibilité reste toujours vive et agacée en cette

circonstance, tandis que des excrétions répétées du sperme, chez l'homme, le privent de ce principe stimulant; elles l'énervent plus promptement que l'immensité de ses désirs ne le lui persuade.

Enfin, outre la diversité de conformation des sexes qui permet à la femme de toujours recevoir, et *de ne dire jamais Assez*, suivant l'expression de Salomon, il s'agit de savoir si la jouissance est plus délicieuse pour un sexe que pour l'autre. La fable dit qu'il en coûta la vue au devin Tirésias pour avoir décidé, devant Junon, cette question en faveur des femmes. En effet, si l'on considère qu'elles ont le système nerveux bien plus sensible et plus mobile que l'homme, une peau plus fine et plus délicate; que leurs embrassements sont plus intimes et plus intérieurs, que leur sein éprouve aussi des titillations vives, qu'elles succombent plus facilement à la séduction des douces caresses, on pourra convenir, avec Delignac, que leurs jouissances ont plus d'étendue et de connexions dans toute leur économie que chez l'homme; l'imprégnation semble

se faire chez elles par le concours de toutes les parties du corps frissonnantes sous l'impression de la volupté. Elles y mettent même plus d'abandon que l'homme, puisqu'elles surmontent et la timidité naturelle à leur sexe et l'idée toujours pénible des douleurs de l'accouchement, des soins de la maternité, pour les délices de l'amour. L'on a dit de plus qu'en ne cessant pas de recevoir l'homme pendant la grossesse, la femme montrait un tempérament plus érotique que les femelles des bêtes, dont la chaleur tombe aussitôt qu'elles ont conçu : *aussi, sont-ce des bêtes,* suivant la réflexion d'une dame. Mais d'ailleurs la superfétation avérée chez les lapins, les lièvres, le cochon d'Inde, les exemples de femelles de singes et de cavales qui reçoivent le mâle pendant leur gestation, prouvent que cette prétendue chasteté des animaux n'existe pas absolument chez tous. On peut même venger les dames de l'imputation téméraire de ce Tirésias, autrefois femme avant d'être homme, *huic Venus utraque nota;* car les coquettes sont plutôt froides que tendres; l'amour physi-

que ne leur est pas toujours indispensable. Dans nos climats, il se trouve beaucoup de femmes froides, selon la remarque de Roussel; plusieurs d'entre elles souffrent plus que l'homme des abus du coït, et même paraissent ne ressentir aucun plaisir dans l'acte, sans être cependant stériles; mais, ce qui est extraordinaire, elles n'en sont pas moins jalouses de posséder seules le cœur et les embrassements de l'homme.

Nous avons déjà dit combien les climats chauds exaltent, chez la femme, la sensibilité érotique. Elle se montre si impérieuse à Patane, selon Pyrard, que les hommes sont obligés de se mettre des ceintures qui les défendent des entreprises de l'autre sexe. Les femmes froides et trop grasses conçoivent aussi plus facilement en été ou au printemps, tandis que les femmes lubriques, d'une complexion brune, sèche, nerveuse, velue, à voix forte, ont besoin surtout d'être tempérées ou par l'hiver, ou par un climat froid, pour devenir fécondes.

[1] Stein, *De causis sterilitatis*, p. 58.

Quoique le coït pendant la gestation et les irrégularités du genre de vie fassent varier l'époque de l'accouchement chez elles bien plus que chez les animaux, on voit par toute la terre que le terme arrive, dans l'ordre naturel, après neuf mois révolus. Ainsi les accouchements tardifs, après dix ou onze mois, n'ont pu être admis que par des accoucheurs bénévoles, ou par des intérêts de famille et des motifs de respect public.

Le célibat perpétuel paraît être bien plus contraire à la santé de la femme qu'à celle de l'homme. Observez ces filles chlorotiques, langoureuses, semblables à ces fleurs pâles qui attendent les rayons fécondants de l'astre qui les anime. On les voit couler de tristes journées loin des feux de l'amour. L'aménorrhée et les anomalies du flux menstruel, l'inertie générale de toutes leurs fonctions, les accidents innombrables de l'hystérie, le dégoût ou d'étranges désirs altèrent leur santé. Telles étaient les vestales chez les Romains, telles furent les vierges du soleil dans les temples de Cusco, telles sont encore, parmi nous, ces saintes filles qui se consa-

crent, dans l'ombre des cloîtres, à de pieux devoirs par des vœux éternels. La religion chrétienne regarde les privations imposées par la chasteté comme un état de perfection et d'empire du moral sur le physique, nécessaire à tout être qui s'approche de la divinité. L'on s'abstenait du commerce, même légitime, des épouses la veille des sacrifices, chez les Babyloniens, les Égyptiens, les Arabes, les Grecs et les Romains; et selon les Hébreux, rien n'est plus capable de faire perdre le don de prophétie que la souillure du corps avec les femmes. C'est principalement parmi les célibataires que se rencontrent diverses affections de l'utérus, des squirrhes, des cancers à cette partie et au sein; les religieuses meurent quelquefois plus vers quarante-cinq à cinquante ans qu'à tout autre âge, et leur vie est plus courte que celle des gens du monde [1]; car le célibat paraît moins favorable, en général, à la longévité que le mariage.

Comme les puissances diverses de l'orga-

[1] Deparcieux, *Tabl. de mortal.*, pag. 85.

nisation sont mal équilibrées lorsque quelque partie ne remplit point ses fonctions attribuées par la nature, il en résulte un surcroît de forces pour les organes les plus exercés; mais cette inégale distribution des facultés est presque toujours contraire à la santé. L'on a remarqué chez des femmes stériles une plus grande disposition au déploiement de l'esprit ou de l'intelligence; cependant l'inverse a lieu beaucoup plus souvent, c'est-à-dire que la grande fécondité de l'esprit chez les femmes produit presque toujours la stérilité corporelle, ou du moins des dérangements vicieux dans les fonctions de l'utérus [1]. Cet effet n'est point particulier à la femme, puisque les hommes les plus adonnés aux travaux d'esprit perdent aussi, comme on sait, une partie de leur énergie générative; toutefois l'effet est plus considérable et plus apparent dans l'organisation délicate et nerveuse de la femme. Nous

[1] Mich. Alberti, *De infecunditate corporis ob fecunditatem animi in feminis*, resp. C. Gottfr. Richter, Hall., 1743.

voyons combien les moindres dérangements nerveux de l'utérus influent sur les déterminations, les idées et l'imagination du sexe féminin. Aussi l'étude lui devient nuisible aux temps de la gestation, de l'allaitement, de la menstruation; car, même à ces époques, l'esprit de la femme est moins vif et moins pénétrant que dans tout autre temps. La savante mademoiselle Schurmann a déclaré que les travaux d'esprit délivraient beaucoup des passions tendres et des tentations mondaines, et contribuaient à la vertu de son sexe; mais ce n'est jamais sans détriment pour la santé et le bonheur domestique.

CHAPITRE II.

De la constitution physiologique et des attributs propres à la femme, ou de la nature de son sexe.

Les différences sexuelles ne sont point bornées aux seuls organes de la génération, chez l'homme et la femme, mais toutes les parties de leurs corps, celles mêmes qui paraissent indifférentes aux sexes, en éprouvent quelques influences.

La femme a communément des cheveux longs, fins et flexibles comme ses fibres, une peau blanche et délicate, une chair tendre et molle, à cause du grand développement de son tissu cellulaire et graisseux, des formes arrondies, le contour des membres gracieux, les hanches fort larges, les cuisses grosses et les extrémités petites. Les parties supérieures du corps de l'homme, telles que

la poitrine, les épaules et la tête, sont fortes et puissantes, la capacité de son cerveau est considérable, et contient trois à quatre onces de cervelle de plus, suivant nos expériences, que le crâne dans la femme; mais les hanches, les fesses, le bassin, restent plus étroits, plus maigres que chez celle-ci. La stature de l'homme, outre une plus grande taille d'ordinaire, est donc plus large en haut qu'en bas, et ressemble à une pyramide renversée. Dans la femme, au contraire, la tête, les épaules, la poitrine, sont petites, minces, serrées, tandis que le bassin ou les hanches, les fesses, les cuisses et les autres organes du bas-ventre deviennent amples et larges; ainsi son corps monte en pointe. Il y a chez elle plus de développement dans les organes affectifs que dans ceux qui servent aux fonctions de l'intelligence. Chez l'homme, en revanche, ces derniers sont plus fortement caractérisés. C'est parce qu'en effet l'homme pense plus qu'il ne sent, tandis que la femme sent toujours plus qu'elle ne réfléchit.

Cette différence de conformation est analogue aux fonctions de chaque sexe; l'homme

est destiné par la nature au travail, à l'emploi des forces physiques, à l'usage de la pensée, à se servir de la raison et du génie pour soutenir la famille dont il doit être le chef; la femme, à qui le dépôt de la génération devait être confié, avait besoin d'un bassin spacieux qui se prêtât à la dilatation de la matrice pendant la grossesse, et au passage du fœtus dans l'accouchement; aussi le tronc de la femme est plus long que celui de l'homme, dont la moitié du corps répond au pubis, tandis que chez celle-ci le milieu du corps est entre le pubis et l'ombilic; en effet, elle a les lombes plus étendus, le cou plus mince et plus long aussi, mais les jambes, les cuisses et les bras plus courts que ceux de l'homme. De là vient cette taille svelte, remarquable surtout chez les jeunes négresses, et cette élégance des membres, avec la souplesse et l'aisance des mouvements, la légèreté, la grâce, résultats naturels de la molle flexibilité de l'organisation féminine. On comprend qu'une structure plus déliée, plus grêle, et qu'un tissu mince, donnent plus de facilité, de promptitude, de docilité, d'adresse à tous les actes de la vie,

soit naturels, soit volontaires et extérieurs De là l'on voit la cause d'une plus rapide croissance ou perfection du corps chez la femelle que chez le mâle, et de cette précocité, de cette vivacité de son moral comme de son physique; mais, par la même cause, la constance, la grande capacité, la profondeur, la force, en sont diminuées ou exclues; il y aura donc plus de finesse et de détour, de pliant en elle que de roideur ou de franchise ouverte et de simplicité pour toute chose.

L'humidité prédominante dans toutes les créatures animées leur attribue encore, avec la mollesse des tissus organiques et leur inertie, des fonctions nutritives et reproductives fort étendues. La sécheresse ou la chaleur communiquent, au contraire, de l'activité aux tissus des organes, en développant les facultés sensitives et intellectuelles chez les animaux. Nous observons que les parties destinées à la nutrition et à la reproduction sont plus humides que celles qui servent aux sensations, au mouvement et à la formation des idées. Ainsi, le ventre et les organes génitaux présentent une complexion molle et humide;

au lieu que les parties supérieures du corps sont sèches, osseuses, plus colorées que les inférieures.

Le sexe mâle, par la même cause, montre un tempérament plus solide, plus musculeux, un thorax et une tête plus amples, une intelligence plus étendue, une vigueur de membres plus active que le sexe féminin; car il tient plus du principe de la chaleur et de la sécheresse. Au contraire, la femelle a la complexion plus tendre, le caractère plus doux, des couleurs plus blanches, une puissance de vie plus inerte; elle tient davantage du principe humide.

Et comme ce principe est surtout approprié à la génération, la nature a dû confier au sexe femelle la conception et la nutrition de nouveaux êtres; c'est pourquoi le ventre, la cavité pelvienne et tous les organes qu'elle enserre sont plus développés chez ce sexe que dans l'autre. Comme le principe humide a besoin, pour être fécondé, de l'élément chaud, la nature établit que la femelle doit recevoir du mâle l'impression vivifiante.

Les femmes d'une complexion sèche,

fibreuse et d'un caractère viril restent ordinairement stériles, comme les hommes d'une constitution trop humide et molle tombent aisément dans l'impuissance. Une rudesse courageuse, un naturel ardent, impétueux, conviennent à l'homme. Une mollesse tendre, la rondeur et la grâce, cette fraîcheur, cette souplesse de toutes les parties, constituent la beauté dans la femme; un homme d'une constitution efféminée n'est pas beau; une femme masculine révolte les sens. La femelle est donc dominée par le principe humide, et l'homme par l'élément de la chaleur : les mâles vivent plus par la tête, le cœur, les membres extérieurs, les régions supérieures du corps; les femelles, par l'utérus, l'abdomen, le tissu cellulaire qui développe leurs mamelles, enfin par les organes internes et inférieurs du corps.

Il en résulte encore chez la femme une sensibilité vive et tendre qui la rend éminemment propre à s'intéresser à l'enfance, qui lui fait surmonter les peines maternelles par le doux sentiment de la pitié, et lui rend agréables les soins, le détail du ménage.

Aussi la constitution de la femme est-elle assortie à ces fonctions avec une merveilleuse sagesse, et l'oblige à une vie plus sédentaire, plus molle que la nôtre. La nature inspire exclusivement à son sexe le besoin de la maternité, plus puissant que la vie, et qui la rend capable de tous les sacrifices. Le mot de famille vient aussi de *femina*, car la femme ne fait qu'un avec ses enfants.

En effet, la femme se rapporte à l'enfance en beaucoup de choses; ses os restent plus petits, plus minces que ceux de l'homme adulte; son tissu cellulaire est plus spongieux, plus humide; ce qui arrondit ses formes, développe plus d'embonpoint et de beauté, augmente la flexibilité de tous ses organes. Son pouls est aussi plus petit et plus rapide; le sang se portant davantage à la cavité abdominale et pelvienne, accumule cette humidité, cette mollesse si convenables pour allaiter, nourrir un nouvel être, soit dans son utérus par le sang, soit aux mamelles par le lait. Le corps de la femme est lisse, ou presque privé de poils à la poitrine, et de barbe (excepté lorsque le temps des règles est passé,

car à cette époque des poils croissent plus abondamment sur leur visage). Chez les quadrupèdes et les oiseaux, les poils ou les plumes présentent une teinte plus claire ou plus pâle, une texture plus molle dans les femelles que chez les mâles adultes; toutes conservent la livrée de la jeunesse, avec la timidité, la délicatesse, la sensibilité naturelles au jeune âge.

On a remarqué que la femme avait souvent un plus petit nombre de dents mâchelières que l'homme (les dents dites de *sagesse* ne sortant pas toujours dans plusieurs femmes); aussi mange-t-elle moins; elle préfère des aliments doux et sucrés, tandis que l'homme, exerçant beaucoup ses forces et déployant plus de vigueur, est obligé de se nourrir plus substantiellement; son instinct le porte en effet à l'usage des aliments sapides, échauffants et de nature animalisée.

L'humidité de la constitution féminine se manifeste en ce que la femme a plus de liquides que de solides; son tissu graisseux, plus spongieux que celui de l'homme, forme cette rondeur et ce moelleux de tous ses contours; elle a toutes les humeurs plus aqueuses que

les nôtres, et transpire moins abondamment; elle est moins exposée aussi à la goutte et aux affections dépendantes de la sécheresse, de l'aridité des organes, comme la lèpre; elle a plus de disposition aux stases et aux dépravations de la lymphe, aux fluenrs blanches, aux engorgements glanduleux; les règles, le lait, dénoncent en elle une surabondance de liquides, et les saisons comme les régions froides et humides sont plus défavorables à sa santé que l'été et les climats chauds et secs.

Nous voyons également que les *eunuques* se rapprochent de la nature féminine par la mollesse, l'humidité de toute leur organisation, moins compacte, plus légère que celle de l'homme viril, sec, brun et velu, ainsi que par leur timidité, suite de leur faiblesse, et par leur voix aiguë. La femme est ainsi semblable à l'individu privé de sperme, ou telle que l'enfant et l'eunuque. C'est donc le sperme, et l'ardeur, l'énergie qu'il imprime à tout le corps mâle qui fortifie les muscles, tend le système nerveux, grossit la voix, fait germer les poils et la barbe, dessèche et

échauffe la complexion masculine, inspire le courage, les hautes pensées, rend le caractère franc, simple, magnanime. C'est encore le sperme qui pénètre la peau d'une odeur forte, particulière aux mâles, tandis que la femelle et les castrats en sont privés. Cette odeur est tellement l'effet de la résorption du sperme, que la jeune vierge, dont la transpiration est presque inodore, acquiert une odeur sensible lorsqu'elle a plusieurs fois subi les approches de l'homme. On cite le philosophe Démocrite et un moine de Prague comme ayant eu l'odorat assez fin pour distinguer ainsi une vierge d'une personne déflorée. La femme mariée a quelque chose de plus masculin, de plus assuré, de plus hardi que la vierge timide et délicate, et les filles publiques deviennent plus ou moins hommasses, comme nous l'avons dit, par leur fréquente cohabitation avec les hommes; leur cou est plus gros, leur voix devient rauque et presque masculine [1].

C'est principalement encore par la voix

[1] *Voyez* sect. II, chap. 2, page 88. *De la Fille.*

que la femme diffère de l'homme : on sait que le son de la sienne est tendre, doux et d'une octave plus aigu que la nôtre, parce que son larynx est plus étroit, son os hyoïde plus petit, et n'a pas cette ampleur que lui attribue l'activité du sperme à l'époque de la puberté ; on sait que si l'homme et la femme chantent à l'unisson, il y a constamment entre eux le rapport d'une octave, ce qui forme la plus douce et la plus naturelle des consonnances. Or la voix de l'homme n'acquiert ce timbre grave qu'à l'époque de sa puberté et lorsque le déploiement des sources de la fécondité imprime du ton à ses muscles, agrandit et fortifie ses organes vocaux. C'est aussi l'époque où l'amour inspire la musique, la poésie et tous les beaux arts qui annoncent une surabondance d'harmonie vitale.

Ainsi les femmes se rapprochent encore par là de l'enfance : si leur adolescence et le développement de leurs organes est plus précoce ; si elles deviennent pubères avant le sexe mâle, et si le terme de leur accroissement est moins long, c'est parce qu'elles restent à

demi dans l'enfance; parce que toute leur constitution, plus mince, demande moins de temps pour parvenir à son faîte de perfection : les fonctions vitales sont plus rapides chez elles, à cause de leur moindre force, de leur moindre étendue, de la plus active flexibilité de leur système nerveux sensible, irritable, ou, pour mieux dire, naturellement énervé.

La femme reste donc presque toujours enfant par rapport à sa constitution corporelle. Comme l'enfant, ses organes cèdent facilement aux impulsions; elle montre une sensibilité vive, et par cette raison extrêmement variable, incapable d'une longue persévérance dans les mêmes sensations; ou sa constance est une perpétuelle variété de sentiments sur le même objet. L'enfant et la femme s'aiment réciproquement davantage, par consonnance de tempérament, qu'ils n'aiment l'homme, auquel ils ne se rallient qu'en qualité d'êtres faibles; ils ont besoin d'appui, de protection; ils la réclament par la douceur, les grâces, le charme de l'innocence et de la faiblesse. Ils savent surtout intéresser l'être fort par de tendres plaintes,

caractère propre à tout ce qui est faible dans la nature. *Omne infirmum, naturâ querulum est.*

Le tempérament naturel à la plupart des femmes est encore celui de l'enfance; elles ont de même une complexion sanguine, humide. La mobilité de leur caractère dérive pareillement de cette source, car cette constitution déployant peu les forces musculaires, donne la supériorité, par ce moyen, à l'activité du système nerveux. Il suit de là que la femme est plus susceptible d'imitation que l'homme; qu'elle écoute davantage les impressions physiques que la chaîne des raisonnements; que son imagination plus entraînable, plus prompte à s'émouvoir, se rend aussi plus puissante sur son corps, et qu'elle s'abandonne plutôt aux sentiments du cœur qu'à la raison froide et sévère. De là vient que les femmes sont plus sujettes que les hommes aux maladies de nerfs [1], indépen-

[1] Mme Campan, *Mémoires*, etc., tom. 2, p. 217, dit : Je voulus lui donner (à la reine Marie-Antoinette) une potion antispasmodique dans ses grands chagrins de la révolution; elle la refusa, en

damment des secousses que les affections nombreuses de l'utérus peuvent occasioner dans toute leur économie. Il faut encore rapporter à ce principe la facilité que trouvent les charlatans à leur persuader les opinions les plus étranges. Ce sont les femmes qui font ordinairement le métier de sibylles, de pythonisses, de sorcières, de devineresses, etc. C'est toujours par leur enthousiasme que se propagent le plus ordinairement les religions et les hérésies : elles ne sont si exposées à la superstition, à la crédulité, aux terreurs religieuses, de même que les enfants, les vieillards, etc., que par la débilité radicale de leur constitution nerveuse : car à mesure que le corps est plus délicat, l'imagination devient plus mobile et plus impressionnable. C'est la vigueur du corps qui rend l'homme su-

disant que les maux de nerfs étaient la maladie des femmes heureuses; que l'état cruel où elle était réduite rendait ces secours inutiles. En effet, la reine qui, pendant le temps de son bonheur, avait souvent des crises spasmodiques, eut la santé la plus égale depuis que toutes les facultés de son âme soutenaient ses forces physiques.

périeur à ces faiblesses, et les tempéraments les plus mâles et les plus robustes sont aussi les moins maniables au moral comme au physique.

La variété des sensations, dans la femme, s'opposant à leur profondeur et à leur durée, elle les éprouve donc plus légèrement que l'homme, bien qu'elle soit moins indifférente que lui aux plaisirs comme aux peines, à cause de son extrême susceptibilité. Aussi son système nerveux entre plus aisément en correspondance dans les divers appareils de ses organes; on connaît la vive et étroite sympathie qui chez elle unit l'utérus aux mamelles, et réciproquement les mamelons au clitoris, dont l'érection est presque toujours simultanée; enfin les autres rapports entre les lèvres, les parties génitales, la gorge, etc. De ces divers *consensus* résultent ces changements brusques de sentiments et d'humeur, soit dans l'hystérie, soit dans les autres caprices, surtout aux époques de la grossesse et de la menstruation, et cette prompte excitabilité aux passions, qui fait passer quelquefois soudain la femme des

pleurs au rire, et de l'éclat de la colère aux transports de l'amour. Elle reçoit plutôt des impressions qu'elle ne crée des pensées ; elle saisit plutôt les détails, les nuances des objets que leurs liaisons éloignées ou leurs rapports ; elle sent plus le présent qu'elle ne compare le passé ou qu'elle ne calcule et prévoit l'avenir; elle particularise ce que l'homme tend à généraliser; elle a plutôt une finesse de tact, une pénétration rapide des convenances, qu'une suite d'idées enchaînées, qu'un tissu serré de raison; elle isole ce que l'homme réunit; nous contemplons les masses, elle aperçoit mieux les divisions.

Le caractère masculin imprime donc l'énergie, l'activité pour le corps, la raison pour l'entendement; le caractère féminin produit la grâce, la douceur au physique, et l'*esprit* au moral. L'un est actif, l'autre passif; l'un est chaud et sec, ou ardent par sa constitution, l'autre humide et plus froid; le premier commande et triomphe, le second succombe et supplie; mais telle est la compensation de ces rapports, que le plus faible règne en effet sur le plus fort. Celui-ci

vend sa protection au prix de la volupté, et le plus délicat emprunte la puissance même du fort en s'y abandonnant. L'amour s'enflamme par les obstacles, il s'éteint par les jouissances. Comme les mâles ne peuvent engendrer que dans certains temps, et que les femelles peuvent les recevoir encore plus souvent qu'ils n'ont le pouvoir de remplir ce vœu de la nature, il a fallu que la pudeur, la douce résistance de la femelle établît un équilibre entre le pouvoir et la volonté. C'est donc une institution admirable de la nature qui voulut donner un frein à l'amour pour le rendre plus impétueux; elle a rendu les femelles plus passionnées pour les mâles les plus robustes, comme si elles voulaient être vaincues; comme si elles cherchaient de nouveaux triomphes dans de nouvelles défaites; comme si l'on ne pouvait leur plaire qu'en les subjuguant.

La puissance de la femme naît donc de sa faiblesse même, du défaut de sperme ou du feu vital; elle cherche la force qui lui manque, et conquiert l'homme en se soumettant à lui. La nature, qui toujours aspire à la per-

fection des espèces, a donc établi que la force devait être préférée en amour, afin d'obtenir des individus plus vigoureux et plus robustes; c'est pour cela que la jalousie est née, que Vénus aime le dieu des batailles, et que l'amour offre presque toujours un état de délire et de guerre, afin que le plus débile soit écarté, et que le plus mâle soit aussi le maître [1]. La préférence des femmes appartient toujours aux vainqueurs; elles sont, par l'état de nature, le digne prix des combats. Aussi les bêtes les plus humbles, les animaux les plus pacifiques se montrent ardents et belliqueux au temps du rut, et la plus tendre des passions devient quelquefois la plus cruelle : c'est qu'il faut savoir braver la mort pour avoir le droit de donner la vie.

[1] Selon les anciens : *Uxor radiis maritalibus coruscat;* leg. 10, cum duab. seq. ff. donat. inter vir. et uxor. leg. 21, cod. cod.

CHAPITRE III.

Considérations sur les causes de l'amour entre chaque sexe.

L'amour, cette affection universelle qui allume le flambeau de toutes les existences, qui organise, embellit, exalte la vie, est spécialement le règne de la femme ou de l'être dépositaire des germes. Ce sentiment fait la destinée naturelle d'un sexe qui est la source de la reproduction. Le besoin d'aimer est de l'essence même de la femme, soit que sa timidité la rattache à l'être fort, soit que les devoirs de la maternité développent en son sein de nouvelles productions, soit qu'elle veille avec tendresse à l'éducation, à l'accroissement de ces créatures émanées d'elle. Sa pudeur, sa coquetterie, ne sont que des éléments nécessaires de ce sentiment reproducteur, le plus sacré, le plus respectable

de la nature, et en même temps le plus ardent et le plus délicieux pour toutes les créatures organisées.

L'importance capitale de ce sujet nous impose l'obligation d'en exposer l'influence et les résultats sur la constitution de la femme.

Tous les êtres organisés étant le résultat d'une génération, tirent leur existence de l'amour; c'est le principe de leur vie, et plus ils transmettent cette passion à de nouvelles créatures, dans l'acte de la propagation, plus ils épuisent le fond de leur vie propre. Chez les végétaux et les animaux imparfaits qui réunissent les deux sexes pour l'ordinaire, ou même chez les espèces qui n'ont aucun organe mâle ou femelle (les cryptogames, les polypes, etc.), la reproduction semble n'être qu'une simple prolongation de l'existence dans de nouveaux corps émanés d'une souche primordiale : telle est la propagation des plantes par bouture, par division, etc. L'amour en eux paraît froid et un acte mécanique qui n'offre aucune trace de passion.

Parmi les races plus parfaites et à sexes

sépares, on observe déjà une recherche mutuelle, des désirs réciproques, un sentiment manifeste de l'amour, à certaines époques soit de leur existence, soit de l'année. Mais c'est principalement parmi les espèces d'animaux à sang chaud que la sensibilité se montrant plus exaltée, l'expression de l'amour devient plus ardente et plus impétueuse. Or l'espèce humaine étant, à cause du grand développement de son système nerveux, la plus profondément sensible, les rapports de ses sexes entre eux doivent être plus étendus, plus complets, plus fréquents, plus intimes que chez toute autre espèce d'êtres animés.

En effet, à considérer physiquement notre organisation, la nudité de la peau rend les rapprochements plus immédiats, les impressions plus voluptueuses, les contacts plus caressants; nous avons des idées de beauté plus nobles, plus élevées, plus ravissantes sans doute que n'en ont les animaux, car notre imagination, notre centre intellectuel, déploient une plus haute puissance d'illusion pour nous enchanter, que l'instinct borné des brutes. Nous pouvons ajouter que

la durée de notre existence et de notre faculté d'engendrer est plus longue que celle de tous les autres animaux connus, et que, loin d'être assujettis comme eux à une époque particulière de rut, notre genre de vie permet en tout temps les unions sexuelles; enfin l'existence sociale multiplie jusqu'à l'infini les affections mutuelles des sexes entre eux.

Il appartenait donc au premier des êtres de la création, au plus intelligent et au plus sensible, d'être le plus amoureux, et peut-être aussi le plus voluptueux, car la nature enseigne l'épicuréisme; et l'amour est d'autant plus ardent, plus enflammé qu'on est plus sensible; c'est ainsi que les oiseaux, dont l'organisation est si avivée et comme embrasée à cause de la vaste étendue de leur respiration, deviennent bien autrement amoureux que les reptiles, les poissons et d'autres races à sang froid.

Pareillement cette grande capacité médullaire du cerveau, cette étendue de l'appareil nerveux chez l'homme, multipliant, exagérant sa sensibilité, donne plus de puissance et de feu à ses passions, soit au moral,

soit au physique. A l'égard de l'amour, on sait quelle étroite liaison unit la faculté propagatrice aux fonctions du système nerveux; combien l'épuisement intellectuel du cerveau par la méditation, glace l'énergie génitale, et combien, réciproquement, l'épuisement génital, ou l'évacuation trop abondante du sperme, affaiblit l'énergie cérébrale. L'on en a l'exemple chez les eunuques, dans lesquels la résection des organes préparateurs du sperme semble aussi couper les nerfs de la pensée. Cette vivacité de l'âme qui s'annonce par le feu des regards, par des yeux étincelants d'amour, languit et s'éteint dans les jouissances multipliées; pareillement les autres mouvements, les facultés de notre vie ne languissent jamais davantage, la beauté ne se fane jamais plus promptement que par l'abus excessif de ces jouissances. Engendrer, c'est en effet mourir à soi-même, c'est léguer sa vie à sa postérité, et faire, en quelque manière, son testament. Aimer, c'est vivre pour son espèce; c'est porter en soi-même les éléments de l'immortalité, c'est exister non seulement pour

soi, mais pour toute sa race; c'est accumuler une existence infinie dans un temps très borné, et vivre mille siècles dans un instant.

Mais pour que l'amour s'établisse entre deux êtres différents de sexe, la nature emploie les moyens les plus ingénieux et les plus admirables. Si les deux sexes n'eussent offert entre eux aucune diversité, l'amour n'eût pas pu les enchaîner l'un à l'autre, car l'égalité fait seulement l'amitié, mais c'est l'opposition correspondante ou harmonique qui établit les rapports d'amour. En effet, nous aimons d'amitié un individu à peu près égal à nous pour l'âge, le sexe, le tempérament, la manière de sentir et de voir, le genre d'occupation, la fortune, etc. (pourvu qu'il ne soit pas notre rival), *simile simili gaudet.* Rien de tout cela ne constitue l'amour, car celui-ci se nourrit, en quelque sorte, de contrariétés ou plutôt de contrastes. Jamais une femme masculine ne sera bien aimée d'un homme; il croirait pécher avec elle comme avec son semblable, et il éprouve presque le même genre de répugnance. Pareillement, un homme trop ef-

féminé, loin d'être aimé et recherché des femmes, en est méprisé presque autant qu'un castrat; elles ne trouvent point en lui ce qui leur manque.

Comment donc s'établit l'amour le plus pénétrant, le plus parfait entre les sexes? C'est lorsque la femme est le plus femelle, et que l'homme est le plus viril; c'est quand un mâle brun, velu, sec, chaud et impétueux, trouve l'autre sexe délicat, humide, lisse et blanc, timide et pudique. L'un doit donner, et l'autre est constitué pour recevoir; le premier, par cette raison, doit avoir un principe de surabondance, de force, de générosité, de libéralité qui aspire à s'épancher; la seconde, au contraire, étant constituée *en moins*, doit, par sa timidité, tendre à recueillir, à absorber, avec une sorte de besoin et d'économie, le *trop* de l'autre, pour établir l'égalité, le niveau complet. Ainsi le résultat de l'union conjugale ou le but de la procréation d'un nouvel être, ne peut être rempli que par cette unité physique et morale dont parlent Pythagore et Platon, au moyen de laquelle les

deux sexes s'égalent, se saturent pour ainsi dire réciproquement.

Si quelque être d'un sang ardent, tel que l'oiseau, l'homme, le quadrupède, eussent été hermaphrodites, eussent pu suffire à eux seuls, ils se fussent bientôt détruits par les moyens destinés à les perpétuer. Qui eût pu les empêcher de se livrer fréquemment à la copulation, de s'énerver, de se tuer par leurs propres excès? Avec une sensibilité aussi active, avec la continuelle stimulation qui naîtrait de la proximité des sexes, surtout dans les climats ardents de la terre, quel individu aurait résisté à cet impérieux penchant? Malgré la séparation des sexes, malgré les obstacles que la nature, les conventions sociales, les lois de l'honneur, les défenses des religions opposent pour tempérer la fièvre de l'amour, on a bien de la peine à empêcher les hommes de se fondre dans les plaisirs et de corrompre leur vigueur : parmi les brûlantes contrées des tropiques, les lois mêmes sont insuffisantes; il faut absolument emprisonner le sexe féminin dans des harems pour arrêter les ravages meur-

triers de l'amour. Si la nature n'avait pas rendu la plupart des animaux presque indifférents pour la reproduction, excepté dans la saison du rut, comment n'auraient-ils pas succombé, puisque beaucoup d'entre eux tombent presque tout épuisés après un seul acte de copulation ; puisque les insectes mâles périssent même après cet effort, comme s'ils léguaient leur vie tout entière à leurs descendants, *et animas in vulnere ponunt?*

Mais dans un froid mollusque, comme l'huître ou le limaçon, à peine l'amour fait sentir son aiguillon; leur chair molle et baveuse est presque sans nerfs, comme une pâte insensible. Il n'y avait donc nul danger d'y réunir les deux sexes, aussi-bien que dans les végétaux.

Ces créatures imparfaites d'ailleurs, et la plupart immobiles, ne pouvaient ni chercher un autre semblable pour s'accoupler, ni le reconnaître faute de sens extérieurs, ni surtout échapper aux nombreuses causes de destruction qui les entourent ; il fallait donc qu'un individu seul put représenter l'espèce complète et entière; qu'il portât seul les

éléments de son immortalité, par cela même qu'il est plus facilement destructible et mortel.

Le don de la fécondité doit correspondre au péril des destructions, par une admirable prévoyance de compensation pour la perpétuité des espèces.

Nous avons remarqué qu'en général les sexes étaient réunis dans les êtres organisés pourvus de formes rayonnantes, comme les fleurs des végétaux et les zoophytes, les radiaires, etc., mais que la séparation des sexes existait chez les animaux formés de deux moitiés symétriques accolées dans leur longueur. Nous avons montré que cette constitution organique, double ou symétrique, ayant des sens doubles, recherchait les sensations de consonnance harmonique, les proportions de symétrie, d'ordre, d'unité dans la variété. Nous avons fait voir encore que cette séparation des sexes mâles et femelles en des individus différents, les rendait éminemment susceptibles d'amour, qui est la grande harmonie de cet univers; de là vient que les sexes se recherchent pour

l'unité ou la consonnance sexuelle ; les autres se suffisent à eux seuls, comme les plantes hermaphrodites ; ces êtres manquant de symétrie, ils manquent aussi d'amour [1].

En effet, un être hermaphrodite ou androgyne, dont les deux besoins opposés, celui de donner ou le masculin, et celui de recevoir ou le féminin, seraient toujours remplis et compensés l'un par l'autre, n'aurait plus de désirs ; il deviendrait neutre et comme rassasié. Il n'aimerait donc pas, et ne serait pas capable d'être aimé. Ce serait un individu équivoque, ambigu, indifférent, froid en tout sens. Par la même raison, la femme hommasse, ayant trop de qualités masculines dans sa constitution, tend à se rejeter sur son sexe, comme pour s'efféminer, et afin de retrouver ses qualités naturelles. De même, l'homme trop efféminé a, de tout temps, été exposé à un vice qui semble montrer, pour lui, le besoin de reprendre, dans son sexe, l'élément créateur qui lui manque. Ces

[1] Voyez la note A sur *la puberté et les causes des sympathies d'amour entre les sexes*, à la fin de l'ouvrage.

retours des individus sur leur propre sexe, tout abominables et outrageux qu'ils sont pour la nature, se remarquent fréquemment sous les climats chauds. En effet la femme masculine a peu de menstrues, et l'homme efféminé a peu de sperme.

Il résulte encore de ces principes que tout ce qui tend à diminuer l'énergie de chaque sexe et à l'affaiblir, comme la débauche, est contraire à la propagation ; ainsi plus les sexes s'abandonnent entre eux à une incontinence illimitée, ou neutralisent, par leurs débordements, l'ardeur de l'amour, plus ils se dégradent, et moins ils remplissent le but de l'union sexuelle. C'est pourquoi les courtisanes sont presque toutes stériles ; elles défont sans cesse l'ouvrage de l'amour; ainsi la corruption des mœurs est opposée à la population. Rien ne ravale, n'abâtardit, n'avilit plus les races que cette multiplicité des reproductions qui énerve les individus pour accroître leurs jouissances. De là ces racailles d'êtres qui pullulent sans cesse dans les cloaques du vice des cités corrompues, et qui vont se dégradant de plus en plus, abrégeant

leur vie en prodiguant sans cesse leurs sales jouissances : ils finiraient, dans la suite des siècles, par réduire l'espèce dégénérée en une multitude d'embryons nains, difformes, dégradés, honte de la nature, avortons ignobles et abjects, sans mérite et sans âme, qui, s'entremêlant dans une promiscuité universelle, finiraient par tout confondre et tout anéantir. L'on a remarqué que des filles publiques, qui ne produisaient point d'enfants à cause de cette profusion de jouissances lascives qui les énerve, devenaient fécondes lorsqu'on les forçait, par la réclusion ou par un mariage régulier, à une économie plus salutaire des plaisirs. Et non seulement nous serions rassasiés et même révoltés par ce lubrique abandon qu'une Messaline ferait de ses appas, mais la pudeur du sexe et sa *cruauté* deviennent, au contraire, le plus doux assaisonnement de la volupté et le stimulant le plus vif de l'ardeur amoureuse. Combien ajoute de charmes à cette passion l'idée de la vertu qui cède à peine, et flatte ainsi notre amour-propre ! Combien cette noble fierté d'une belle femme, qui met à un si haut prix sa défaite, ac-

croît l'honneur de la victoire! Combien enfin la rareté, la difficulté, irritent la concupiscence chez les animaux eux-mêmes! La pudeur est donc encore une coquetterie inspirée par la nature à toutes les femelles pour atteindre plus sûrement le but de la génération. Cette retenue perfectionne davantage la sécrétion prolifique, et en augmente l'émission; elle tend, ainsi que la jalousie des mâles entre eux, à l'ennoblissement de la race. Ainsi toute séparation, toute opposition, toute barrière, tout obstacle qui ne fait que retarder le plaisir, en avive le besoin et ouvre l'une des plus délicieuses sources de l'amour. C'est alors que la femme devient une déesse pour l'homme, et celui-ci un dieu pour elle; que l'illusion et le délire de l'enchantement montent au comble, et que, dans ces ravissements ineffables de mystères et de chimères pendant lesquels on respire l'immortalité, la vie se communique à un nouvel être. Oui, l'amour, dans un pays d'athées, ferait adorer la divinité, comme le dit un poëte. L'âme entière est absorbée dans un abîme de félicité; et si, après cet instant d'extase, elle retombe

dans une secrète langueur ; si, après avoir éprouvé les sentiments d'un dieu, l'on se trouve ravalé presque à l'état de la brute, c'est par le résultat de cette communication de notre vie, qui nous donne le pressentiment de notre mort :

. . . . Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angit.

Indépendamment du penchant général qui porte un sexe vers l'autre, l'on demandera pourquoi une femme, même moins belle que d'autres, produira pourtant sur un homme une plus vive impression. Dans une nombreuse société des deux sexes, combien éclatent de sympathies particulières dont on a peine à se rendre compte ! Le profond physiologiste peut cependant et les établir et les deviner, s'il a bien étudié les rapports d'opposition harmonique qui forcent les deux sexes à se rapprocher. Chacun d'eux, par sa constitution même, possède son modèle intérieur, sa proportion d'affinité, comme on remarque, parmi les acides et les alcalis, des préférences, des choix ou des élections qui for-

ment différentes combinaisons salines. Mais ce qui n'est que simple attraction dans des matières inorganisées s'opère par le concours simultané d'une foule de rapports entre l'homme et la femme. Si toutes les unions conjugales étaient librement assorties d'après le choix de la nature ou l'instinct secret de la sympathie, rien ne serait sans doute plus fortuné que le lien de l'hymen. Par ces proportions naturelles bien assorties, les deux sexes deviennent certainement meilleurs et plus parfaits; l'abandon mutuel où ils sont l'un à l'égard de l'autre ne formant qu'un seul être, pour ainsi dire, en deux corps, il double les sentiments et la vie; les peines partagées en sont plus légères, les plaisirs unis en paraissent plus vifs et plus intimes; la fécondité de la femme est plus grande, et sa santé plus assurée.

Comme la femme est plus précoce que l'homme, elle devient réellement plus âgée, relativement à son sexe, qu'un homme de la même date de naissance. Il faut donc qu'elle soit plus jeune que son mari pour se trouver en proportion avec lui. De même à un homme

très sec, très maigre et vif de constitution, il faut une femme humide, grasse et un peu langoureuse. Dans une circonstance opposée, la relation doit être également contraire. En effet, si l'on unit deux tempéraments semblables, mâle et femelle, cette similitude d'égalité produit une source d'inimitiés, et même une cause de stérilité très remarquable. Ainsi l'on a vu deux époux, ensemble stériles, et s'accusant même d'impuissance ou de froideur, devenir, par leur divorce, féconds et ardents avec d'autres individus d'une constitution opposée. La femme virile s'accommoderait mieux d'un efféminé avec lequel elle prendrait en quelque sorte le rôle masculin, que d'un homme dont la complexion trop mâle heurterait, pour ainsi parler, la sienne. De même deux êtres trop froids seraient mal assortis ensemble, et par là malheureux. Voilà donc la cause des consonnances des sexes entre eux, et de ces douces sympathies qui se déclarent spontanément en amour. Les sympathies d'amitié entre des sexes semblables, ou d'homme à homme et de femme à femme, étant fondées sur la si-

militude au physique et au moral, se déterminent d'après un principe tout contraire à celui de l'amour.

Si la personne qui donne le plus est celle qui aime le mieux (ainsi qu'on voit les pères et les bienfaiteurs s'attacher davantage à leurs enfants ou leurs protégés que ceux-ci ne leur rendent d'affection), l'homme aime plus vivement que la femme avant l'union sexuelle; il fait alors plus de sacrifices et de démarches: mais après que l'acte est consommé, la femme, à son tour, s'est immolée à de plus grandes peines futures; elle aime donc plus et s'attache désormais davantage: elle devient alors subordonnée; et sa faiblesse, la gestation, les soins que réclame un nouvel être, la soumettent à la dépendance du mari. Étant fille, c'était une reine environnée d'adorateurs qui briguaient ses faveurs; devenue mère, une foule de besoins l'assujettissent à son protecteur. D'ailleurs, quel que soit l'éclat de sa beauté, elle commence à défleurir, et l'on voit particulièrement des filles fort grasses perdre tout leur embonpoint par le mariage, comme si l'énergie du sperme impri-

mait plus de tension et de sécheresse à leurs fibres.

Puisque l'amour, comme nous l'avons vu, résulte chez la femme de *défaut*, et chez l'homme de *surabondance*, qui cherchent à s'égaler, l'indifférence résulte de l'état neutre ou mitoyen; c'est aussi ce qu'on observe chez le castrat et chez tout être incapable soit d'engendrer, soit de concevoir. Les femmes très grasses, par exemple, sont froides ou peu amoureuses, et même quelquefois stériles comme les *eunuques*. Lorsqu'à l'âge de quarante ans plusieurs d'entre elles prennent beaucoup d'embonpoint, c'est le signe manifeste de la diminution de leur énergie utérine; elles cessent la plupart d'être fécondes; aussi l'abondante réplétion du tissu graisseux sous-cutané efface les rides qui commençaient à sillonner la peau; elle arrondit de nouveau les contours, et rend un air de jeunesse et de fraîcheur; c'est pourquoi l'on appelle cette époque l'âge du retour.

Il paraît que, dans la jeunesse et la vieillesse, l'homme dominant moins dans les produits de la conception qu'à l'époque de sa force et

de la plus grande ardeur virile, la femme obtient alors la prépondérance. Il en résulte un plus grand nombre de filles, tandis que la proportion des garçons naît plus nombreuse pendant l'âge florissant de l'homme. Les femmes très blondes et très blanches, outre qu'elles sont plus exposées aux écoulements leucorrhéiques (flueurs blanches), ont les organes sexuels plus relâchés, surtout si elles se sont abandonnées à des attouchements énervants. Les effets de la maladie syphilitique causent pareillement bien plus de ravages dans leur constitution molle, que chez les complexions dures et tenaces des hommes secs et mélancoliques.

SECTION QUATRIÈME.

DE LA FEMME CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT MORAL.

CHAPITRE PREMIER.

Du sexe féminin dans ses relations intellectuelles et morales.

Une multitude de changements physiologiques dans l'économie de la femme émanent évidemment de causes morales, qu'il n'est pas permis d'ignorer, comme nous avons vu pareillement son organisation influer sur plusieurs actes de son intelligence. De même que le son d'une corde vibrante indique la tension, l'épaisseur, l'homogénéité, la qualité même de cette corde, ainsi les *résonnances* de l'état moral déclarent la disposition

saine ou morbifique de l'état corporel. Elles ouvrent un plus grand jour sur les actes internes de notre organisation que toutes les recherches faites par la voie des sens extérieurs, si toutefois cette réflexion d'un ancien philosophe est vraie, qu'*il appartient à l'âme seule de pénétrer dans d'autres âmes*.

En nous livrant à ces études, nous sentons le besoin de réclamer bien des sortes d'indulgence. Pouvons-nous toujours nous flatter de dévoiler le caractère, l'esprit, les passions, les sentiments que recèle le cœur de la femme, cet être si mystérieux, souvent incompréhensible à lui-même? Qui sondera ces abîmes impénétrables, qui suivra les secrets détours de cet inextricable labyrinthe de caprices, de dissimulation, de volontés inconstantes, où se joue une sensibilité vive, exaltée, plus mobile que l'air, laquelle n'est pas toujours assurée de ses propres déterminations? Si l'homme s'ignore tant dans son cœur, la femme sait-elle mieux se connaître? et laquelle a jamais avoué tous ses secrets?

De plus, s'il nous échappait d'attribuer à

la femme, en général, telle qualité moins louable ou plus répréhensible que telle autre, voudra-t-on nous accorder la faveur de ne pas enclore tout le sexe féminin, absolument sans exception, dans cette règle? Si l'on soutenait que l'homme est né méchant, en devrait-on conclure qu'il n'existe aucune bonté sur la terre parmi nous? Combien n'est-il pas de femmes dans lesquelles un heureux naturel, une éducation perfectionnée, la réflexion, la société, changent en vertus des défauts, des vices, qui peuvent néanmoins appartenir à la nature humaine en général, et plus spécialement à un sexe qu'à l'autre? Nous ne demandons point qu'on nous juge ici d'après les lois de la galanterie sociale, qui nous condamnerait sans doute. Quel est donc notre écueil? Est-ce de dire ce qui nous paraît être la vérité? Non; mais d'être interprété défavorablement, mais d'être accusé d'attribuer à toutes les femmes les plus dignes d'estime, de respect et de louanges, par leurs vertus, ce qui n'appartient qu'à la nature humaine du sexe en général.

Il ne s'agit pas même ici de décider si la femme est meilleure que l'homme, point sur lequel on ne demeurera jamais d'accord dans le monde. Nous voyons que chaque sexe déployant ses vertus et ses vices, mais d'une qualité différente, il n'y a point de comparaison exacte à faire à cet égard entre l'homme et la femme. Chacun d'eux est bien, s'il est parfait selon son sexe. La femme qui se fait homme n'est pas moins hors de la nature que l'homme qui se rend femme. Ainsi, quoique divers, chacun d'eux, dans sa sphère, vaut proportionnellement l'autre; l'homme en qualité d'être fort, la femme en qualité d'être aimable.

Article Ier. *De la vie morale de la femme.*

Toute la constitution morale du sexe féminin dérive de la faiblesse innée de ses organes; tout se subordonne à ce principe, par lequel la nature a voulu rendre la femme inférieure à l'homme; elle n'est pas femme seulement par les attributs de son sexe, elle l'est en toute chose, et jusque dans les jeux

de son enfance; elle prélude sur sa poupée ses propres sentiments, qui ne doivent s'éteindre qu'avec sa vie.

En effet, que l'on considère la délicatesse des fibres, la mollesse du tissu cellulaire et son développement, les formes douces et gracieuses de cette moitié du genre humain, l'on en doit attendre toutes les affections d'humanité, de compassion, de charité tendre, de conciliation, qui entretiennent la société, lient ses divers membres, resserrent les nœuds de la famille et forment le plus délicieux apanage de la maternité. Par sa faiblesse, la femme sent le besoin de s'attacher, d'aimer, de plaire; elle s'adresse au cœur, elle se plaint au cœur; jamais l'enfant n'implore en vain sa pitié; elle brave toutes les souffrances, elle affronte tous les dangers pour son fils; elle s'élance, pour le sauver, dans les flammes comme dans les ondes: tous les infortunés lui appartiennent; dévouée à l'opprimé, à l'infirme, elle partage ses afflictions, elle se charge de ses douleurs; on la voit marcher à l'échafaud avec une victime; et, satisfaite de ses sacrifices, elle

ne demande point de plus douce récompense que d'être aimée.

Quel est donc l'état d'un système nerveux capable de cette ardente sensibilité? Comment cet être si timide et si tendre abjurerait-il tout à coup la douceur si naturelle à son sexe, pour les plus horribles exaltations du crime, les attentats exécrables d'une Frédégonde? Comment est-ce tantôt cette atroce Cléopâtre présentant une coupe empoisonnée à sa rivale et à son fils, tantôt cette Émilie sacrilége qui veut immoler son bienfaiteur, ou l'altière Roxane prête à livrer à un fer assassin le cœur de Bajazet trop insensible pour elle. Sanguinaire et implacable dans sa vengeance, elle poussera la cruauté jusqu'à la rage, parce qu'elle porte aussi la vertu jusqu'aux plus sublimes excès. C'est Alceste mourant pour son époux; c'est une Indienne se précipitant sur le bûcher qui consume son mari; c'est une Lacédémonienne sacrifiant son fils honteusement échappé à une défaite; c'est Éponine se dévouant, avec Sabinus, aux longues horreurs de la misère et

de l'exil; c'est Arrie montrant à Pœtus l'honneur d'une belle mort; ce sont encore ces magnanimes Françaises qui accompagnaient dans la proscription, dans les cachots, dans les supplices, des parents, des fils, des époux, au milieu de nos tourmentes révolutionnaires.

Le bien et le mal émanent de la même source dans la femme. Cette bacchante échevelée, ou cette Putiphar débordée, ne devaient leur honteux abrutissement qu'au même excès en mal d'une sensibilité laquelle, en un sens opposé, portait Lucrèce violée à se poignarder, et sainte Thérèse à de divins ravissements. La débilité du moral, ou celle du système nerveux, le rend susceptible de ces profondes agitations et des agacements les plus extrêmes. Tout appesantit, en effet, son puissant empire sur cette organisation frêle et déliée, sur des fibres minces et vivement irritables. La même impression qui peut à peine ébranler les muscles épais et robustes d'un athlète, d'un guerrier endurci aux fatigues et aux combats, va terrasser de convulsions une femmelette. Le

héros, le grand homme, le vrai philosophe, sait contenir ses passions, dompter ses sens, se vaincre par la force de tête; la femme, pour l'ordinaire (car il y a des exceptions d'autant plus honorables qu'elles sont plus difficiles), est bien moins capable de maîtriser tout ce qui l'affecte; toujours dominée ou plutôt tyrannisée par la sensibilité, la délicatesse de sa nature, elle est précipitée dans tous ses penchants; elle succombe aux passions plutôt qu'elle ne suit la raison. Aussi compte-t-on un plus grand nombre de femmes folles que d'hommes insensés dans les maisons d'aliénés [1] : tant cette vive sensibilité accumule de désordres dans leur imagination! Celles mêmes qui montrent le plus de raison et de force subissent souvent par certains états du corps, comme aux approches des règles ou dans les premiers temps de la grossesse, et surtout par l'hystérie, une multitude de caprices, et les

[1] On a remarqué, chez les femmes aliénées, que le délire s'augmente, et que souvent le suicide a lieu plutôt à l'*époque menstruelle* qu'à tout autre moment.

irrégularités les plus extravagantes dans leurs sentiments. Avec une imagination molle et pliable à tout, plus propre à concevoir qu'à créer, et à réussir dans les occupations d'adresse que dans les arts d'invention, elle reçoit plus de sentiments que d'idées, elle suit plus ses impressions que les lumières de la raison. La finesse de son tact lui donne des sensations délicates, une pénétration vive et prompte qui démêle, par un instinct plus sûr que le raisonnement, les secrets mouvements du cœur humain, parce que les impulsions de la nature sont plus actives en elle qu'en nous. Ainsi, elle aperçoit mieux les détails que les masses, et se dirige plutôt par des affections particulières que d'après des maximes générales. Son jugement décèle plus de subtilité que de profondeur; il est rapide ou précipité, parce qu'il n'embrasse que des objets bornés, et il reste souvent maîtrisé par la prévention des sens qui le séduisent.

S'émouvant de tout avec force, presque toujours les plus petites choses doivent lui paraître grandes, et elle est aisément la dupe

de ce qui la frappe ; de là viennent son ardente curiosité, son goût si vif pour tout ce qui est éclatant ou spécieux. De là naît encore cette exagération de sensibilité qui la transporte toujours dans des démarches immodérées : mais cette vivacité d'émotions s'oppose nécessairement à leur durée.

En effet, la femme ayant plutôt des caprices ou un engouement passager que des volontés constantes, cette mobilité innée l'empêchera toujours de conduire de grands ouvrages à leur perfection. La persévérance n'est pour elle qu'une variété perpétuelle de goûts sur le même objet. La femme trouve encore dans sa timidité naturelle la source de cette sagacité qui lui fait régler son langage, ses actions sur tout ce qui peut plaire, dans la société ; elle lui inspire le sentiment si exquis des convenances, un talent de conversation qui mêle à son commerce un charme délicieux, enfin cette élégante politesse de mœurs capable d'adoucir les caractères les plus farouches.

La même délicatesse d'organes qui rend les impressions si dominantes produit la

flexibilité, la mobilité des affections. On conçoit qu'une machine mince ne pouvant pas résister à de puissants efforts, plie pour s'y dérober : on cherche à les varier, à les disperser, afin de les affaiblir. Il existe à cet égard beaucoup de diversité selon la constitution de chaque femme. Celle d'une complexion brune, ferme, tendue, mélancolique, montrera plus d'opiniâtreté, moins d'inconstance, de légèreté dans ses sensations, que celle d'un tempérament spongieux, blond, sanguin, flexible. Une bilieuse ardente se porte à de plus grands écarts que l'indolente et la froide flegmatique. Mais bien qu'il en soit de même chez l'homme, la femme, en général, est beaucoup plus variable et changeante que lui :

. . . . . Varium et mutabile semper
Femina. . . . .

Il résulte de cette combinaison d'une sensibilité active et d'une grande flexibilité, une disposition à s'émouvoir de toute chose, à s'inspirer des émotions toujours nouvelles, à se gouverner d'après les seules impres-

sions du moment. Qu'on examine combien la femme est avide de tout ce qui peut l'affecter, combien elle cherche les spectacles, même les plus douloureux, quelle attention elle prête aux récits les plus capables d'ébranler l'imagination, comment elle se transporte facilement par des scènes tumultueuses, des querelles, le jeu, les passions; combien elle aime dans les romans, par exemple, des sentiments exaltés, chevaleresques, *de grands coups d'épée*, selon le mot de madame de Sévigné; comment elle passe tout à coup des larmes au rire; combien elle est curieuse de nouveautés, de mouvement, d'objets éclatants qui l'agitent, qui lui fournissent matière à sentir, à exercer son talent pour la parole; combien elle soutient les partis, fomente les intrigues, embrouille les divisions dans les affaires, s'intéresse vivement aux picoteries, aux dissensions, suscite même à plaisir des querelles en amour, afin de jouir de l'intimité du raccommodement; enfin, combien elle se plaît à créer, corriger, inspirer dans tous les petits détails si multipliés du ménage, et l'on aura l'idée du

caractère radical de la femme, nous disons en général.

Une telle disposition morale exclut fréquemment la force, la profondeur, la persévérance et les qualités les plus solides de l'homme. En effet, si la générosité dans la puissance et la victoire découle de la force, de l'empire sur soi-même, l'homme le plus mâle sera toujours le plus capable de modération, et l'on accuse tous les caractères faibles et timides d'en manquer trop souvent. On s'appuie même de motifs assez plausibles pour refuser à la femme le don du génie. Cette légèreté, ce babil indiscret, dit-on, qui la fait voltiger ou plutôt papillonner à la superficie de tous les objets, qui l'éblouit par l'éclat des choses présentes, l'empêche de percer jusqu'au fond de leur nature; cette frivolité de goûts, cette versatilité éternelle d'idées et de penchants, retiendra toujours la femme au-dessous de la perfection dans les sciences, les lettres ou les arts. Elle manque, ajoute-t-on, de cette vigueur de pensée, de cette suite de raisonnement, de cette méditation isolée de toute existence ex-

térieure, qui seule peut creuser les sujets à fond. Aussi ne l'a-t-on jamais vue produire avec succès un poëme épique, une tragédie, une découverte quelconque. Elle n'a pas, ainsi que Voltaire l'avoue, ce germe d'invention et de création qui semble ne se développer chez l'homme qu'avec la faculté d'engendrer son semblable, et qui n'est même accordé qu'à un petit nombre d'intelligences. Mais si elle ne s'élance pas à cette hauteur divine, dont la chute est d'autant plus dangereuse que l'élévation est plus sublime, le lot que la nature lui départit n'en est pas moins brillant. Tout ce qu'il y a de gracieux, de délicat, ces traits fins, ces rapports déliés des choses, ce goût rapide et sûr, ce tact des convenances, et leurs nuances subtiles, ces aperçus d'une exquise sensibilité, cet art de démêler un ridicule, ce talent charmant de conversation qui sait deviner d'un coup d'œil, pénétrer les sentiments qu'on se cache à soi-même, ouvrir, intéresser le cœur, tout cela n'est donné qu'à la femme au plus haut degré. Elle est juge née de tout ce qui plaît; elle polit la

société, elle adoucit nos habitudes farouches, elle donne du jeu et du tour au langage, elle orne au moins de fleurs la triste carrière de la vie. Si, d'ordinaire, elle n'a pas ces grandes vues, si nécessaires pour gouverner les états; si elle se dirige souvent par des idées particulières; si parfois elle cède à des considérations de vanité, d'amour ou de haine; si un crime est moins impardonnable à ses yeux qu'un ridicule; si le clinquant la séduit; si l'esprit de jalousie peut la rendre injuste envers ses rivales; si souvent elle préfère un séduisant petit-maître à l'homme vertueux et modeste; enfin, si la coquetterie est le fond essentiel de son caractère, comme le soutient La Rochefoucauld, par combien d'aimables qualités ne rachète-t-elle pas ce qui nous paraît des défauts?

Qu'une femme, en effet, au lieu de cette agréable frivolité, de cette adresse agaçante, de cette timide pudeur, premier ornement de ses charmes, au lieu de ces douces faiblesses qui donnent tant de prix à ses faveurs, qui les assaisonnent de piquantes résistances, et de *tendres nennis* si attrayants;

au lieu de ces parures légères qu'elle ne prend que pour nous séduire, de cette politesse qui attire et retient tant de téméraires emportements, qu'elle paraisse à nos yeux avec des qualités viriles, une franchise audacieuse, une austérité repoussante, une sale négligence qui dégoûte de la beauté même, une insensibilité refrognée, une raison âpre et sévère, alors nous redemanderons à la nature la femme avec ces charmants défauts qui semblent formés exprès pour nous subjuguer et nous plaire. Oui, s'il ne nous est pas donné de vivre parfaitement heureux avec elle, il existe encore bien moins de bonheur sans elle.

D'où vient, en effet, l'amour qu'inspire la femme? De sa faiblesse même. Tout être délicat, timide, impuissant et comme abandonné dans la nature, attendrit le cœur humain naturellement par la pitié; tel est l'enfant, le malheureux, l'opprimé, l'être sensible qui a le don des larmes. D'ailleurs, la nature attribua les grâces, les formes potelées et enfantines, l'air de la jeunesse, de l'innocence, la douce voix de la prière à ce sexe

pour enchanter le cœur de l'homme. Il entre de la générosité, de la noblesse, l'orgueil peut-être de la protection dans nos amours; le choix, la préférence qu'une femme accorde entre plusieurs rivaux à un homme, semblant désigner le plus digne, le plus courageux, et paraissant avouer le doux triomphe de celui-ci, flatte surtout son amour-propre. Cette confiance le séduit; mais la violence détruirait au contraire l'amour. Aussi la colère chez la femme, l'affectation de dominer, l'air de violence, de supériorité, d'arrogance même, les qualités viriles dans une constitution si frêle et qui n'est nullement formée pour exercer le pouvoir, rompent les liens avec lesquels le puissant est vaincu par le faible. La femme sera toujours maîtresse par sa délicatesse, et toujours opprimée en voulant employer la force, soit au moral, soit au physique. Il faut donc qu'elle use de détours, qu'elle paraisse céder pour obtenir, qu'elle conserve les habitudes contraires à celles du sexe masculin. Si celui-ci doit être, selon la nature, magnanime, ouvert, généreux, ardent, plein de courage et

d'audace, la femme sera timide, modeste, chaste, économe, réservée; l'un doit s'occuper de vastes objets et d'actions fortes, comme de défendre, de protéger sa famille et l'état contre les maux extérieurs; la femme, renfermée dans le cercle plus étroit de la vie domestique, s'intéressera plus spécialement à des détails du ménage, montrera de plus doux soins et des attentions plus prévenantes, une tendresse active et vigilante. Elle règne dans l'intérieur du gynécée, tandis que l'homme est formé pour vivre au dehors. Chez les végétaux, l'organe femelle ou le pistil est placé au centre de la fleur; les parties mâles ou les étamines, au contraire, sont situées autour, comme pour garantir ce qu'il y a de plus délicat, de plus tendre, ce qui renferme l'espérance de la postérité.

Si tout, dans l'homme, doit aspirer à s'ouvrir, à s'étendre au dehors, si la chaleur et la vigueur de son sexe lui imposent cette loi d'expansion au physique comme au moral, tout, dans la femme, doit concourir à renfermer, rassembler en quelque manière ses

affections, ses pensées, ses actions en un foyer qui est celui de la reproduction et l'éducation de la famille. Ce ne sont pas nos institutions, c'est la nature qui proclame cette vérité, que la femme n'est dans son élément, dans sa place la plus respectable, la plus heureuse même pour elle, que là où ses devoirs naturels l'appellent : l'instinct le lui dicte aussi ; elle se sent créée pour ce rôle, elle y brille de tout son mérite et de toutes ses grâces. Si elle en sort, ses vertus, manquant leur but, deviennent des vices auxquels il est bien rare qu'on pardonne.

La faiblesse rend les femmes fausses et dissimulées, diront les détracteurs de ce sexe ; elles songent presque toujours le mal (*mulier quæ sola cogitat, malè cogitat*, dit Publius Syrus) ; plus on approfondit leur caractère, plus on y découvre d'imperfections. Voyez comment cet être si débile ordonne tout avec emportement. Jamais, en Russie, dans les colonies, partout, chez les anciens et les modernes, où l'on emploie des esclaves, l'homme commanda-t-il de si rigoureux châtiments, se fit-il obéir avec tant

d'empire, fut-il si hautain, si dominateur, si implacable, et en même temps si indolent, si mollement voluptueux que la femme? Cet être, arrogant dans la prospérité, ne rampe-t-il pas avec la dernière bassesse dans l'adversité? Connaît-il un milieu entre l'orgueil et l'abjection? Sut-il jamais résister au plaisir affreux de la vengeance, ou pardonner en amour une injure? chez qui les blessures faites à la vanité sont-elles plus impardonnables? Ouvrez toutes les barrières, et la femme n'aura plus aucune retenue dans son impudeur, tandis que l'homme, malgré ses vices, peut s'imposer quelques limites. Elle est injuste en tout, même dans ses meilleurs sentiments, parce qu'elle outre tout. C'est l'être le plus égoïste de la nature, lors même qu'il paraît s'immoler avec une sublime générosité. Qu'une femme ait abandonné la vertu de son sexe, elle devient capable de tout, une fois que cette limite de l'honneur est violée. Elle va plus loin que l'homme dans toutes les débauches et les fureurs. Il n'en est peut-être aucune qui ne soit séduite, pourvu qu'on sache bien s'y pren-

dre, et l'on peut douter qu'aucune ait naturellement une vertu à toute épreuve. Oh! que les libertins connaissent bien les femmes, et combien ils ont plus d'ascendant sur elles qu'un honnête homme qui les respecte! Ils savent que la haine chez elles est plus voisine de l'amour que l'indifférence, et qu'il suffit de la défense de faire une chose pour qu'elles la désirent, ne fût-ce que par motif de curiosité. L'homme peut toujours gouverner la femme, surtout en affectant de lui obéir. Au fond, toutes sont poltronnes, suivant la remarque de *Lovelace;* c'est aussi par là qu'elles deviennent plus rancunières que les hommes; que l'avarice, la superstition, l'envie, tous les vices des petites âmes s'enracinent surtout en elles, et ce qui faisait dire à d'anciens philosophes, *mulier deterior est homine.* Les eunuques, qui sont femmes à beaucoup d'égards, déploient aussi, dans leur mollesse, plus de vices que les hommes. Enfin, les femmes sont faibles, et c'est pour cela qu'elles sont trompeuses et rusées, qu'elles cherchent à usurper ce qu'elles ne peuvent conquérir. Au contraire, la vertu naît de la force (*virtus*

dérive de *vis*, comme ἀρετὴ du mot Ἄρης, ou dieu Mars). Si la vigueur nourrit la vaillance, la magnanimité, la modération, la justice, la tempérance et la prudence même, l'impuissance naturelle du sexe féminin lui rendra ces vertus presque impossibles. Celles-ci seront plus rares, surtout parmi les femmes de l'Orient ou de l'Asie, soumises à l'esclavage et privées d'éducation; c'est pourquoi Salomon, qui a tant dit de mal de ce sexe, s'écriait avec amertume au milieu de son sérail : *Mulierem fortem quis inveniet?*

Mais quand nous conviendrions des reproches les plus outrés des ennemis de ce sexe, nous aurions toujours à faire la part de ses bonnes qualités et de ses vertus. Qui lui ôtera l'humanité, la sensibilité, cette âme tendre et compatissante jusqu'à l'héroïsme, qui vaut toutes les vertus, qui répare toutes nos fureurs? Cette dissimulation même ou plutôt ces douces feintes n'ajoutent-elles pas de nouveaux triomphes aux sentiments de l'amour? N'est-ce pas ainsi que la femme dit vrai, en mentant avec tant de grâces? La timidité ne se transformera-t-elle

pas en bonté touchante, l'avarice en utile économie, la superstition en une piété sainte, vertus essentielles d'une mère de famille? Tout dépend donc de la règle des affections chez les femmes, et une bonne éducation ne peut-elle pas se la promettre?

La superstition est, à la vérité, l'une des plus difficiles à contenir, parce qu'elle émane d'un principe vénérable, dont il semble qu'on ne puisse blâmer l'excès. Aussi, de tout temps, a-t-elle eu les plus ardents prosélytes parmi le sexe, qu'on a qualifié de *dévot*. Les anciens Germains croyaient voir en lui quelque chose de divin; ils ont consulté comme des oracles, *Aurinia* et *Veleda* [1].

Les sibylles, les pythonisses, les prêtresses d'Apollon, pénétrées d'une sainte fureur, l'œil égaré, le sein haletant, la tête échevelée, la bouche écumante, la figure toute décomposée, se croyaient transportées par la divinité, et s'écriaient dans leur délire : *Ecce Deus!* C'est parmi les femmes sur-

[1] Tacit., *Mor. Germ.*

tout qu'il faut chercher la croyance aux divinations, aux songes, aux sortiléges, à la magie; nous avons encore des devineresses, des tireuses de cartes, des bohémiennes persuadées de la vérité de leur art. Les horreurs même qu'on récite de cette crédulité, comme d'arracher, de dévorer le cœur d'un jeune enfant, de sacrifier des individus pour les plus noires opérations de la magie, et les prétendus pactes avec les démons; ces détestables œuvres que Charlemagne punissait de mort dans ses capitulaires, que l'on reproche à la mémoire de Catherine de Médicis, n'ont pu naître que dans l'esprit inquiet de femmes persécutées de terreurs superstitieuses. Qui peut ressentir ces extases, ces ravissements ascétiques, ces illuminations de l'amour divin, capables de détacher de toutes choses de la terre, de rendre le corps insensible aux coups et aux blessures, en le plongeant dans la catalepsie, dans un spasme universel, dans une exaltation mentale pendant laquelle on se croit uni à la divinité, si ce n'est des femmes nerveuses, telles que sainte Thérèse, la Bourignon, la mère Guyon, etc.?

Qui peut goûter, comme elles, dans ces épanchements célestes, des joies ineffables qui se terminent même par une émission voluptueuse? Toutes les histoires du fanatisme, des convulsionnaires, des enthousiastes, du magnétisme animal, du somnambulisme, etc., présentent toujours les femmes en première ligne. Leur imagination exaltée en impose tellement à leurs sens, qu'elles voient, sentent, entendent réellement ce qui n'existe pas, comme l'avoue saint François de Sales, plus à portée que tout autre d'en avoir vu des exemples. C'est aussi par l'influence de ce sexe que la plupart des religions se sont propagées, et la France doit l'établissement du christianisme à l'épouse de Clovis [1].

[1] C'est toujours par les femmes que se propagent principalement les religions et les hérésies, et ce n'est pas sans motifs que Platon leur attribue aussi les sacrifices expiatoires et les diverses superstitions. L'histoire nous montre trois impératrices, Constantia, épouse de Licinius, Eusébia, femme de Constantius, et Dominica, femme de Valens, qui répandirent l'arianisme en Orient.

L'explication de ces étonnantes singularités se découvre naturellement dans le mode de sensibilité de la femme et dans sa faiblesse originelle. C'est par là qu'on trouve

Quatre reines établirent le christianisme en Occident ; Clotilde, épouse de Clovis ; Ingonde, femme de saint Ermènigilde ; et Théodelinde, femme d'Agilulfe ; Berthe, épouse d'Elthérède, fit aussi convertir les Anglais. Une sœur des empereurs Basile et Constantin, mariée à un knès, ou grand duc de Moscovie, nommé Wlodomir, obtint qu'il se fît baptiser, et à son exemple les Moscovites l'imitèrent bientôt, à la fin du dixième siècle. Vers ce même temps, Micislas, duc de Pologne, fut converti au christianisme par sa femme, sœur du duc de Bohème ; les Bulgares avaient reçu la foi de la même manière ; enfin Giselle, sœur de l'empereur Henri II, rendit chrétien son mari, roi de Hongrie, l'an 1001. Ce furent les impératrices Irène, veuve de Léon IV, et Théodora, veuve de Théophile, qui rètablirent à Constantinople le culte des images, ruiné par les iconoclastes ; une princesse de Galles soutint en Angleterre l'hérésie de Wiclef, etc. Quand Mahomet fonda sa nouvelle religion, il ne trouva point d'abord de prosélyte plus ardent que son épouse Cadisha, etc.

la clef des contradictions mystérieuses qu'elle rassemble. Nous avons vanté, par exemple, sa douceur, sa flexibilité capable de se plier à tous les états, de revêtir toutes les formes; qui n'en attendrait toujours toute complaisance, toute soumission, tout esprit d'obéissance? Rien moins que cela; bien au contraire, il entre dans sa nature de se cabrer contre la domination, de disputer l'empire avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui en laisse moins, de s'entêter d'une obstination qu'on a qualifiée de diabolique, quelquefois même contre toute raison, et par cela seul qu'elle aura plus de tort. *Ce qu'une femme veut, Dieu le veut,* dit le proverbe, de sorte qu'il faut souvent lui proposer le contraire de ce qu'on désire qu'elle fasse. Mais c'est surtout lorsqu'il y entre du débat, et qu'on heurte par la contradiction son amour-propre, qu'elle pousse l'opiniâtreté ou la prévention jusqu'aux excès les plus déraisonnables. Il en est de même des enfants et de tous les êtres faibles, qui, par leur infériorité même, ne conviennent qu'avec plus de peine de la supériorité d'autrui.

La femme est un enfant, ajoute-t-on, pourquoi l'humilier en appesantissant le joug de sa dépendance ? Car voilà le vrai principe de sa résistance ; l'homme fort ne sent point son amour-propre blessé en cédant ; il a la conscience de son pouvoir. La femme ne voit dans la soumission, même la plus juste, que les fers de sa servitude : ainsi le pauvre sent plus la perte de la moindre somme, que l'opulent d'une partie de ses trésors. La femme sait qu'on méprise une esclave, mais qu'on doit estimer une compagne ; si elle se révolte, c'est parce qu'elle croit ne pouvoir pas céder sans se dégrader aux yeux mêmes de son maître. La preuve en est qu'on fera tomber cette obstination toutes les fois qu'on sauvera l'honneur de son amour-propre, qu'on lui déguisera adroitement la vue de son infériorité par des marques de confiance, par un air d'importance attaché à ses sentiments, à ses opinions ; toutes les fois qu'on détournera par l'intérêt de ses plaisirs, de sa vanité, etc., sa vue de l'objet de son aheurtement, et qu'elle pourra céder sans se croire humiliée. Si la femme était

un enfant, il faudrait l'amuser encore et non pas la fâcher; c'est par cette adresse et ces sages déférences dues à une épouse estimée que le père de famille tempère son autorité, qu'il lui imprime plus de poids et d'assurance, en faisant partager ses sentiments, au lieu de les établir par la violence.

En effet, l'un des principaux ressorts de l'esprit féminin est ce fonds inépuisable de vanité, continue-t-on, qui perce dans toutes ses actions et ses pensées. Chez l'homme, domine plutôt l'orgueil, une opinion superbe de soi-même; le péché de la femme est plus mignon, plus véniel et plus approprié à sa constitution. Comme elle est destinée à plaire, il faut bien qu'elle ait soin de sa personne, de sa parure; il faut en elle un principe qui l'excite à s'embellir, à rassembler tous ses moyens pour les jours de combat et de gloire, au milieu de tant de rivales ardentes à conquérir les cœurs de leurs soupirants. La vanité dans ses justes bornes n'est donc point blâmable chez la femme, et, sans cet amour-propre, elle serait bien moins parfaite. Est-ce toujours sa faute si

cet encens universel l'étourdit, si notre idolâtrie l'enivre, si nos louanges la remplissent d'une plus délicieuse opinion de son mérite et de sa beauté? Quel homme résiste toujours aux séductions de l'orgueil? Quel concert enchanteur, pour un être timide, que celui des hommages! Quel charme ravissant pour une jeune fille de voir l'homme superbe, ce fier vainqueur, prosterné à ses genoux et soumis à son empire! Et ne voyons-nous pas les rois, les princes les plus magnanimes, se laisser doucement captiver par les adorations de leurs courtisans?

CHAPITRE II.

De la femme considérée moralement par rapport à l'état social.

La nature, par une économie admirable, fait encore dériver la coquetterie, cet antique besoin de plaire, inné dans la femme, de la même délicatesse d'organisation qui est la source de ses autres penchants. N'est-ce point pour obtenir la protection du fort que le faible a besoin de s'attacher à lui? C'est ainsi que Vénus devint l'amante de Mars, selon la fable; et la femme, de même que les femelles des animaux, préfère toujours le mâle le plus vaillant : prévoyance merveilleuse de la nature pour le maintien des espèces dans toute leur vigueur et leur perfection originelles. En amour comme en guerre, le courage ou la force emportent toujours la victoire. La femme aime les caractères belli-

queux, hardis, entreprenants; elle s'en croit plus forte, parce qu'elle est timide; elle met sa gloire à dompter un cœur indomptable, à fixer un inconstant, à faire plier une hautaine indépendance. Telle qui méprise vos soupirs respectueux, vos tendres supplications, piquée de la froideur, de l'air de dédain d'un jeune et fier Hippolyte, paiera cher son indifférence; cette fille si réservée deviendra une amante passionnée; elle rassemblera dans son amour tous les feux qu'elle refusait à d'autres engagements, tandis que celle dont la bonté facile écoute un essaim de folâtres adorateurs ne forme que des liaisons passagères et souvent sans conséquence.

Il faut à la vigne flexible un appui. Voyez cette veuve dans la tristesse, les sentiments tendres naissent sous les pleurs; un consolateur se fait aimer, le deuil sert bientôt de parure. L'amour, qui n'est, dit-on, qu'un épisode dans la vie de l'homme, devient pour la femme le roman tout entier. Jeune, elle aime sa poupée; dans l'âge nubile, elle s'attache à son époux et à ses enfants; dans la vieillesse, désespérant de plaire aux hommes par sa beau-

té, elle se voue à son Dieu; elle guérit un amour par un autre, sans en être jamais désabusée; la femme peut bien commencer par aimer un amant, mais ensuite elle aime l'amour pour lui-même, c'est-à-dire pour le plaisir.

Quelle est la femme capable de résister toujours aux occasions, à la persévérance, à des séductions continuelles et adaptées aux inclinations? Il en est peu, sans doute; ce qui fait dire à Montaigne : *Oh! le furieux advantage que l'opportunité!* Toutes, jeunes ou vieilles, belles ou laides, sont charmées qu'on les admire, qu'on leur adresse des hommages. Si l'orgueilleuse résiste quelquefois plus longuement qu'une chaste, elle est encore flattée dans sa vanité d'être nommée cruelle; elle n'est pas toujours fâchée qu'on lui désobéisse par un excès d'amour : ce sentiment se justifie de lui-même, car la résistance aiguillonne et enflamme, et bientôt, une liberté en autorisant une autre, la femme qui cède la plus légère faveur se voit obligée de tant pardonner qu'elle se trouve vaincue sans avoir encore succombé. Une fois subjuguée, la femme l'est pour toujours; il est plus fa-

elle pour elle de vivre sans aucun engagement que de se borner à un seul, quand elle ose franchir le premier pas. Elle s'attache par ses faveurs à ceux qui en furent l'objet; la qualité de libertin ne nuit pas toujours près des plus sages mêmes, qui se flattent d'en être les réformatrices. On a dit plus : les femmes sont des libertins par le cœur, selon un poëte anglais. Platon assure qu'elles furent jadis des garçons débauchés, et l'on ajoute que les égrillards les plus déterminés sont loin de leur déplaire :

Et mentem Venus ipsa dedit.

Qu'on examine combien peu elles s'aiment entre elles naturellement, parce qu'elles sont rivales; que leurs amitiés ne vont jamais jusqu'à se sacrifier une passion; que les seuls liens qui les puissent retenir sont des secrets d'amour, qu'elles craignent mutuellement qu'on ne trahisse. Aussi combien entend-on de ces traits de médisance, de ces petites noirceurs, de ces piquantes réticences que les prudes, les dévotes mêmes décochent saintement contre les plus aimables de leur pro-

pre sexe ! Montaigne croit la femme incapable d'une vraie amitié ; il ne lui trouve point une âme assez ferme, assez exempte de petites jalousies pour une autre femme ; ce n'est que pour l'homme ou pour des enfants que ses sentiments s'exaltent jusqu'à l'héroïsme.

Mais si la plus sage pardonne le moins aux autres les voluptés dont elle est sevrée, il n'y a point de haine comparable à celle dont les femmes perdues poursuivent les plus vertueuses ; la conduite honorable de celles-ci semble être le témoignage toujours insultant de leur infamie : c'est pourquoi les courtisanes sont si ardentes à corrompre la vertu la plus pure, afin qu'ayant bravé toute honte par des chutes répétées, la femme n'ait plus d'autre parti que de jouir de la ruine même de sa réputation. Plus la femme se donne, moins elle conserve de mérite aux yeux de l'homme ; plus elle pense reprendre son ascendant par la profusion de ses faveurs, plus elle diminue de l'estime qui lui était acquise ; car il arrive au contraire que l'homme s'attache davantage à celle qui met à un plus haut prix sa défaite ; de même qu'en toute chose, la

rareté renchérit la vertu, et l'amour s'aiguise par ses privations et ses généreux sacrifices.

Une des passions que ce sexe ressent avec le plus de violence est la jalousie. En effet, comme la femme fait en amour plus de sacrifices que l'homme, et qu'elle s'expose à tous les maux de la maternité, comme les lois sont plus sévères contre de nouvelles liaisons pour elle que pour lui, se voir délaissée, c'est se voir immoler à la plus cruelle injure et au déshonneur. Il est donc naturel qu'elle se livre avec fureur à la jalousie. Et peut-être que la privation des plaisirs qu'elle se croyait dus n'est pas le moindre mobile de cette passion qui ravage toute son âme [1].

[1] C'est surtout par ce secret dépit de leur nullité que les eunuques deviennent de si intraitables surveillants des sérails; ils ont du plaisir à s'opposer aux moindres récréations des femmes, comme tout être faible et incapable voudrait voir chacun réduit à sa propre impuissance. Tout être inférieur ne pouvant atteindre à l'élévation de son adversaire, s'efforce de le courber, de le rapetisser à sa propre bassesse. L'envieux a du moins cela de bon, qu'il se punit lui-même, comme le fer se ronge par la rouille.

Si l'amour ne peut se cacher long-temps, la jalousie se décèle bien facilement dans une amante aux yeux d'une autre femme. Tels sont les funestes emportements qui conduisent tant d'épouses, d'amantes sensibles, à la démence, à des maladies de langueur dont elles déguisent en vain la source, et qui, comme l'amour secret, ont besoin, pour être devinées, de clairvoyants Érasistrates. Qu'on explique en effet pourquoi les mères haïssent presque toujours leur bru, tandis qu'elles aiment plus souvent leur gendre.

Toutes les femmes pardonnent à Orosmane de poignarder Zaïre par excès de jalousie, car puisque cette dévorante passion est encore la preuve du plus violent amour, quelle femme ne serait pas offensée plutôt de la flasque indolence d'un amant qui la verrait, presque sans regret, enlevée par un autre? Combien d'entre elles tiennent même à honneur que des ducls et des coups d'épée signalent à tous les regards l'éclat et le triomphe de leurs charmes?

Cependant toute passion étant plus impétueuse dans les êtres les plus délicats et les

plus sensibles, la jalousie des femmes devient encore plus terrible par rapport aux hommes :

. . . . Notumque furens quid femina possit.

Plus leur époux montre de beauté, de mérite, de jeunesse, de qualités brillantes et aimables, plus elles conçoivent de soupçons, de défiances sur son infidélité, plus elles sentent de fureur contre toute autre femme qu'il approche. Qui ne connaît la rage d'une Médée envoyant à sa rivale une robe empoisonnée, et égorgeant ses propres enfants? Qui n'a pas entendu retentir la scène des douleurs d'une Hermione dédaignée par Pyrrhus?

Nullæ sunt inimicitiæ nisi amoris acerbæ.
PROPERCE.

« Lorsque la jalousie saisit ces pauvres âmes » faibles et sans résistance, dit encore Montaigne, c'est pitié comme elle les tirasse et » tyrannise cruellement. Elle s'y insinue sous » titre d'amitié, mais depuis qu'elle les possède, les mêmes causes qui servaient de fondement à la bienveillance servent de fondement à la haine capitale; c'est, des maladies

» d'esprit, celle à qui plus de choses servent » d'aliment et moins de choses de remède. »

On remarque, en effet, dans les maisons d'aliénés beaucoup plus de folles par jalousie que de fous par cette cause. Le délaissement d'un ingrat paraît surtout à la beauté un sanglant outrage; et c'est ainsi qu'on voit se faner, dès leur printemps, de brillantes fleurs par le souffle empoisonné de ce mépris pour leurs charmes : telle union formée sous les plus fortunés auspices ne présente plus que d'atroces querelles jusque sur la couche nuptiale : de là les chagrins rongeurs qui font un tourment infernal de la vie domestique. Quelle serait l'existence du mahométan au milieu de son harem, dont les femmes se disputeraient avec fureur sa possession, s'il n'y faisait pas régner la terreur et la contrainte? Mais alors, avilie dans des voluptés sans charmes, l'odalisque d'un sultan, n'ayant plus que les restes de ses rivales, ramène toute sa tendresse sur ses enfants; ils la consolent des ennuis de l'amour; ils font désormais son espérance et sa joie. Où sont ces femmes fortes, assez

affectionnées au bonheur de leur mari pour lui sacrifier toute jalousie, pour amener elles-mêmes de jeunes beautés à sa couche? Sara, dit-on, le fit pour Abraham, Stratonique pour le roi Déjotare, Livie pour Auguste; mais il est probable que ces femmes prudentes aimèrent mieux céder de bonne grâce à une chose qu'on se serait permise sans elles, afin de choisir des rivales incapables de les supplanter. C'est ce que l'histoire nous a raconté de la marquise de Pompadour, pendant que *les fleurs blanches naissaient sous ses pas;* et ce manége ne fut encore que l'art de perpétuer son empire.

Que le médecin étudie donc la femme; qu'il voie comment la nature a disposé cette timide et coquette Galatée,

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri;

sa pudeur, ce charmant attribut de la beauté aimante, qui feint de refuser ce qu'elle brûle d'accorder; cette aimable vanité qui, se complaisant dans les mondanités féminines (*mundus muliebris*), s'affecte du nouvel ornement qui pare une rivale, et qui pleure secrète-

ment la perte d'une grâce; qu'il observe les profondes racines de cet amour-propre entretenu, exalté par tant d'hommages séducteurs. Quelles vives démangeaisons de coquetterie, de voir et d'être vue! Qu'il examine cette jeune et vive élégante de nos cercles les plus brillants; c'est un enfant gâté par l'adulation et rassasié de fadeurs; la dissipation, les spectacles, les bals, ajoutent à ses minauderies, à sa gracieuse impertinence; ils impriment à son système nerveux une mobilité, une sensibilité extraordinaires; il faut des vapeurs, des migraines, des nerfs agacés à cette jolie nymphe élevée dans les délices et la molle oisiveté. Tout sourit à ses moindres caprices, elle est blasée sur tout; mais lorsque le temps, *cet insigne larron*, lui dérobe ses charmes, lorsqu'elle voit décroître les hommages et les plaisirs, quel douloureux mécompte de sa fierté! quelle humiliation cruelle pour l'amour-propre! quels trompeurs éloges, indignement démentis! qu'il en coûte pour se résoudre à ne plus pouvoir plaire, et que les miroirs deviennent perfides! On accuse en vain les hommes de faus-

setés et d'ingratitude ; on vante en vain l'antique politesse de nos aïeux; il s'élève au fond du cœur je ne sais quel obscur chagrin qui ronge la vie et sillonne les joues. Heureuse alors la femme modeste et sensée qui sait se résoudre à sa destinée, et remplacer par des soins plus importants ceux des ruines de sa beauté !

Lorsqu'elle ne peut plus contester enfin le titre de *vieille*, la femme sent qu'elle n'a plus le droit de régner par l'amour, qu'il lui est moins permis de rester imparfaite ; son esprit s'étend, se fortifie par mille réflexions que l'usage du monde et la société lui ont jadis inspirées. Dans sa jeunesse, un instinct sagace indiquait soudain ce qui plaît ou ce qui peut déplaire, lui faisait reconnaître le vicieux ou le nuisible ; dans l'âge mûr, elle acquiert un tact merveilleux pour saisir un ridicule, pour sonder le cœur, pour démêler un penchant inaperçu ; elle discerne, d'un coup d'œil, ce qui convient à tel ou tel personnage ; sa politique devient plus profonde et plus raffinée ; elle se soutient par adresse, par son art d'intéresser, de diriger la jeunesse inexpérimentée

dans les sentiers du monde : c'est Ulysse en jupons, comme on le disait de Livie, femme d'Auguste. Si surtout elle sait éviter de se ressouvenir de sa beauté, elle mérite alors tous les respects des hommes. Il y a plus, un jeune homme n'est pas bien élevé s'il lui manque les conseils prudents d'une mère âgée ; elle seule a le secret de le rendre vraiment aimable ; nulle politesse n'est parfaite sans ses leçons ; elle connaît mille attentions affectueuses et ces adroites prévenances qui savent enchanter le commerce de la vie. Ses enfants deviennent sa gloire, et c'est dans eux et par eux que cette illustre Cornélie se flatte de briller encore à son déclin sur la terre.

Par rapport au caractère et même à l'esprit, on trouve moins de différence de femme à femme que d'homme à homme : elles se tiennent plus près de leur nature que nous de la nôtre ; la civilisation semble fortifier leurs penchants naturels, tandis qu'elle tend à diminuer les nôtres. En effet nous cherchons l'indépendance, tandis qu'elles aiment à donner et recevoir un doux esclavage. L'homme veut régner par l'autorité et la va-

leur ; la femme nous enchaîne par les nœuds et les replis de mille affections. Nous tendons à généraliser notre existence ; elle, à la particulariser : nous aspirons à la gloire ; elle, à la félicité domestique. Enfin l'homme ressemble peut-être à l'altière Injure, qui, selon Homère, foule aux pieds les têtes des mortels ; et la femme, aux molles Prières, qui la suivent en se courbant pour réparer ses outrages.

Par rapport à l'état social, une épouse est plus vertueuse là où l'égalité numérique des sexes établit la monogamie ; elle est plus dépravée, au contraire, où la polygamie est en usage, par la surabondance des femmes. La raison en paraît évidente ; car, en supposant aux deux sexes des besoins égaux, il faut que le plus nombreux recherche l'autre ; et si c'est la femme, elle cédera aisément, surtout dans les pays où, captive en des sérails, la difficulté, la rareté des occasions doivent rendre celles-ci plus décisives. Une pareille disposition morale, principalement sous les climats chauds, où toutes les passions sont plus exaltées, en exigeant la réclusion des femmes, inspire de plus impérieux

désirs, soit de la liberté, soit des jouissances dont on est sevré; toute défiance d'ailleurs autorise l'abus, et, puisque c'est une esclave qui n'est pas maîtresse d'elle-même, la femme n'a plus à répondre d'elle. Comme on la croit incapable de résister à ses penchants, sa vertu serait sans récompense, ou plutôt duperie; ainsi, par cela même qu'on ne l'a pas estimée, la femme cesse d'être estimable; il y a des pays où la raison inverse devient également vraie.

Or ce mépris pour les femmes produisant nécessairement leur esclavage, la surabondance de ce sexe rendant les jouissances trop faciles, et dépréciant l'opinion de son mérite, amène en même temps la corruption des mœurs. Il s'ensuit que le despotisme s'établit dans la famille, et, par une pente naturelle, dans le gouvernement politique. Au contraire l'estime pour les femmes tend à leur liberté, à les rendre maîtresses et reines, et cet état est favorable à la liberté civile. C'est ainsi qu'elles étaient respectées chez les Gaulois et les Germains, nos libres et généreux ancêtres, et qu'elles tenaient un

rang dans les conseils de ces nations [1]. La galanterie chevaleresque du moyen âge, qui armait de nobles paladins pour soutenir l'honneur des dames, était le même sentiment de respect et de déférence pour ce sexe, mais alors exalté jusqu'à l'héroïsme. Cette opinion de leur vertu rehaussait encore plus celle-ci, et c'est alors, sans doute, qu'on a vu des amantes héroïques, des Aménaïdes fidèles à leur Tancrède. Quelles grandes choses on pourrait produire par les femmes! Les anciens Grecs les ont crues, à tort, incapables d'un amour magnanime. Sans doute elles ne doivent pas, en farouche amazone, en hardie Bradamante, courir le harnais

[1] Les Celtes, dit Plutarque, *Des vertus des femmes*, ont coutume de consulter leurs femmes sur la paix et la guerre, et de les prendre pour arbitres des différents entre eux et leurs alliés. Aristote, *de republicâ*, l. II, place les Celtes au nombre des nations guerrières soumises à des femmes. De même les assemblées des sauvages de l'Amérique dans leurs carbets, consultent aussi les femmes sur la paix ou la guerre; fait presque général chez les nations encore barbares. (Robertson, *Histoire de l'Amérique*.)

sur le dos, comme le guerrier dans les camps et au milieu du feu des batailles; celles qu'on voit prendre ainsi des habitudes martiales sortent de leur sexe [1]. Mais si quelque moyen peut rallumer encore parmi nous le sentiment des antiques vertus, aujourd'hui que l'amour de la patrie, que le fanatisme de la religion et la passion de la vraie gloire, sont étouffés sous les vils calculs de l'intérêt pécuniaire et par l'ambition des faux honneurs, ce moyen ne peut venir désormais que de la femme. C'est en la corrompant

[1] De même, au temps de César, les femmes germaines suivaient l'armée, et décidaient s'il était opportun ou non de livrer bataille. (César, *De bello gallico*, l. I, c. 50.) Il en était ainsi des femmes gauloises, au rapport de Polyænus. (*Stratagem.*, l. VI., c. 50.)

Toutefois les Gaulois avaient droit de vie et de mort sur leurs femmes; la polygamie leur était permise. (César, *De bell. gall.*, l. VI, c. 19; et Berlier, *Précis historiq.*, p. 279. Les Germains seuls, entre ces anciennes nations encore barbares, étaient monogames; mais leurs chefs pouvaient prendre plusieurs femmes. (Tacite, *Mor. Germ.*, c. 18.)

qu'on a perdu notre vieille Europe et amassé ces noires tempêtes qui tonnent depuis tant d'années sur la tête des peuples. Il nous en coûtera notre bonheur et notre indépendance, si la femme n'admire plus dorénavant que l'or de la fortune et la splendeur du pouvoir. Également avilie comme l'homme (après lui toutefois), ses charmes seront mis à l'encan, et son empire deviendra le témoignage de sa honte; elle perdra bientôt et son ascendant et ses charmes; dégradée dans l'estime des hommes, avec elle s'engloutiront, dans un affreux despotisme, les biens les plus précieux que nous avait donnés la nature, *la liberté* et *l'honneur*.

Pourquoi les sentiments nobles, en effet, ne se conservent-ils que dans les pays où les mœurs sont pures? C'est que les femmes n'y admirent point un homme couvert d'infamie et de honteux honneurs; c'est que l'éclat des richesses n'y fait pas le dédommagement de l'avilissement, et qu'un haut rang n'y garantit pas du mépris de ce sexe, mépris bien plus insupportable et outrageant que celui de l'homme. « Dans les républiques,

dit Montesquieu, les femmes sont libres par les lois et captives par les mœurs; le luxe en est banni, et avec lui la corruption et les vices [1]. Les bons législateurs ont banni jusqu'à ce commerce de galanterie qui produit l'oisiveté, qui fait que les femmes corrompent avant même d'être corrompues, qui donne un prix à tous les riens et rabaisse ce qui est important, et qui fait que l'on ne se conduit plus que sur les maximes du ridicule que les femmes s'entendent si bien à établir [2]. »

Lorsqu'il n'y a plus de vice méprisé, s'il est riche et puissant, comme dans nos sociétés actuelles, lorsqu'on ne redoute plus que la tache du ridicule, on peut presque tout tenter impunément, en évitant seulement avec soin ce dernier. La femme dirige, en ce sens, l'opinion publique, au point que les noms même de chasteté, de vertu, l'antique pudeur, deviennent souvent des qualités risibles dans notre état de civilisation, et le plus

[1] *Esprit des lois*, liv. VII, chap. 9.
[2] *Ib.*, ch. 8.

impardonnable des ridicules. Qui osera se faire alors le don Quichotte des hautes vertus, des grandes passions, même de celle d'amour, si plaisamment raillées par les élégantes de nos salons? Belle dame, vous vous trompez. Après avoir dégradé tout ce qu'il y a de noble et de vénérable parmi le genre humain, le mépris doit nécessairement rejaillir jusqu'à vous et votre famille. N'êtes-vous plus desormais épouse, mère, fille, sœur? C'est ainsi qu'après avoir renversé l'autel de l'honnête, on fait cesser tous les cultes et tous les sacrifices. Devenez femme telle que la nature vous a formée, et vous retrouverez encore des respects dignes de vous.

Sans doute la corruption a été réciproque, et il serait injuste d'en accuser la femme. C'est le résultat de nos institutions actuelles et l'esprit des gouvernements monarchiques, car la vraie noblesse du caractère et l'élévation des âmes ne conviendraient guère lorsqu'on exige tant de souplesse, et qu'on rive les fers de notre servitude sous l'apparence d'une exquise politesse. Pour amollir les hommes, on a dû commencer par sé-

duire et corrompre les femmes au moyen du luxe et des faveurs des cours. Les rapports naturels ainsi renversés entre les sexes, la femme a dominé, mais pour sa propre ruine, et même pour son infortune. Tout ce qu'on ajoute à l'éclat de son rôle a toujours été dérobé à son bonheur; plus d'une tendre Monime, ou d'une sensible La Vallière, ont trempé de larmes amères l'auguste diadème de leurs maîtres avant de succomber à la misère de leur destinée.

Combien ne faut-il pas de précautions et de prudence pour gouverner la santé d'une organisation aussi frêle et aussi mouvante que celle de la femme dans tous les états de sa vie! Combien de saccades dans les affections, de jeux et de retours dans les ressorts de cette inconstante sensibilité! Comment enchaîner cette imagination flexible et toujours ondoyante! Dans quels abîmes du cœur le médecin doit descendre, tantôt avec discrétion, tantôt avec une imposante fermeté! Un dépit, un chagrin, une blessure d'amour-propre renfoncé, une tendresse déguisée, le venin d'une jalousie secrète,

une espérance déçue, une crainte vive ou prolongée, une joie immodérée, un désir trop concentré, une douleur ou une volupté trop poignantes, tantôt des larmes forcément contenues, tantôt un caprice frustré, voilà de quoi exciter des spasmes, des secousses désordonnées dans toute l'économie de la femme.

Et lorsque ces mouvements se réfléchissent vers l'utérus, *cet animal indocile*, comme parle un ancien, entre en fureur, s'agite et ébranle tout le corps. C'est le centre d'où partent une multitude d'irradiations nerveuses, surtout à l'époque de la nubilité et dans diverses circonstances. C'est par les communications de cet appareil d'organes avec le système nerveux abdominal (ou le grand sympathique, trisplanchnique), que l'utérus est intéressé dans presque toutes les affections de la femme; de sorte que la sensibilité hystérique semble être non seulement son état le plus naturel, mais peut-être même l'une de ses perfections. En effet, qui lui inspire le désir de plaire, si ce n'est l'influence secrète de l'organe sexuel? D'où

s'élèvent les ardentes émotions de la jalousie ou cette tendresse affectueuse, ce penchant à s'exalter, sinon de ce foyer de sensibilité? Non seulement l'amour sexuel, mais celui de la maternité ou des enfants, celui même de la dévotion, ne sont pas exempts de ces rapports merveilleux avec l'organe utérin et ses dépendances. Qu'on examine cette tendre mélancolie, ces talents soudains qui fermentent et éclatent tout à coup chez plusieurs filles vers l'époque de la puberté (d'où l'on a dit que l'esprit leur venait alors), qu'on suive toute la chaîne des idées, des sentiments qui accompagnent l'explosion de cette floraison du physique et du moral, ce délire érotique, cette fièvre de vie, qui semblent enivrer cette vierge naguère si timide; qu'on en voie d'autres, plongées dans les langueurs de la chlorose, s'abandonner à des goûts absurdes ou dépravés, etc., l'on reconnaîtra combien tantôt l'activité, tantôt l'atonie, les divers tiraillements nerveux de l'organe reproducteur affectent toute l'économie de la femme.

Enfin, lorsque l'âge détruit en elle l'énergie

de cet organe et l'espérance des plaisirs; lorsque l'écoulement des règles a cessé avec la faculté de concevoir, la mort du système sexuel semble reporter un surcroît de force dans tout le reste de l'organisation. En effet, pendant la gestation surtout, si la vie semblait concentrée vers l'organe utérin pour fomenter, couver celle d'un nouvel être; si la femme alors manifestait moins de facultés d'intelligence, plus de faiblesse et de bizarreries qu'à toute autre époque; au contraire, lorsque les forces vitales cessent de conspirer vers l'utérus, elles augmentent celles de l'esprit et du reste du corps; c'est alors qu'il se développe plus de poils à la figure (quelques femmes deviennent même barbues); passé l'âge critique, les femmes acquièrent l'espérance d'une plus longue vie que l'homme, leur esprit déploie plus de netteté, d'étendue et de vivacité. Il y a moins d'instinct maternel désormais que de prudence pour diriger une famille; on donne moins au sentiment qu'à la réflexion; la femme se rapproche davantage de la constitution masculine. (Les femelles des quadru-

pèdes, des oiseaux, après l'âge propre à la génération, revêtent le pelage ou le plumage plus coloré des mâles, et leur chair devient ferme et dure comme celle de ces derniers.) Enfin la consolation de ses derniers jours est de mourir entre les embrassements d'une nombreuse famille et d'une féconde postérité.

Telle est la nature morale du sexe féminin, telles sont les modifications qui résultent des phases de son existence. La femme est donc un être extrême dans ses affections et ses qualités naturelles; rarement elle conserve ce milieu de froideur et d'indifférence dont la raison de l'homme tire tant d'avantages et de force pour affermir ses jugements, pour les peser dans la juste balance de l'équité.

Femme! objet inconstant d'idolâtrie et de haine, compagne sensible, éclairée de l'homme parmi nous; épouse, tendre moitié, ou plutôt le tout du citoyen et de sa famille, votre éloge ou votre blâme fait le destin du monde. Tantôt nymphe folâtre, dansant sur les gazons fleuris de Tempé ou

les collines du mont Olympe; tantôt veuve inconsolable se précipitant près du Gange sur le bûcher enflammé qui dévore son époux; tantôt bacchante échevelée dans les fêtes d'Adonis, ou séduisante Circé enivrant de nectar ses adorateurs, ou cruelle Médée dans les fureurs de la jalousie; ruine, délices de l'univers, source de la vie dans ses amours et principe de la mort dans ses voluptés; être qui crée et détruit le genre humain, dont la prière ordonne, dont le commandement peut tuer; assemblage des plus étonnants contrastes, pétri d'éléments de discorde pour établir la concorde; ô quels dangereux dons servent à l'accomplissement de cet être lorsqu'il sait en faire usage! L'homme est plus sûr d'échapper à ses prestiges par la folie que par sa raison même; elle lutte en vain contre le joug fatal que lui imposa la nature dans les jours de la jeunesse et dans presque tout le cours de la vie.

SECTION CINQUIÈME.

DE LA FEMME CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT LITTÉRAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'influence des femmes dans la société sur la littérature et les beaux arts [1].

> Ubicunque videris orationem corruptam placere, tibi mores à recto descivisse non erit dubium.
>
> SENECA, *Epist.* CXIV.

De toutes les lois de la nature, la plus douce et la plus impérieuse est le penchant qui rassemble les deux sexes dans cette communauté de biens et de maux qu'on appelle

[1] En 1809, la Société des sciences, lettres et arts de Mâcon avait proposé cette question; le travail qu'on donne ici a remporté le prix.

la *société*, et qui les oblige à se rendre meilleurs ou plus aimables pour se plaire l'un à l'autre. La femme ne pouvant pas subsister seule, est, par sa faiblesse, ses grâces et les fonctions auxquelles son sexe la destine, le premier lien de la vie civile. Esclave condamnée à des travaux pénibles chez le sauvage, opprimée et renfermée sous le jaloux despotisme des Orientaux, elle n'exerce une influence active que sous les climats où, presque égale à l'homme, et plus maîtresse d'elle-même, elle apprend à faire estimer son suffrage; et parce qu'elle est libre de se donner, elle veut qu'on la mérite. Bientôt elle substitue à la rudesse féroce de nos premières habitudes l'empire plus doux de l'amour et les lois de la politesse. En réduisant son vainqueur à lui plaire, elle éveille l'industrie et les arts. Le chant, la danse, la peinture, les ornements poétiques du langage, naissent de cette même source, ainsi que le goût de la parure et tout ce qui s'y rapporte. L'impuissance de la femme intéresse la générosité du sexe le plus robuste, et le prix qu'elle sait mettre à ses faveurs fait

tout son pouvoir. De là est venu son prodigieux ascendant à cette époque, appelée le moyen âge, dans cette enfance de nos sociétés modernes, berceau de la chevalerie errante et de l'ancienne courtoisie des paladins. Tels furent encore, chez les Grecs et les premiers Romains, ce respect et cette déférence pour les femmes, qu'on retrouvait aussi parmi les Gaulois et les Germains. Aux yeux de ces peuples simples et vaillants, la délicatesse de ce sexe paraissait un objet sacré; ses conseils, souvent écoutés dans les délibérations publiques, devenaient encore les arbitres de la conduite des hommes.

Ce rapport d'égalité civile entre les sexes produit à la longue des résultats importants dans les mœurs. Tant que la femme, suivant sa destination et ses goûts naturels, se tient au centre de la famille comme dans son propre univers, et que l'homme se livre au dehors à de plus grands ou de plus forts travaux, la séparation habituelle des sexes renforce le caractère de chacun d'eux. La femme devient plus femme, et l'homme plus homme, en vivant davantage avec leurs semblables. Tous deux

connaissent plus le véritable amour que la galanterie, parce qu'ils se voient rarement. Il y a moins de politesse que de franchise. Il y a moins de satisfaction pour l'amour propre, et plus de cette haute estime de soi-même, qui nous exempte des vices bas, qui se paie, par l'orgueil, des sacrifices de l'intérêt. Les vertus sont dures, les passions féroces; l'homme montre mieux l'empreinte de son caractère, et manifeste cette énergie originelle, qui n'est que la conscience de sa force et de sa dignité. Son langage et ses arts, encore grossiers, conservent plus de vigueur que de grâces; une rustique simplicité tient lieu du bon goût qui n'est pas né. La femme, naturellement douce et sensible, est ornée des simples attraits de l'innocence, que sa pudeur rend plus touchants. Sa parure et sa coquetterie s'embellissent de tout ce qui leur manque. Plus elle vit retirée, plus elle resserre le cercle de ses affections, et les rend profondes et constantes. Parce qu'elle sait aimer, elle n'est pas débauchée. Elle garde long-temps son ascendant, parce qu'elle ne se prodigue pas. On ne l'aborde

point avec familiarité, mais avec respect, comme ces objets qui, vus dans un demi-jour mystérieux, n'en paraissent que plus vénérables. Alors les mœurs sont austères : les amours ressemblent à un culte, et, publiquement avouées, elles demeurent sous les yeux de l'honnêteté. En faisant acheter chèrement sa défaite, la femme rend la victoire plus glorieuse : l'on est charmé de la résistance, et l'on méprise des triomphes trop faciles.

Lorsque les liaisons sociales deviennent plus intimes ou plus fréquentes entre les deux sexes, ils se communiquent leurs qualités. Le plus faible ne pouvant pas s'élever au niveau du plus fort, l'homme s'efféminc et la femme aspire à se rendre homme. La vie molle, sédentaire, indolente, qui résulte de cet état de société, adoucit les mœurs, mais énerve la vigueur du corps et en aiguise la sensibilité. La finesse du tact et des sens ajoute aux sentiments de nouveaux degrés de subtilité : l'habitude des sensations délicates raffine encore leur délicatesse. De là naît cette sagacité merveilleuse du goût,

cette vivacité d'esprit et d'imagination si propres à l'étude des lettres et des arts. Mais à force de se polir, l'empreinte du naturel s'efface; tant de contrainte comprime la franchise et la liberté; l'énergie des passions s'éteint sous les froides combinaisons de la politesse, la véhémence du caractère sous une fausse affectation de modestie; la force du génie fait place aux jeux brillants du bel esprit, et la fierté de l'âme aux raffinements de la galanterie. L'amour, qui tient tant à l'héroïsme et qui est si capable d'allumer le vrai génie, s'éteint dans l'abus des jouissances, car la proximité des sexes, irritant continuellement les désirs, corrompt le cœur et substitue les plaisirs aux devoirs. Les sens, épuisés par les voluptés, se blasent, deviennent difficiles à satisfaire. La lassitude même de ce qui est bien porte le moral, comme le physique, à la recherche du rare, du précieux, de l'inusité; et c'est ainsi que se dépravé le goût, qui suit toujours l'état des mœurs [1].

[1] *Voyez* la note C, *de l'influence de l'amour sur les facultés de l'esprit.*

Nous connaîtrons, par les dispositions naturelles de la femme, quels goûts elle doit introduire dans toutes les choses où elle exerce son influence. Le sexe faible recherche l'agréable et s'adresse au sentiment, le sexe fort s'attache à l'utile et parle à l'intelligence; celui-ci veut instruire ou dominer, l'autre veut charmer ou séduire; l'un aspire à la renommée, l'autre au plaisir. Autant l'homme considère l'espèce et les choses générales, autant la femme s'attache à l'individu et se fixe à des objets particuliers. L'un se plaît dans une courageuse indépendance, l'autre préfère un doux servage; celle-ci affecte de la finesse et des détours où celui-là met de la franchise et de la simplicité. Chacun d'eux n'envisageant les objets qu'à sa manière, ne les voit point en tous sens, et, par une relation admirable, les deux sexes ont besoin d'être unis pour acquérir une parfaite idée des choses. Tout ce qui s'y trouve de fort, de vaste, de sublime, est mieux aperçu par l'un; tout ce qu'il y a de délicat, de gracieux ou de fin, est mieux senti par l'autre. La femme, cette fleur de

la nature, rassemble tout ce qu'il y a de plus tendre, de plus séducteur, de plus ravissant sur la terre, mais l'homme seul est capable des brûlants transports du génie; il règne par la pensée; son empire est l'univers, son besoin est l'immortalité.

Les manières et les mœurs s'établissent par les femmes, tandis que les principes et les lois se règlent par les hommes. Dans les républiques, celles mêmes qui ont toléré la licence des mœurs, comme Corinthe et Venise, la condition des femmes était déterminée par le gouvernement; les débats suscités à Rome par la loi *Oppia*[1] témoignent assez l'importance qu'on attachait à leur seule parure. Nulle part elles ne furent plus honorées et plus dignes de l'être qu'à Sparte et à Rome. C'est que les femmes développent mieux les qualités de leur sexe où les hommes déploient un plus mâle caractère. Sous les gouvernements monarchiques, où l'inégalité des fortunes et des rangs introduit le luxe et ce superflu qui devient le nécessaire dans les conditions élevées, où les affaires

[1] Tite-Live, *Décad.* IV, lib. IV.

de l'état, concentrées dans le pouvoir suprême, laissent plus d'oisiveté aux classes intermédiaires, il s'établit, par les femmes, une concurrence générale dans la société et des manières polies. Ce désir de plaire, qu'elles font naître, éveille le besoin de la parure, les modes et la vanité qui les soutient. Aux agréments du corps on ajoute ceux de l'esprit; on répand un vernis d'élégance sur tous les discours, on déguise sous des ornements délicats les vérités trop austères. Le ton de la plaisanterie, qui refroidit tant de sentiments généreux, qui éteint tout enthousiasme, devient habituel. La femme compense son défaut de force par l'arme puissante du ridicule, dont elle sait si bien faire usage; et pour mieux asservir les âmes les plus élevées, elles les ébranle par le jeu de mille petites passions.

Quoique les divers ordres de l'état vécussent plus séparés dans les anciens temps qu'aujourd'hui, surtout sous les institutions féodales; quoique les familles fussent plus rapprochées sur elles-mêmes, qu'il y eût plutôt des réunions particulières qu'une so-

cieté générale, et des bonnes mœurs que du bon goût, les femmes exerçaient cependant dès lors, en France, une plus puissante influence que dans toute autre contrée civilisée de la terre. C'était une sorte de dédommagement dû à leur exclusion de tout grand pouvoir civil par la loi *salique*. En effet, elles semblent moins jouir de cet ascendant dans les états où elles peuvent porter le sceptre, soit qu'en participant aux plus grands droits des hommes elles perdent ainsi des qualités propres à leur sexe, soit que nous sentions une propension naturelle à refuser à leur autorité ce que nous donnons plus généreusement à leur délicatesse. Aussi les lois ont-elles, à cet égard, moins d'empire sur nous que les manières, les usages et les modes, par lesquels règnent les femmes. Le naturel de notre nation, plus sociable que toute autre, sa gaieté, sa vivacité, son penchant à la galanterie et aux plaisirs, disposent sans cesse les sexes à vivre en société, et accordent le plus de déférence au plus aimable.

Si l'amour, trop ardent sous les climats

chauds, se plonge dans les voluptés, s'il devient languissant et apathique sous des climats glacés, les régions tempérées, telles que la France et toute l'Europe méridionale, seront plus naturellement le centre de la galanterie. Presque en tout temps on y a vu régner l'esprit et la politesse; les femmes y jouissent d'une plus grande liberté que partout ailleurs. Il suit de là qu'on y sacrifiera souvent à leur esprit, que l'on y donnera surtout du prix aux talents agréables, qu'on s'attachera moins à ce qui est bien qu'à ce qui plaira le plus. Le goût s'épurera, mais il pourra devenir ensuite recherché, difficile à satisfaire. Les arts, la littérature, pourront avoir de moins naturel, de force et de simplicité, mais plus d'ornements et de grâces chez nous que chez les anciens. Nos manières pourront perdre beaucoup de leur gravité; l'esprit de famille, celui des aïeux et de la patrie s'affaibliront, et en même temps que nous serons moins solides nous paraîtrons aussi plus aimables.

Autant l'uniformité des habitudes règne partout où les sexes vivent trop rassemblés,

autant les caractères se montrent originaux, indépendants et fortement prononcés dans ces pays où les sexes se voient entre eux avec réserve. L'Anglais orgueilleux et dur rend l'Anglaise douce, modeste, retirée; la Française est plus vive et plus libre en société, parce que le Français montre plus de complaisance et de galanterie. Une Espagnole aussi fière que tendre, une Italienne sensible et artificieuse, ont plus d'empire sur les hommes que la flegmatique Allemande ou l'indolente Hollandaise; mais celles-ci, plus instruites, plus soigneuses de leur ménage, rendent l'homme moins dépendant d'elles chez ces peuples encore simples; il est plus lui-même; il a plus de ces traits distinctifs, de ces formes saillantes qui frappent le poëte ou le peintre, qui donnent de l'expression et de la vie à ses ouvrages. L'artiste hasardera ses conceptions avec plus d'audace; mais, dépourvues de ce goût délicat dont la femme est juge, elles seront souvent bizarres quoique énergiques, et extravagantes quoique élevées. Ainsi les productions de la littérature et des arts se modifient selon

l'état des femmes en chaque nation. Les Anglais y puisent leur habileté particulière dans le genre romantique [1], ainsi que leur goût fantasque et singulier; les Français lui doivent leur supériorité dans la poésie dramatique, et cette frivole galanterie qu'on leur reproche; les Italiens en ont acquis cette vivacité de sentiment pour la musique et les beaux-arts, mais avec cette affectation, ces *concetti* ou ce clinquant d'esprit dont on les accuse.

[1] La littérature *romantique* s'acclimatera difficilement dans une société désenchantée des illusions de l'amour, et qui n'admet que les vérités du monde matériel. Ainsi plus on multiplie ses sensations physiques, plus le feu de l'imagination s'éteint.

DEUXIÈME PARTIE.

État des femmes dans la société en France aux seizième et dix-septième siècles.

Dès le milieu du seizième siècle, on dut observer quel caractère dominerait dans la littérature française encore à son berceau. François Ier, prince belliqueux, galant et lettré, rapporta, pour fruit de ses fréquentes guerres en Italie, les lettres et les beaux-arts, qui fleurissaient alors dans cette contrée. Il attira les femmes à sa cour, et avec elles appela la politesse, l'élégance des manières et l'éclat de la magnificence. Aux anciens tournois et aux carrousels, écoles de force et d'adresse dont les hommes étaient seuls acteurs, succédèrent d'autres fêtes, des divertissements plus doux et auxquels les femmes prenaient plus de part. Les mœurs s'altérèrent, le goût se forma; l'on étudia

l'art de plaire; on voulut avoir de l'esprit. Le langage s'épura, et reçut de Marot, de Rabelais, des formes vives, enjouées et naïves. On peut dire que les querelles religieuses suscitées alors devinrent pour l'esprit humain le levain d'une fermentation générale. De toutes parts les consciences ébranlées cherchèrent à s'éclairer. Il fallait lutter avec avantage dans le choc des disputes; on fouilla dans les monuments littéraires de l'antiquité, non plus seulement pour les commenter, pour faire parade de son érudition, mais pour en nourrir ses pensées, comme Amyot et Montaigne. L'anarchie et les dissensions civiles, ces tempêtes du genre humain, fortifient les caractères et agrandissent les intelligences, parce qu'elles placent souvent les individus dans des circonstances périlleuses où la prudence et le courage sont également nécessaires; et l'on voit éclater les plus sublimes vertus auprès des attentats les plus atroces. Les qualités personnelles et le mérite ayant naturellement plus d'ascendant, parmi ces bouleversements, que les titres de convention, le roturier peut

s'élever aux grands emplois et le noble en descendre : il s'établit une émulation orageuse, mais féconde en talents. Aussi les longues discordes de la Ligue ont amené l'époque d'une maturité générale des esprits, et d'une nouvelle assiette morale de la nation française. Le calvinisme avait imprimé aux caractères des principes d'indépendance et une énergie dont on se ressentait par contre-coup dans le catholicisme, et qui dura jusqu'à la révocation de l'*édit de Nantes*. Les maximes austères des réformés, que suivirent aussi les jansénistes, ces stoïciens rigides du christianisme, avaient pénétré jusque dans l'esprit des femmes. Si l'on considère qu'au dix-septième siècle une aussi puissante monarchie que la France, gouvernée par de grands rois ou d'habiles ministres, se trouvait alors dans la fleur de ses institutions; qu'elle portait un principe interne de force qui réagissait même sur ses voisins; que la langue, s'affranchissant de la barbarie, s'essayait avec une heureuse audace, se polissait par le commerce d'une cour brillante; que le luxe employait et excitait

tous les beaux-arts, on comprendra comment cette époque a été si glorieuse et si éclatante que les âges suivants n'ont pu que lui paraître inférieurs.

Lorsque ce siècle s'ouvrit, la France se reposait sous Henri IV de ses funestes agitations, et un nouvel âge commençait. Dans les longues querelles théologiques, parmi l'acharnement des partis et ce nombre infini d'écrits qu'ils firent éclore, la langue s'était beaucoup plus accrue que polie. Pour lui donner l'élégance, le tour et l'harmonie dont elle était susceptible, il fallait que les femmes acquissent plus d'empire dans la société, et cette époque était arrivée. Henri-le-Grand avait hérité à la cour dissolue de Catherine de Médicis d'un extrême penchant à l'amour. Entraînés par l'exemple contagieux du prince, les grands apportèrent sa courtoisie, ses manières nobles, vives et chevaleresques, et sa franche loyauté dans leurs liaisons avec les femmes. On vit se répandre alors dans une cour encore simple et guerrière de plus saines idées du goût, la grandeur se montra avec moins d'en-

flure, et le naturel avec moins de grossièreté. Le langage montra de la grâce et de l'expression, se purgea de sa pédanterie et de ses citations. On pensa par soi-même; les lois de notre harmonie poétique, réglées par Malherbe et le pinceau vigoureux de Regnier, nous apprennent de combien d'imperfections la langue s'était affranchie depuis Ronsard, par les progrès de la société. Catherine et ensuite Marie de Médicis avaient appelé en France, avec plusieurs vices de l'Italie, le goût de la magnificence, et cet apanage de leur famille, ce sentiment délicat dans les lettres et les arts dont elles hâtèrent surtout le développement. Mais elles mirent en même temps à la mode cette manie du bel esprit et du genre grotesque, et ce ton maniéré qui infectait déjà la littérature italienne [1]. On n'étalait plus l'érudition, mais on abusait des plus subtiles pensées. Nous verrons les pointes, les antithèses, les allusions éblouir longtemps notre nation toujours jeune, toujours

[1] Le cavalier Marini était un des poëtes favoris de Marie de Médicis.

idolâtre des nouveautés, et toujours imitatrice de ses maîtres.

A peine le couteau d'un assassin eut ravi à la France le meilleur des rois, que la dissipation et les désordres d'une régence, sous une princesse d'un génie faible, replongèrent les idées dans une nouvelle confusion. L'inquiétude, la turbulence, les factions des grands entretenaient cependant de l'audace dans les caractères, avec le goût des cabales et des intrigues. La cour de Louis XIII, triste et soupçonneuse, n'acquit de la puissance et de la grandeur que sous l'administration vigoureuse du cardinal de Richelieu. Avant ce fameux ministre, l'état était une sorte d'oligarchie. La plupart des seigneurs, du fond des provinces, se partageaient le pouvoir souverain et ne rendaient au roi qu'une obéissance précaire. Cet esprit d'indépendance, accru dans les guerres de la Ligue, maintenait en eux une antique fierté, un dédain pour l'instruction et les arts de la civilisation. Ils avaient encore honte de savoir écrire. Ils apportaient devant les dames une politesse chevaleresque, mais hautaine,

et qui, selon les rangs, exigeait des procédés réciproques. Le commerce du monde devint épineux; les mœurs, sans être pures, étaient du moins contenues par la gêne du respect. Richelieu, trop despote et trop vindicatif sans doute, imprima une secousse générale aux esprits : il mit la royauté *hors de page ;* il courba sous son joug les têtes les plus altières. Les grands, dépouillés de leur autorité, furent réduits à dépendre des volontés d'un maître, à plaire à tout ce qui l'environnait. De là naquit un autre esprit de société; il fallut avoir plus de ménagements, de respect, de soumission dans les manières et les discours. Les richesses, le luxe des grandes capitales, attirés à la cour[1], développèrent aussitôt la politesse, la galanterie, les voluptés, malgré l'austérité naturelle de Louis XIII. La rudesse des mœurs disparut; la société devint bientôt plus générale; le pouvoir plus concentré laissa moins de participation aux discussions politiques, moins d'activité aux partis; on se tourna vers la vie civile, où les femmes exercent une influence plus immédiate. On vit poindre alors

les premiers rayons de cette splendeur littéraire qui devait illustrer le dix-septième siècle parmi tous les siècles.

Une nation vive, généreuse, sensible à la gloire, remplie de grands souvenirs, alliant la gaieté à l'audace, et le brillant de l'esprit au nerf du génie, n'est pas capable de choses médiocres lorsqu'elle est gouvernée d'une main ferme avec des vues libérales et des conseils élevés. Les premiers écrits publiés vers 1630 n'étaient pas encore bons, mais ils contenaient de quoi en produire de bons. Balzac, malgré son enflure et ses périodes compassées, s'était nourri des mâles idées de l'antiquité. Le premier jet de l'esprit s'élève d'abord trop haut avant d'atteindre le juste milieu. Il régnait alors un goût effréné pour les romans héroïques et les aventures merveilleuses; l'esprit de la nation était monté sur le ton des *Amadis;* les sentiments paraissaient ampoulés et gigantesques, mais on y trouvait toujours un fonds de noblesse, de générosité. Les héroïnes s'y montraient orgueilleuses et fières, mais fidèles, mais chastes, elles n'aimaient que des héros.

Ce goût était venu des Espagnols à la suite de leurs longs démêlés avec la France, et par le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche. La noble galanterie des Maures de Grenade semblait s'allier dans cette princesse à la fierté du sang de Charles Quint. La littérature des Espagnols brillait encore, avec l'éclat de leurs armes, de quelques uns de ses rayons. Elle empruntait de l'ardeur du climat son exaltation chevaleresque, des mœurs des Sarrasins ses incidents extraordinaires, et un mélange d'intrigues d'amour du peu de liberté dont les femmes y jouissaient. Les vers, la prose, les pièces de théâtre apportés d'Espagne, paraissaient pleins de délicatesse, de pensées ingénieuses qu'on se plaisait à imiter. Ces éternels romans de Scudéri, de la Calprenède, de Sallebrai, Gomberville, Debrosse, etc., où les femmes se voyaient presque divinisées, étaient regardés comme l'école de l'honneur et de la politesse; l'on se persuadait que l'amour devait porter aux grandes et belles actions, qu'il inspirait l'esprit et toutes les vertus; mais que les femmes, objets de l'adoration des

hommes, n'en devaient souffrir que les respects. De là était né cet amour spiritualisé et platonique des *Précieuses;* de là s'étaient formés ces réduits, ces ruelles où elles dictaient, comme au temps des *Cours d'amour*, des lois à la galanterie et au bel esprit; de là les cercles de la cour d'Anne d'Autriche, les hôtels de Rambouillet, de Longueville, de Matignon, de Richelieu, etc., qui s'établissaient les souverains arbitres du bon goût. L'empire des lettres, comme on l'a dit, *tombait en quenouille*. Les petites conversations apprêtées, les plaisanteries subtiles de Voiture, les doucereux madrigaux, les stances de Benserade, les sonnets, les rondeaux de Sarrazin, les portraits de fantaisie, les lettres enjouées, partageaient tous les génies du Marais et de la Place-Royale. Un style affecté, un jargon entortillé, un galimatias énigmatique, les équivoques, les pointes, régnaient dans ces cotteries où l'on admirait les fadeurs de Cotin, qui se nommait le père de l'énigme française, et les vers pédantesques de Ménage. La langue se dénaturait même dans son orthographe, et le néologisme s'y

introduisait [1]. Malheur à l'écrivain qui n'aurait pas soumis ses ouvrages à ces savantes protectrices, ou brigué les suffrages de ces bureaux d'esprit [2] ! Il était du bon ton de raffiner, comme les *Céladons* d'Urfé et les bergers du Lignon, sur le délicat, le tendre, le passionné ; il était de règle de prodiguer aux femmes la louange la plus ampoulée. Elles tranchaient sur le mérite de la prose et des vers. Elles avaient subjugué jusqu'à l'éloquence de la chaire. Les figures outrées et les portraits du père André, les antithèses, les pointes de Mascaron, ou de froides allusions, et un faux pathétique, en faisaient alors le caractère. Desmarets et Chapelain soutenaient des thèses métaphysiques pour ou contre l'amour, en pleine académie française. Qui pouvait s'opposer à ce goût burlesque ? La familiarité qui s'établissait dans les cercles des femmes beaux-esprits, la licence

[1] *Voyez* le *Dictionnaire des précieuses*, par Saumaise, tom. II, pag. 61.

[2] Juvénal, dans sa sixième satire, dépeint les précieuses de son temps, qui ressemblaient beaucoup à celles-ci.

sans bornes de la régence d'Anne d'Autriche en infectèrent bientôt toute la France. Les farces grotesques de Scarron et de d'Assouey, les turlupins de la cour, les mazarinades des frondeurs, plurent d'autant plus long-temps que le génie de notre nation est porté à la gaieté et au comique. Selon Saint-Evremont, les troubles de la Fronde offraient, avec une excessive liberté de mœurs, les plaisirs les plus délicats et la magnificence; les hommes y sacrifiaient tout pour les femmes, comme les femmes faisaient tout pour les hommes. La nation s'affranchissant d'une étiquette rigide et du respect superstitieux des rangs, la langue sortait de son ancienne contrainte, gagnait plus de hardiesse et de facilité. Vers ce temps, le cardinal Mazarin appela d'Italie les premiers opéras sérieux; peu goûtés d'abord, ils inspirèrent toutefois le sentiment des beautés musicales en France.

Tant que Richelieu avait vécu, l'énergie de son caractère et la supériorité de son génie avaient donné une forte impulsion aux esprits. Dès 1635, il avait fondé l'académie française comme le *palladium* de

notre littérature ; il excitait la muse tragique de Mairet, de Tristan, de Rotrou, du grand Corneille même. La réduction des protestants, reste du levain de la Ligue, l'humiliation des grands indépendants et ambitieux, fomentaient de profonds ressentiments, des conspirations suivies d'atroces vengeances. Cet âpre conflit du despotisme et de l'anarchie allumait des passions tragiques[1]. C'est aussi l'époque du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, de la *Mort de Pompée*, de *Rodogune*, d'*Héraclius*, immortels monuments de la scène française. Corneille trouvait dans les duchesses de Longueville [2], de Montbazon, de Chevreuse, etc., de brillants modèles de ses héroïnes, et les plus heureux

[1] N'est-ce pas au caractère violent et quelquefois féroce des Anglais, à l'agitation de leur gouvernement, ainsi qu'au peu d'influence des femmes et de l'esprit de galanterie parmi eux, que leur scène tragique doit tant d'horreurs, de situations fortes, et qu'elle est si souvent ensanglantée ?

[2] Sœur du grand Condé, et l'une des motrices de la fronde, ainsi que celles qui suivent.

traits de ses héros dans les grands hommes ses contemporains. Mais telle était l'influence de l'esprit de galanterie et d'affectation qu'il en remplissait ses meilleures pièces.

Si l'on veut se faire une idée du caractère sérieux qui rappela les lettres et les arts à leur antique et noble simplicité, on en trouvera l'origine dans les institutions graves de ce temps, dans l'austérité de la magistrature et du clergé, dans la dévotion et le jansénisme qui régnaient alors. Tandis que les plaisirs et les fêtes dissipaient la jeunesse de Louis XIV, avec une génération nouvelle, les précieuses surannées et la vieille cour d'Anne d'Autriche croyaient expier, par une pénitence outrée, les erreurs d'une vie trop mondaine. Madame de Longueville se retirait à Port-Royal, où étaient élevées la plupart des demoiselles de condition, qui rapportaient de là le jansénisme dans leurs familles. Les particuliers vivaient encore séparés par les distinctions sociales et l'orgueil de la naissance. L'habitude de la représentation contenait chacun dans les bornes du respect; et en se familiarisant moins, on s'es-

timait mutuellement davantage. Les vieilles idées de l'honneur, de la vertu, retentissaient encore avec force dans les cœurs, par suite des longues querelles de religion. Les disputes alors récentes des jansénistes et des molinistes, celles des calvinistes, mettaient à la mode les livres de théologie et les Pères de l'église, même parmi le sexe dévot. Les controverses sur la *grâce* et le *libre arbitre* remplaçaient souvent les petits vers galants; le goût sévère de la retraite et de la méditation balançait celui des conversations légères de la société. Qui ne sait combien une vie solitaire donna de solidité et de fond aux écrits sortis de Port-Royal, école rigide des Arnauld, Sacy, Nicole, Le Maistre, etc.? combien la fine plaisanterie, les traits animés et l'énergie des *Lettres provinciales* de Pascal contribuèrent à propager la pureté du goût et la vraie éloquence? Ce retour au bon sens dévoila le ridicule du faux bel-esprit, des pointes insipides, du style précieux et recherché. On se moqua du *Royaume de Tendre* et de sa carte; *don Japhet* et *Jodelet* de Scarron furent dédaignés; on

s'exprima bientôt avec plus de naturel, de force et de vérité. Molière et Boileau poursuivirent le mauvais goût jusque dans ses sources, l'un dans ses *Précieuses ridicules* et ses *Femmes savantes*, l'autre dans ses satires. On étudia les modèles de l'antiquité. L'amour du vrai s'était répandu à l'occasion de la philosophie de Descartes et de Gassendi; la saine raison, une urbanité décente et sans affectation devinrent les heureux fruits de cette sévérité littéraire. Montauzier et Bossuet apportaient leur gravité dans la cour, Bourdaloue son raisonnement solide dans la chaire évangélique. Racine, si porté par son génie à l'expression de la tendresse, et qui ne pouvait d'abord se défendre de trop d'esprit, trouva dans ces mâles et sérieuses études la ravissante perfection de son style. Lesueur ramena de même à la simplicité, au *grandiose* du dessin, à la noble expression des figures, les croquis grisâtres de l'école de Vouet.

Bientôt l'alliance de la majesté avec la fleur de la plus exquise galanterie, les sentiments délicats de l'amour, rehaussés par

l'éclat du trône, portèrent la politesse française, à la cour de Louis-le-Grand, au plus haut degré de splendeur qu'elle ait encore pu atteindre sous le ciel. Ce n'était plus par l'autorité du bel-esprit, mais par les seules grâces naturelles à leur sexe, que les femmes régnaient avec un souverain empire. Plus elles étaient honorées, plus elles voulaient mériter de l'être, jusque dans les conditions les moins honnêtes. Ninon de l'Enclos inspirait au grand Condé, à La Rochefoucauld, les mêmes préceptes de goût, d'éloquence et de délicatesse qu'avait autrefois donnés, dans Athènes, Aspasie à Socrate et à Périclès. Si les mœurs publiques étaient déjà corrompues, les mœurs domestiques conservaient de l'austérité, et la sainteté des mariages n'était pas encore profanée. A nulle autre époque on ne retint davantage la dignité des bienséances, et du moins la timidité de la pudeur lors même que la vertu était perdue. La tendre La Vallière et tant d'autres amantes abusées ensevelissaient dans les cloîtres leurs chagrins et leurs amours. Les romans, peinture toujours fidèle de la société, étaient

revenus, sous la plume de madame de La Fayette, à l'expression tendre et naïve de l'amour ; des hommes aimables avaient remplacé les héros, et une douce sensibilité les merveilleuses aventures. Sous la monarchie affermie et tranquille, une semblable révolution s'opérait au théâtre. L'amour et les passions qui l'accompagnent, l'intérêt ou la pitié, furent substitués aux affections tragiques, telles que le fanatisme de la patrie ou de la religion, la vengeance, les factions ou les conspirations de l'état. Nulle part l'amour n'a été dépeint sous des traits si vifs et si délicats qu'en France, parce que les femmes y ont tenu toujours un rang plus honorable que partout ailleurs. Les obligations d'une galante politesse et les égards qu'elle exige, cette fleur d'aménité dont la cour de nos rois a sans cesse présenté le modèle, un air de chevalerie et de valeur guerrière qui ne messied point devant les femmes, tout contribua, sous Louis XIV, à rendre parfaites les peintures que Racine sut faire de la veuve d'Hector et de Pyrrhus, d'Iphigénie et d'Achille, de Monime et de Xipharès, d'Atalide

et de Bajazet, de Junie et de Britannicus, d'Hippolyte et de cette Phèdre si criminelle et si malheureuse. Le genre de Corneille est différent. Sabine, Cornélie, et surtout Pauline, sont de vertueuses épouses. Si sa Cléopâtre égyptienne n'est qu'une coquette, Chimène, Camille, l'implacable Emilie, Pulchérie, Laodice, Viriate, sont des amantes héroïques. Et n'est-ce pas à la fierté de ces rôles qu'était due la prédilection de Sévigné, de Deshoulières et d'autres femmes d'esprit de ce temps, pour Corneille plutôt que pour Racine? Le goût de ce dernier prévalait toutefois, lorsque Henriette d'Angleterre élevait, sur le sujet de *Bérénice*, une lutte entre ces illustres rivaux (en 1671).

Dans une vaste monarchie, la majesté du trône inspire en effet l'amour du luxe et de la magnificence, attire à la cour les femmes et les plaisirs. Les grands y déploient des manières nobles, élégantes, aisées, et même un air de suffisance à cause de la supériorité de leurs rangs et des flatteries dont trop souvent on les enivre. On préfère à la retraite des campagnes, qui semble une existence

ignoble et abandonnée à la classe roturière, la société des villes où l'on peut faire briller les splendeurs de sa fortune ou de son esprit. La femme, créée par la nature l'arbitre de tout ce qui plaît, influe par la conversation sur le goût général; elle y transporte son génie, ses vues, son caractère. La finesse avec laquelle elle saisit les ridicules et découvre les travers doit perfectionner la scène; et c'est pourquoi la comédie a peut-être surpassé parmi nous tout ce qu'a produit l'antiquité en ce genre. La tragédie ne peut alors se fonder que sur l'amour et la tendresse, sentiments qui deviennent surtout l'unique base des opéras et des romans. Un tel état de civilisation attribuant beaucoup d'importance aux petits événements, aux anecdotes, on aura moins une histoire nationale que des mémoires curieux, remplis d'intrigues, de démêlés de femmes, et souvent que des archives de la médisance. Le dégoût de la vie champêtre et de ses plaisirs simples fera dédaigner, comme un genre fade, la poésie pastorale, l'idylle et l'églogue, tandis que le penchant à la société inspirera

cette multitude infinie de poésies voluptueuses, de chansons ingénieuses ou de malins vaudevilles, de contes et de ces jolis riens qui reçoivent tant de prix dans l'à-propos des conversations. Toutefois les subtiles observations sur le cœur humain, recueillies dans la société des femmes, pourront donner un tour plus piquant à l'étude des caractères moraux, comme chez La Bruyère, et plus de sel à l'apologue, comme à ceux de La Fontaine, qui devait plusieurs grâces naïves de ses fables à mesdames de la Sablière et Hervart. Enfin cet esprit de sociabilité fera mieux réussir dans des ouvrages bornés que dans les vastes compositions littéraires, telles que l'épopée; dans des peintures de *genre*, des miniatures et des paysages, que dans les tableaux historiques; dans de jolis fredons d'opéra que dans les grands morceaux de mélodie. Tel a été le *goût français*, toutes les fois que l'influence des femmes n'a point été tempérée par la fermeté du caractère de l'homme, et qu'une main trop molle leur abandonna les rênes de l'état. Louis XIV sut s'en défendre; heu-

reux s'il eût toujours maintenu la grandeur de son siècle à la fin de sa carrière !

Qui croirait que la frivolité n'ait pas déployé tout son empire en cet âge où brillaient tant de sirènes spirituelles et enchanteresses, où les opéras de Quinault représentaient tant de héros doucereux, où les coquettes avaient désormais remplacé les précieuses, où la fatuité des marquis à bonnes fortunes infectait toutes les classes, enfin où les jeux, les fêtes galantes, les spectacles, les profusions ruineuses, étaient de mode ? Tel était cependant l'esprit de ce temps, que peu de femmes osaient être auteurs, soit que les prétentions et le pédantisme des savantes eussent prémuni contre elles Louis XIV et sa cour, soit que les sarcasmes de Molière et de Boileau les eussent décréditées, soit que la solidité du goût dominant s'accommodât peu d'ouvrages futiles : elles montraient d'autant mieux leur esprit qu'elles l'affichaient moins. Elles n'osaient se produire qu'avec un vrai talent, ou beaucoup de savoir (comme madame Dacier), lorsqu'on préférait en elles une aimable ignorance. Corneille, La Bruyère,

La Fontaine, Fénélon même, leur ont dit d'âpres vérités, qu'on hasarderait à peine aujourd'hui. Le théâtre comique, fidèle image du monde, ne peignait point alors des femmes toutes parfaites ;, mais, parce qu'on voulait qu'elles le fussent, on ne les flattait pas toujours. On les a le moins épargnées lorsqu'on les a le plus aimées; et les trouver toutes également charmantes paraissait bien moins une preuve d'amour que d'indifférence.

A considérer les habitudes graves de ce temps, et dans la parure même des femmes une sorte de majesté unie à la grâce, on reconnaîtra comment se conservait dans la société la dignité personnelle, qui tient plus qu'on ne pense au goût des grandes choses. On ne voyait plus sur la scène les contorsions outrées ou l'air de capitan que Mondory et Montfleuri affectaient au temps des précieuses; c'était la noblesse de Baron, la sensibilité d'âme de la Champmeslé, puisées dans les pièces de Racine. Si Lebrun et Mignard n'égalaient point la vigueur et la pureté du dessin de Lesueur et du Poussin, ils étaient bien au-dessus du coloris maniéré et du style théâtral des Coypel

et des Detroy qui vinrent ensuite. Enfin l'expression musicale de Lulli, de Lambert, de Campra tenait également à ces sentiments naturels et profonds que n'avaient encore usés ni l'oubli des vertus, ni le commerce trop général et trop répandu de la société.

L'élévation de madame de Maintenon près du trône fut une époque de dévotion et de retraite, compagnes ordinaires de la vieillesse et du malheur. Louis XIV commençait, ainsi que son siècle, à ressentir leurs funestes atteintes. De magnifiques palais s'élevaient encore à Versailles, à Marly; mais les peuples étaient accablés, les finances épuisées, les armées ne marchaient plus à la victoire. La fatale révocation de l'édit de Nantes, en 1685, exilait de la France, avec la liberté des consciences, d'industrieux habitants et suscitait de cruelles persécutions religieuses. Les grands génies qui avaient illustré ce règne disparaissaient et n'étaient pas remplacés. Une domination longue et pesante, abâtardissant les âmes, ne formait que des hommes accoutumés à une obéissance passive, que des courtisans perfectionnés dans le com-

merce du monde et dans tous les raffinements de la politesse. Ces grands talents auxquels les agitations civiles inspiraient tant d'énergie, d'élévation et d'habileté, et l'expérience des affaires une si haute capacité, ne se développaient plus. La vie sérieuse et soucieuse du prince mettait de la contrainte dans la société, et sa vraie piété ne faisait naître dans une cour née galante qu'une hypocrite affectation de religion qui décréditait la probité même. Les vices, en se cachant, fomentaient cette dissolution secrète et ce mépris de toutes les vertus qui devaient éclater dans le siècle suivant.

Quoique le retour à la dévotion eût prêté une nouvelle chaleur aux disputes théologiques, ce n'était pas l'austérité janséniste que madame de Maintenon avait apportée à la cour. C'était cette piété tendre que les femmes savent si bien exprimer et sentir, parce qu'elles y mêlent de l'amour. La molle béatitude du quiétisme, et surtout les illusions ascétiques de madame Guyon, gagnaient les cœurs faibles et sensibles, se glissaient dans le troupeau dévot de Saint-Cyr, et séduisaient

Fénélon même. C'était un penchant romanesque à la mysticité qui, détachant l'âme des biens terrestres, la comblait des délices de l'amour divin, lui inspirait le langage le plus touchant et le plus affectueux. Alors la muse de Racine *soupira* sur la harpe sacrée *les malheurs de Sion*, dans *Esther* et surtout dans *Athalie*, ce chef-d'œuvre de notre mélodie poétique. L'on remarque que les chœurs et la musique furent introduits aussi pour la première fois dans ces deux tragédies, à l'imitation des anciens, tandis que l'amour profane en était banni. Fénélon et Massillon ensuite puisèrent dans cette même source leur douce et persuasive éloquence, toute la grâce et l'onction de leur style; et bientôt après le grand Rousseau devait élever l'ode sacrée jusqu'au trône de la Divinité.

Ainsi se termina ce siècle illustré par tant de splendeur, qui fit retentir par toute la terre la gloire du nom français, qui, frappé vers sa fin de tant de désastres, parut grand et vénérable dans ses ruines mêmes, qui laissera des traces éternelles de son génie

et de profonds souvenirs chez nos derniers neveux. Il semble que la nature se soit plu à susciter en cet âge une foule d'hommes extraordinaires dans tous les genres, et à placer sur le trône un prince qui sût les employer dignement. Les femmes elles-mêmes, objets de tant d'hommages, éprises de la belle gloire, inspiraient aux hommes des conseils magnanimes. Madame de Montespan proposait Montauzier et Bossuet pour l'éducation du dauphin, et Racine avec Despréaux pour historiographes du roi. Madame de Maintenon faisait établir Saint-Cyr et honorait encore Fénélon dans sa disgrâce. C'est que, dans ce siècle, on respecta l'homme; on plaça le noble caractère devant les talents, et la vertu devant le savoir. La vertu, la patrie parurent toujours sacrées; on ne regarda point la faveur comme le premier mérite, et l'on osa mettre quelque chose au-dessus de la fortune, au-dessus des grandeurs elles-mêmes.

La gloire de ce règne suscita la fameuse dispute sur la prééminence des beaux génies des siècles de Périclès et d'Auguste, ou des

excellents modernes. Sans décider une question débattue entre les Boileau et les Perrault, les Racine et les Fontenelle, avait-on évalué ce que la différence des gouvernements ou des institutions, surtout ce que l'état de la société et des mœurs ou les relations réciproques des sexes, avaient dû produire dans ces différents âges sur les lettres et les arts? Si les arbres n'étaient ni plus grands, ni les cerveaux plus développés jadis que ceux d'aujourd'hui, selon la comparaison de Fontenelle, la diversité des climats, celle des cultures ou de l'éducation, n'apportent-elles aucun changement dans les résultats? Il suffit, pour notre objet, d'observer que les femmes vivant plus retirées chez les Grecs et les Romains, exerçaient moins d'influence que dans nos temps sur la littérature et les beaux-arts. C'est pourquoi nous mettons, en général dans nos productions, moins de force, de simplicité, de naturel, de concision et de mâle éloquence que des peuples nés républicains, chez lesquels dominaient les hommes. Ils dépensaient moins de temps que nous dans la société, et n'ayant

que peu de langues ou de sciences à étudier, ils exerçaient leur jugement avec plus de vigueur. Ils eurent aussi une politesse moins délicate, des grâces moins légères, moins de cette décence en amour, de cette finesse, de cette fleur de galanterie et de bon ton, ou de cet enjouement agréable et de ces ornements brillants que fait naître la conversation des femmes sous le gouvernement monarchique. Leur langage était plus naïf, le nôtre est plus apprêté; autant leur simplicité dégénéra quelquefois en âpreté et en rudesse, autant notre élégance penche vers la frivolité.

TROISIÈME PARTIE.

État des femmes dans la société en France au dix-huitième siècle.

Nous entrons dans une nouvelle carrière avec le dix-huitième siècle. Nous y verrons éclore cet esprit de société et ce goût dans les lettres et les arts si différents de ceux de l'âge précédent. Que n'ai-je pu, en traçant cet écrit, rencontrer toujours de nouveaux motifs d'honorer notre patrie! Mais les erreurs mêmes de nos devanciers tourneront à l'instruction de leur postérité. Il entre peut-être dans les destinées que les mœurs éprouvent leurs révolutions ainsi que les états. Tout n'était pas digne de louange dans le dix-septième siècle; tout ne sera point pareillement sujet au blâme dans celui que nous allons parcourir : il a laissé de grands exemples, dignes d'être imités dans les âges à

venir. Quoiqu'il soit difficile de bien juger les temps trop voisins de nous, du moins nous prendrons cette confiance en nous-même de n'avoir jamais cherché que la vérité, et de n'avoir prostitué notre plume ni à la haine ni à la flatterie.

Il s'agit de peindre cette révolution des mœurs commencée sous la régence de Philippe d'Orléans, consommée sous Louis XV, et dont le contre-coup a retenti jusqu'à nos jours.

La sévère domination de Louis XIV et la piété outrée d'une ancienne cour avaient plutôt masqué que corrigé les vices. Comme l'écolier qui s'échappe de la férule du maître, se livre aux transports d'une joie effrénée, de même la nation se crut d'abord affranchie de sa contrainte sous la régence. Un penchant naturel à l'indépendance faisait trouver dans la licence, dans l'impiété, de nouveaux assaisonnements aux plaisirs. On affecta, pour les rendre plus piquants, d'y braver les lois et les plus augustes cérémonies de la religion Le régent lui-même, *fanfaron de vices*, selon le mot de Louis XIV, n'aimait

ceux-ci qu'avec le scandale, et son esprit les rendait aimables. Dissiper avec profusion les finances de l'état, se livrer avec les *roués* et les courtisanes aux débauches les plus obscènes, à la crapule la plus honteuse, était encore un moindre mal que ruiner tous les sentiments d'honneur, afficher le mépris de la probité et de la vertu, ébranler par la dérision des lois les bases de l'ordre social, s'entourer des hommes les plus vils et d'odieux ministres. Car dès que le trône n'eut plus d'autorité par sa propre majesté, il fallut gouverner par la force ou par des coups d'état. Dès que la noblesse et la gloire parurent des chimères, l'argent devint le premier mobile; lorsqu'on perdit la confiance d'une rémunération future, l'on se dispensa des sacrifices qu'impose le devoir : la religion dès lors ne parut qu'une invention politique pour contenir les peuples. On fit, comme les épicuriens, son paradis de la terre; on ne songea qu'à s'enrichir par tous les moyens pour se procurer tous les genres de délices; on oublia la postérité pour jouir de la vie présente; on vécut pour soi seul. Les caractères jadis

tendus aux grandes choses, se relâchèrent, s'affaiblirent; un vil égoïsme, ramassant toutes les idées autour de lui-même, rétrécit les génies, rompit les liens d'amitié, de parenté entre les hommes; l'amour de la famille, de la patrie s'éteignit. Au lieu de la vie domestique, il s'établit une mixtion générale des individus et des sexes. Dans une société si dissipée, les femmes négligèrent les plus saints devoirs d'épouses et de mères : ce commerce continuel effaça le respect social, bannit la gêne des bienséances pour y substituer la licence des manières et cette familiarité avant-courrière du mépris et de la dépravation.

S'il fut un âge auquel le bel-esprit parut un assaisonnement indispensable à la vie, ce fut sans doute celui-ci. La cour de la duchesse du Maine rassemblait à Sceaux l'élite des littérateurs les plus polis, les plus délicats de ce temps, Fontenelle, Lamotte Houdard, Malezieu, madame de Staal, l'abbé de Chaulieu, ancien ami de Chapelle, La Fare et Saint-Aulaire, joyeux convives du Temple, et aimables épicuriens du siècle

précédent. Jolis vers, proverbes, bergeries, *impromptu*, petites comédies, romans, dissertations ingénieuses, telle était toute l'occupation de cette académie. C'est là que Lamotte débitait ses tragédies en prose, ses fables si minaudières, et Fontenelle ses galantes pastorales. Le style précieux était revenu. C'est dans les cercles de l'intrigante de Tencin, dans les soupers licencieux du régent, de ses filles, des financiers, que les hommes de lettres fêtés, excités à briller, cessèrent de se livrer aux profondes études du cabinet, aux sérieuses méditations, aux solides travaux. On méprisa la docte antiquité; des éloges de salon remplacèrent la gloire. Un esprit léger, satirique, étincelant de saillies paraissait du génie. Un frivole persiflage sur toutes choses empêchait d'être touché d'aucune; une philosophie, c'est-à-dire une indifférence universelle devenait le goût dominant. Voltaire puisa dans cette école son talent singulier pour les poésies fugitives, et ce libertinage d'esprit si séduisant qu'il sema depuis dans ses écrits. Au contraire, le génie des écrivains du dix-septième

siècle s'était mûri dans le silence de la retraite.

A dater de cette époque, le mérite sublime fut donc de plaire dans la société. On sacrifia tout à l'amusement; on plaisanta de tout avec une inconcevable légèreté; on couvrit de ridicule les grandes passions, car des voluptés trop faciles distrayaient et des graves intérêts de la patrie et du fanatisme religieux. Grécourt, et ensuite Voisenon, oublièrent dans des poésies obscènes la décence de leur état. Les spectacles, la musique, n'eurent plus d'autre objet que d'ébranler les sens, de ramener tout aux jouissances matérielles. La poésie, la peinture, les belles-lettres, semblèrent condamnées à la lasciveté. L'architecture s'appliqua, non plus à de nobles édifices, mais à la commodité, à l'ornement des salons, des boudoirs, à flatter la vanité et la mollesse dans les ameublements. Enfin le luxe des tables et leurs excès abrutissants ajoutèrent le comble à la dégradation des esprits.

Lorsque la facilité des jouissances eut réduit l'amour à une simple fonction physique,

on ne comprit plus la dignité de ses sentiments, qui s'allie si bien avec le bon goût. Les femmes, déchues de leur empire, devinrent hommes, en affectèrent les manières, le ton, le savoir, s'affranchirent des humbles préjugés de leur sexe, et voulurent jouir du moins de la perte de leur réputation. Rien ne leur parut trop hardi, car une fois que la limite de l'honnête est violée, elles ne connaissent plus de bornes à la licence, et approuvent tout, excepté ce qu'elles ont abjuré.

On a peine à concevoir combien de dégradation dans les arts naît du mépris et de la corruption de ce sexe; combien les jeunes âmes s'abâtardissent par des voluptés anticipées ou trop communes, et combien l'amour y perd de ses illusions, de cet enchantement qui porte à l'héroïsme, à la gloire[1]. Dès lors on ne sut plus employer

[1] Ceci se peut démontrer par les lois de la physiologie; et l'on sait combien les animaux eux-mêmes perdent de feu et de vigueur par des jouissances prématurées. (*Voyez* VIRGIL., *Georg.* III, v. 209 et suiv., et notre note C.

avec dignité les mots de *vertu*, de *chasteté*, d'*honneur*, de *probité*, de *mœurs*; la langue oublia le charme de son éloquence et le don des larmes. Les esprits efféminés, avilis, ne s'élevaient plus aux sublimes beautés de Corneille, à la noblesse de Racine, ne pouvaient plus être émus que par les noires horreurs de Crébillon. *Atrée* et *Rhadamiste* faisaient les délices du beau sexe. La férocité parut de la grandeur. La comédie, si vive, si folâtre sous Regnard, si libre sous d'Ancourt, qui avait amusé la vieillesse chagrine de Louis XIV, commença, vers le délire de la régence, à perdre le vrai comique, pour prendre, dans le *Glorieux* de Destouches, et ensuite dans les pièces de Lachaussée, le ton larmoyant et la triste morale des drames. C'est qu'il faut réveiller par des émotions profondes la sensibilité des cœurs flétris par les frottements de la société, tandis que les cœurs navrés de tristesse recherchent la joie.

Louis XIV avait laissé une dette énorme, et le fameux système de Law, qui, pour l'éteindre, ruina le royaume, précipita cette

révolution morale. Bientôt la fortune confondit tous les rangs, mêla toutes les conditions. Le domestique s'élevant par elle au-dessus de son maître, et celui-ci tombant dans l'indigence, les rapports sociaux furent changés. Le noble appauvri prostitua son nom pour s'allier à l'opulent financier. D'immenses richesses englouties par un petit nombre d'agioteurs, vrais modèles de *Turcaret*, produisirent un luxe effroyable, tandis que la misère, dévorant les peuples, portait les plus hardis aux crimes, les plus timides aux bassesses de la servitude. Un esprit de calcul et d'intérêt éteignit l'enthousiasme des lettres et des arts, celui même de l'amour, pour des spéculations lucratives. Les imaginations refroidies n'avaient plus, comme au temps des merveilles d'un grand règne, de sublimes objets à peindre; les premières palmes avaient été moissonnées par le génie. Tel qu'un homme détrompé de l'enchantement du monde, tourne sur celui-ci son jugement sévère, de même les idées de la nation, ramenées à l'expérience, se réfléchirent vers les sciences exactes, les mathéma-

tiques, la philosophie, la métaphysique. Les beaux-arts, tombés en décadence, n'inspiraient plus ces brûlants transports qui ravissent le génie au-dessus de lui-même. Pourquoi, malgré de si beaux vers, de si brillants tableaux, la *Henriade*, conçue à cette époque, pèche-t-elle par le plan et les caractères, manque-t-elle de merveilleux? Serait-ce parce que l'esprit incrédule et libertin du temps éteignait la profonde sensibilité, le charme des illusions et l'amour moral, sans lesquels avortent les plus magnifiques compositions?

Toutefois l'état épuisé par tant de crises entra en convalescence sous l'administration méticuleuse du cardinal de Fleury. En écartant les génies turbulents ou audacieux, en laissant vieillir dans une longue enfance son royal élève, il contint la licence antérieure par une sage réserve; les profusions et les débordements furent remplacés par la régularité et l'économie; temps heureux trop tôt oubliés! Sous le timide régime de ce vieillard la nation continuait de s'amollir, mais ce doux repos rétablissant l'ordre dans la société, les femmes reprenaient leur ascen-

dant naturel. Tel était celui de la savante du Châtelet sur Voltaire, qui sut peindre alors tout ce que l'amour inspire de plus tendre et de plus délicat dans *Zaïre*, de plus touchant dans *Alzire*, de plus impétueux dans l'Aménaïde de *Tancrède*, de plus simple et de plus naïf dans le rôle de Palmyre (de *Mahomet*), enfin tout ce que le dévouement maternel a de plus généreux dans *Mérope*. Les romans n'étaient plus, comme ceux de Lesage, la vive et ingénieuse satire des vices de la société ou des travers des hommes. Marivaux les remplissait, comme ses comédies, de la métaphysique du sentiment, d'une subtile recherche d'esprit, plutôt que d'intérêt du cœur. Crébillon fils traçait avec une causticité maligne, trop souvent licencieuse, toujours piquante et légère, les principes pervers, la dépravation scandaleuse des *petites maisons* et l'inquiète frivolité du siècle. Enfin l'abbé Prévôt avait rappelé ces écrits à la peinture vraie des caractères, des passions, à l'imitation touchante du naturel et des situations pathétiques. Il introduisit le *genre sentimental*, employé ensuite avec

tant de succès dans la *Clarisse Harlowe* de Richardson qu'il traduisit[1], et dans la *Nouvelle Héloïse* de J. J. Rousseau. C'est que la vie oisive et voluptueuse de la société commençait à propager chez les femmes ces affections nerveuses ou mélancoliques qui se nourrissent de sentiments tendres, d'idées exaltées et romanesques. Bientôt on n'offrit plus sur la scène que des femmes parfaites comme la *Cénie* de madame de Graffigny; elles donnèrent des leçons de morale au parterre; toujours flattées, on sacrifia tout à leur goût; leur éducation fut changée, et elles devinrent moins aimables parce qu'elles voulurent trop l'être.

Sous Louis XIV, les femmes étaient gouvernées par les hommes, ou plutôt elles recevaient l'impulsion de l'esprit national; de là vient qu'elles contribuèrent tant à la politesse du langage, à l'éclat des lettres et des arts. Elles ne dirigeaient point les affaires publiques, mais régnaient en effet dans la

[1] Quoique ce roman sublime soit anglais, l'abbé Prévôt le naturalisa en France, ainsi que d'autres du même auteur.

vie domestique. Sous Louis XV, au contraire, les hommes ont reçu l'impulsion des femmes, ont été gouvernés, façonnés par elles à l'exemple du prince; c'est pourquoi les lettres et les arts offrent sous ce période un goût moins simple et moins pur, et des sentiments moins profonds que dans le siècle antérieur. C'est qu'en s'écartant de la condition naturelle à leur sexe, les femmes, moins considérées, n'inspirent plus au génie que des pensées vulgaires. On sait quel ton prenaient madame du Deffant et madame Geoffrin sur cette cohue de savants, d'artistes, d'hommes de lettres qu'elles faisaient disputer, dont elles réglaient le rang, les talents, les prétentions et même la conduite. On sait quel interminable caquet, quelle manie scientifique s'emparait de ces coteries, hors desquelles on ne reconnaissait ni esprit, ni savoir. On sait qu'elles faisaient les réputations et dirigeaient l'opinion publique. C'est ainsi que les salons de peinture s'essayaient d'abord chez madame Geoffrin, et que le style maniéré des Lemoyne et des Vanloo naquit du goût naturel aux femmes pour le clin-

quant et les colifichets Vers la même époque, on vit se multiplier aussi les gazettes littéraires et politiques, et se développer cet esprit dissertateur, superficiel, qui juge tout, s'occupe de tout, qui oublie la postérité pour des succès éphémères, et qui n'a pas peu contribué à la légèreté si souvent reprochée à notre nation.

Partout où les princes se sont soumis à des maîtresses, ces règnes galants ont amené les profusions du luxe avec la licence. Le caractère faible de Louis XV se plut davantage qu'aucun autre sous la domination des femmes. A peine affranchi de la tutelle du cardinal de Fleury, on le vit livré à l'ambitieuse duchesse de Châteauroux. En vain cette autre Agnès Sorel voulut couvrir l'opprobre de son rôle par l'éclat de la gloire de son royal amant, l'arracher aux honteuses délices des *petits appartements*, aux ignobles occupations de la bonne chère, pour le produire à Fontenoy sur un plus digne théâtre; elle mourut, et ce prince, retombant dans son indolence, chercha un nouvel esclavage sous la marquise de Pompadour. L'esprit,

les grâces de cette célèbre favorite, sa longue influence sur le gouvernement, sur les mœurs, les arts et l'opinion publique au dix-huitième siècle; les biens et surtout les maux dont elle fut la source forment le tableau le plus frappant de cette époque.

Déjà perçait cet esprit philosophique (vers 1750) qui devait répandre sur ce temps une lumière si éclatante. Plusieurs causes y ont concouru. Les longues querelles du sacerdoce et de la magistrature, au sujet de la bulle *Unigenitus*, affaiblissaient les ressorts de la religion et des lois, sous un roi voluptueux. Plus le gouvernement énervait son autorité par l'ascendant des maîtresses, plus les particuliers acquéraient de hardiesse et d'indépendance; ils semblaient revendiquer le droit de pénétrer dans des matières jusqu'alors réservées aux cabinets de l'état. Les rangs confondus par la faveur, les récompenses mal décernées, relâchaient les liens sociaux; l'esprit guerrier s'éteignait avec l'espoir de l'honneur sous des généraux dirigés par des femmes. L'abus que les convulsionnaires de Saint-Médard et les jansé-

nistes avaient fait des miracles supposés du diacre Pâris éveillait alors les recherches de la philosophie sur la religion. Les prétentions des princes légitimés à la succession au trône, et de funestes opérations de finances, avaient appelé la curiosité publique sur les sciences politiques. Tel fut le premier essor des idées de liberté, et aussi des paradoxes dans tous les genres de doctrine. Les esprits, désenchantés d'antiques croyances, s'adonnèrent à l'étude de la nature, aux expériences de physique et de chimie; la précision des mathématiques, la sévérité logique, substituaient la froideur du raisonnement au feu de la poésie et des beaux-arts. La nation semblait passer de l'âge brillant de l'imagination à l'âge mûr du jugement.

Telle était la situation de la France, lorsque s'éleva près du trône madame d'Étioles. Née avec un génie étroit, mais avide de tout ce qui brille, elle s'entoura des hommes les plus illustres du siècle, Voltaire, Montesquieu, Buffon, Maupertuis, Helvétius, le duc de Richelieu, etc. Nourrie dans les plaisirs, cette nouvelle Poppée fut passionnée

pour tout ce qui flatte les sens, comme le luxe, la mollesse, les ameublements recherchés, les spectacles, la musique, la peinture, l'architecture. Elle étendit une main protectrice sur les beaux-arts, les cultiva elle-même, et en propagea les écoles. Dans les divertissements, les fêtes, les asiles secrets de ses voluptés, elle prodigua les trésors du peuple, et crut les réparer en favorisant les idées agricoles des économistes. Elle donna l'intendance des beaux-arts au marquis de Marigny son frère, et éleva des manufactures de porcelaine et de tapisseries. Elle imprima un mouvement prodigieux aux modes, aux habillements les plus ruineux, et surtout les tourna vers le goût des Anglais, nos éternels rivaux. Elle plaça l'abbé de Bernis, *son pigeon*, dans le ministère, pour ses petits vers; elle soutint enfin ces opinions anti-sociales des *esprits forts* qui se glissaient dans une foule d'écrits, car, comme il est ordinaire de haïr ce qu'on blesse, elle repoussait cette morale religieuse dont elle avait violé les préceptes, et qu'il était devenu du bon ton de décrier.

Quels furent les résultats de ces démar-

ches? Sans doute le caractère de la nation se poliça davantage, devint plus doux, plus tolérant sous le règne de madame de Pompadour, mais en s'énervant, en perdant son patriotisme, en devenant indifférent à tout. Sans doute les arts furent encouragés, mais avec quel discernement? Ce n'était point l'auteur de la *Henriade* et d'*Œdipe* que l'on récompensait dans Voltaire, mais l'auteur de deux mauvais opéras. Ce n'étaient point les nobles peintures de l'histoire que l'on recherchait, mais les tableaux de *genre* de Wateau, qui ne demandent que de la patience et le technique du métier, ou les enluminures lascives et minaudières de Boucher. On ravalait à des *bambochades*, aux décorations des boudoirs du Parc-aux-cerfs, de Choisi, le talent des grands artistes; Slodtz et Pigalle étaient réduits à des grotesques pour les *Menus Plaisirs*. La dégradation du goût était complète; nulle fierté d'âme, nul naturel, nulle expression naïve, ni décence, ni grandeur; tout était tourmenté, bizarre, tant la corruption des mœurs et des opinions infectait tous les arts du dessin! Les modes des vêtements

étaient elles-mêmes sans dignité, sans grâce; il semblait que, du trône souillé, l'avilissement eût découlé sur tous les sujets. Pourquoi n'a-t-on point de bon goût dans les arts sous les fastueux empires de l'Asie? C'est qu'on n'y a point de mœurs; c'est que les femmes n'y sont que des instruments passifs de volupté qu'il faut enclore dans des sérails; c'est que leur esprit y domine tout, quoiqu'il n'engendre rien.

Jamais on ne vit tant de beaux esprits ou d'artistes, et si peu de vrais génies qu'à cette époque. Les grands, qui pratiquent eux-mêmes les beaux-arts, entravent leur développement, soit qu'ils donnent leur goût particulier et la médiocrité de leurs talents pour la règle et la borne de ce qui est bien; soit que la flatterie, corruptrice éternelle du pouvoir, ne permette point de s'élever au delà. Ainsi Néron fut jaloux de Lucain et des grands acteurs de son temps; Adrien, des peintres; Richelieu, de Corneille: ainsi madame de Pompadour assujettit les lettres et les arts à sa frivolité [1]. Là commence le rè-

[1] Qu'on nous explique pourquoi Néron, Vespa-

gne de Dorat, du gentil Bernard, de Collé, de Panard, de Moncrif, de Favart, etc. La pièce des *Trois Sultanes* de ce dernier est un tableau piquant de la majesté souveraine devenue le jouet de la beauté. Une coquetterie d'esprit, un jargon frivole, un papillotage fleuri, pointilleux et fade étaient devenus la manie générale, avec l'amour effréné des spectacles. De là se formèrent ces manières théâtrales dans la société, cette politesse outrée, ces déguisements et cette bassesse d'âme non moins funestes que la dissolution des mœurs, en ce qu'elles flétrissent tout sentiment. L'on cherchait avidement des amusements au dehors, parce qu'on se trouvait vide au dedans. Jamais on n'exagéra davantage l'enthousiasme et l'amour que lorsqu'on en éprouva le moins; les grandes passions parurent risibles ou romanesques

sien, Domitien, et beaucoup d'autres princes qui proposèrent tant de prix d'éloquence et de poésie, ne firent renaître à Rome aucun Cicéron, aucun Virgile? *Voyez* dans les Fables de La Fontaine, liv. XI, fab. 6, le discours du *paysan du Danube*, sur la corruption des Romains.

aussitôt qu'on cessa de croire à la vertu des femmes, et que l'on ne se sentit plus assez estimable pour oser mépriser le vice.

L'on a comparé la littérature du dix-huitième siècle à celle du dix-septième, mais on n'a point assez remarqué combien la différence des administrations et de l'état des femmes dans la société ont dû changer le goût général. Le cardinal Dubois peut-il être mis en parallèle avec le cardinal de Richelieu? Louis XV, ses ministres et ses maîtresses égalaient-ils Louis XIV, les ministres et les maîtresses de ce grand règne? Toujours les lettres, les sciences et les arts, soumis à la puissante influence des gouvernements et des habitudes sociales, en suivent les progrès; comme on voit la nature briller d'une nouvelle vie au printemps et languir aux approches de l'hiver.

Indépendamment de l'action directe des femmes sur les lettres et les arts pendant ce période, il faut considérer l'influence indirecte de ce sexe sur le gouvernement. Qu'elle ait été pernicieuse à la monarchie, ou favorable à la cause de l'humanité, l'avenir seul

peut bien en apprécier les inconvénients et les avantages. Il suffit d'observer que la publication de l'*Encyclopédie*, de l'*Esprit des Lois*, de plusieurs écrits philosophiques de Voltaire et de J. J. Rousseau, l'expulsion des jésuites, l'affaiblissement de l'autorité religieuse et civile, la tolérance universelle, furent les résultats de cette liberté, ou, si l'on aime mieux, de cette licence que les femmes avaient introduite dans l'état. Lorsque la prostitution semblait s'être incorporée au trône avec la comtesse Dubarri, les hommes, dépouillant le respect pour la royauté, redevinrent plus eux-mêmes. Alors, du haut de la chaire évangélique, l'on entendit les fortes leçons de l'évêque de Senez et l'éloquence incorrecte mais hardie et apostolique du P. Bridaine, au lieu des brillants sermons de l'abbé Poulle. Des tragédies d'un genre austère, la *Mort de César* et *Brutus*, autrefois négligées, furent accueillies. L'excès des voluptés ayant rompu le charme de l'amour et décrédité la galanterie avec l'estime des femmes, il s'ouvrit alors une nouvelle carrière dans les arts. Ils prirent une marche plus libre

et plus audacieuse ; ils gagnèrent en force ce qu'ils perdirent en correction. Le Kain, mesdemoiselles Clairon et Dumesnil retrouvèrent sur la scène l'expression touchante des passions et de la nature ; ils adoptèrent le vrai costume de leurs rôles. De Belloy réchauffait dans ses pièces l'antique patriotisme. Cette révolution du théâtre fut accompagnée de celles de la musique et de la peinture. Vien ramena l'étude de la nature et de l'antique dans les arts du dessin. Soufflot rendit à l'architecture son caractère imposant et *grandiose*. Après le savant système harmonique de Rameau, qui avait imprimé un mode majestueux mais rude et terrible à la musique, Gluck apporta de l'Allemagne son génie harmonieux et son luxe instrumental ; tandis que Piccini et Sacchini introduisaient en France les grâces ravissantes de la mélodie italienne. On se rappelle encore la guerre musicale de leurs fougueux enthousiastes. Enfin J. J. Rousseau, Philidor, Monsigny, Grétry, fondèrent le véritable genre de la musique française dans les opéras comiques. Les poëmes de Sedaine, de Favart, de Mar-

montel forment l'époque la plus brillante de ce spectacle. Quelles ont été les causes de cette salutaire révolution dans les arts? l'affaiblissement de l'ascendant excessif des femmes. De là naquirent encore les premiers élans de la liberté civile, de cette douce liberté qui embellit et agrandit tout.

Si les lettres, à quelques exceptions près, furent moins heureuses, il en faut attribuer la cause soit à la tendance générale des esprits vers les sciences de fait et d'expérience, soit au peu de sensibilité d'un siècle devenu savant, incrédule, et sur lequel *il fallait frapper fort plutôt que frapper juste*, d'un siècle rassasié de tout, qui n'admettait avec Buffon rien de bon dans l'amour que le physique. Alors la poésie, sans inspiration et sans verve, ne parut plus que l'art futile d'arranger ingénieusement des paroles, et de là vint la supériorité relative des prosateurs. Le vice cessant d'être ridicule, on ne sut plus tracer des caractères comiques au théâtre; on fit des drames. Diderot prétendit réformer la scène, et Marmontel le Parnasse. On condamna Boileau et Racine; on cher-

cha dans Ossian, Shakespeare, Young, dans la teinte sombre et atrabilaire des Anglais, des beautés fortes et sauvages, comme le palais blasé recherche les épices et les liqueurs brûlantes. Les écrits de Diderot, de Raynal, de Thomas, de La Harpe, d'Helvétius, de d'Alembert, etc., prirent ce ton doctoral, guindé, sententieux et emphatique si différent du style simple et naturel des écrivains de l'autre siècle, parce qu'on ne connaissait plus le véritable amour ni ses grâces. On censurait avec amertume, avec audace, les institutions; on déclamait avec un enthousiasme factice contre la corruption des mœurs; les mots de *nature*, de *sentiment*, de *vertu*, de *bienfaisance*, étaient dans toutes les bouches. On ne se proposait rien moins que la réforme du genre humain. Vaine illusion de cœurs nés honnêtes qui sentaient la ruine de la morale publique! Ils ont été la preuve qu'il est aussi difficile de bien écrire lorsque les femmes ont perdu toute influence sur les mœurs, que lorsqu'elles ont abusé de leur ascendant.

Ce sexe influa peu sur la partie de la lit-

térature, surtout de la prose, qui forme le plus beau titre de gloire du dix-huitième siècle. Tels sont les écrits politiques de Montesquieu, les magnifiques pages de l'histoire naturelle de Buffon, les œuvres philosophiques de Voltaire, et beaucoup d'autres ouvrages célèbres. Ceux de J. J. Rousseau furent peut-être les seuls dictés sous le charme de l'amour moral; eux seuls sont empreints d'une sensibilité profonde, d'une brûlante éloquence; eux seuls entraînent lorsque les autres éclairent ou prouvent. C'est que la simplicité des mœurs suisses inspira toujours le génie de cet illustre Genevois. Il sut ranimer par elles, dans des cœurs flétris, cette étincelle de sentiment que la dépravation étouffait. Ses vives et âpres censures ont eu bien plus d'empire sur les femmes que les éloges pompeux dont Thomas les avait comblées.

L'avénement de Louis XVI à la couronne fut le signal d'une nouvelle époque qui devait être suivie d'une si terrible catastrophe. Sous les dernières années du règne précédent, Maupeou et Terray, voulant établir un

violent despotisme, ébranlèrent l'ordre social. Les premiers soins du jeune roi furent d'appeler la liberté civile avec Turgot et Malesherbes, noms également chers aux sciences et à la vertu. Les corvées furent supprimées, la servitude, la torture abolies, l'indépendance des Américains favorisée. L'économie remplaça d'effrayantes profusions. Tout promettait sous un prince humain, bienfaisant, ami des lois, le retour de l'âge d'or, si l'état n'eût pas recélé dans son sein un ferment secret de dissolution, et si l'infortuné monarque ne se fût pas trouvé trop faible pour retremper la nation dans des institutions plus vigoureuses.

Cependant il s'élevait dans tous les esprits un désir vague de liberté, de bonheur, de perfectibilité, fomenté par les *penseurs*, par de grands écrivains et par l'affranchissement tacite de la presse. Le goût anglais dominait dans les livres, les modes, les repas, etc. Les hommes affectaient un air frondeur et républicain; les femmes jouaient la sensibilité et cette *mélancolie romantique* qu'une vie oisive, que les veilles, les spectacles,

les lectures augmentaient. On observait alors chez elles beaucoup plus de maux de nerfs qu'aujourd'hui ; de là vint l'empire que Mesmer, Cagliostro et tant d'autres charlatans usurpèrent sur ce sexe. Cette susceptibilité d'être affecté agaçait les passions, corrompait les plus doux rapports de la société ; on se regardait comme indépendant de ses liens ; on ne recherchait que l'état de nature. On représenta l'amour comme le plus sacré des devoirs, les passions comme le vœu sublime de la nature, la contrainte des vertus comme une tyrannie. On dénatura le langage ; le libertinage des mœurs fut absous en intéressant pour une amante abusée ; la licence usurpa le nom de la liberté, l'innocence et la sévérité des principes parurent des défauts de savoir-vivre. Chacun n'admettant que son sentiment pour guide, toutes les opinions se divisaient et les lois restaient sans force devant l'intérêt particulier. L'autorité des rangs s'était extrêmement affaiblie ; une reine abjurant elle-même tout cérémonial, oubliant quelquefois la décence, admettait une familiarité destructive de la majesté. Un

insouciant épicuréisme, un fatal aveuglement sur l'avenir, semblable au calme précurseur de la tempête, endormait, au sein de la mollesse, les hautes classes de la société. Elles-mêmes applaudissaient aux traits acérés de Champfort, de Beaumarchais, aux écrits hardis et mordants qui les dégradaient. La comédie prit un nouvel essor et osa, comme au temps d'Aristophane, frapper de ridicule les objets les plus révérés. On ne crut avoir de l'esprit qu'en devenant satirique, et du talent qu'à force de prétentions. La plupart des productions des arts portaient surtout l'empreinte de cette efféminatiou que les âmes avaient contractée dans le commerce trop général des femmes.

Le tableau de la littérature et des arts vers ce temps offre un assemblage remarquable de grâces, d'efféminatiou, et même de coquetterie, plutôt que de force, de concision, de simplicité. Les poëmes de l'abbé Delille, le pièces de Collin d'Harleville, les œuvres de Florian, et surtout celles de Bernardin de Saint Pierre, portent cet aimable caractère de douceur et d'aménité. Fragonard

donnait à la peinture sa touche légère et vaporeuse, et Grétry inspirait à la musique le charme magique de ses accents.

Enfin éclata cette révolution dont la plupart des causes remontent jusqu'à l'origine du dix-huitième siècle, et dont la commotion a ébranlé l'Europe. De puissants intérêts, des renversements inouis de fortune, des malheurs irremédiables, des vertus sublimes au milieu des plus exécrables attentats, imprimant de profondes secousses aux imaginations, ont rendu cette époque à jamais mémorable. Et parce que, dans ces bouleversements, l'influence des femmes a été absorbée par celle des hommes, l'on a vu les beaux-arts revêtir alors un costume austère et affecter les formes âpres, audacieuses, incorrectes qui régnèrent dans toutes les habitudes de ce temps. Le sentiment des bienséances s'était égaré par le désordre de la société. Une rusticité grossière heurtait contre une urbanité trop recherchée; une rudesse soldatesque substituée aux raffinements de la politesse, effarouchait les grâces, bannissait toutes les affections tendres. Quoique l'impéritie et

le goût bizarre se fussent introduits dans le sanctuaire des arts, cependant un engouement général pour l'antiquité avait ramené parmi nous le sentiment du vrai beau. La peinture et la sculpture étudièrent ces ruines admirables échappées au ravage des siècles : tous les arts tentèrent de nouvelles conquêtes, mais tous n'obtinrent par les mêmes triomphes.

La poésie et la littérature s'incorporent plus qu'on ne pense avec l'état civil de chaque peuple. Comme elles ne brillent que chez celui qui s'élève au point le plus parfait de la sociabilité, elles dépérissent lorsqu'on le dépasse. On ne rencontre plus cette juste valeur des expressions, cette propriété et cette vive élégance de tours qui sont particulières à chaque langue. Une autre disposition sociale imprime un autre caractère au discours : c'est une monnaie dont le type varie à chaque règne. Les femmes surtout, dont l'empire est si étendu dans la vie privée, modifient la langue plus que l'homme. C'est pourquoi la nôtre avait perdu beaucoup de sa délicatesse, de son harmonie, de sa grâce, quoiqu'elle eût

conquis plus d'énergie dans ces temps orageux, où tant de clameurs retentissaient dans des tribunes populaires. C'est aussi de la même époque que datent et ces noirs romans anglais où l'on associait au crime des horreurs mystérieuses, et cette passion pour les mélodrames qui présentent toujours l'innocence aux prises avec la tyrannie, ou des bourreaux et des victimes.

CONCLUSION.

Nous avons vu l'influence des femmes sur la littérature et les arts éclore en France dès le règne de François Ier, se développer surtout sous Anne d'Autriche, briller du plus vif éclat sous Louis XIV, dégénérer au temps de la régence de Philippe d'Orléans, corrompre le goût sous Louis XV, perdre enfin de son empire vers les dernières années du dix-huitième siècle. Nous en recueillerons cette vérité morale, que la politesse et les beaux-arts n'existent point partout où les femmes ne participent à aucun droit dans la vie civile, comme chez les peuples barbares ou sous le despotisme asiatique; que l'égalité des sexes, dans ses justes rapports entre le plus fort et le plus faible, établit la civilisation et tous les arts qui l'accompagnent; mais que la supériorité abandonnée aux femmes, ou le mépris qu'on fait de leur sexe.

apportent toujours la corruption du goût dans les arts aussi-bien que dans les mœurs et la société civile.

Femmes, doux liens de la vie, qui nous secourez au berceau comme au bord du cercueil! soyez toujours ce que la nature vous a formées, le charme qui adoucit nos misères et qui embellit le cours de nos ans. N'usurpez jamais sur nous l'empire pour l'obtenir toujours; votre puissance est toute dans votre faiblesse. D'autant plus dignes de régner que vous refuserez de nous asservir, vos vertus feront votre bonheur aussi-bien que notre gloire. C'est alors que nos neveux verront s'accroître sans cesse ces beaux âges de civilisation et de lumières qui ont élevé les nations de nos contrées au dessus de tout le reste du genre humain. Heureuse surtout la France, si désormais elle recueille dans de pacifiques occupations les bienfaits des lettres, des arts, et les fruits immortels de tous ses triomphes!

NOTES.

(A). *De la puberté et des causes des sympathies d'amour entre les sexes.*

L'enfant n'existe encore que pour lui-même; il n'est, pour ainsi dire, d'aucun sexe, et n'appartient qu'au présent. L'être pubère n'est plus isolé dans la nature; il tient, au contraire, à l'espèce entière, et se trouve en quelque sorte citoyen de la postérité : son existence est due aux âges futurs; de lui doit s'élever une tige dont les rameaux iront se perdre dans l'éternité des siècles. Il ne vit plus pour lui-même; il existe pour l'espèce humaine : devenu membre intégrant de cette grande famille, il n'appartient plus à lui seul, mais à tous.

A cette brillante époque de la vie, l'enfant perd sa nullité; il devient *homme* ou *femme*; son sexe se prononce et lui révèle le secret de ses forces. Un sentiment nouveau s'allume au fond des cœurs, et leur apprend qu'ils ne peuvent plus demeurer

indifférents sur la terre, que le corps a plus de vie qu'il ne lui en faut pour lui seul, et que celle-ci tend à se répandre au dehors.

Nous n'existons, à vrai dire, que pour notre espèce, et non pas pour nous-mêmes, car dans notre enfance nous ne vivons qu'à peine, nous ne possédons qu'une demi-vie; et dans la vieillesse nous traînons avec chagrin les débris et les ruines de notre existence. Mais lorsque nous jouissons d'une vitalité pleine et entière, elle n'est plus pour nous; elle cherche sans cesse à s'en séparer pour former de nouveaux êtres. L'âge de la reproduction est tout selon l'ordre de la nature; c'est pour lui seul que sont créés la force, la santé, le plaisir, la beauté et l'amour; c'est à cette unique époque qu'éclatent l'intelligence et la vigueur de l'âme. En perdant la faculté générative, nous perdons tous nos avantages : l'amour disparaît, la beauté se flétrit, la vigueur se casse, le génie s'éteint, le plaisir s'enfuit avec la santé; le temps nous enlève toutes nos illusions et nos voluptés, et ne laisse plus qu'une lie amère dans la coupe de la vie.

Il semble que nous ayons été jetés sur la terre par la nature pour la seule reproduction. Hors ce temps, tout est faiblesse, peine, misère, impuissance dans la vie. Les deux termes de notre exis-

tence se plongent dans deux fleuves éternels, celui de la naissance et celui de la destruction; et le milieu appartient à l'espèce, parce que c'est d'elle seule que nous tirons notre vie, et c'est à elle seule que nous devons la rendre.

En effet, cette étincelle de vie que nous portons en nous-mêmes est un don de nos pères qui l'ont eux-mêmes reçu de leurs ancêtres, et ceux-là d'autres hommes qui les ont précédés dans la longue carrière des âges. L'existence n'est donc qu'une transmission, une continuité de la même faculté, depuis l'origine de l'espèce humaine jusqu'à nous, ou plutôt nous ne vivons point par nous-mêmes, mais par l'espèce qui nous donne l'être puisque nous n'existerions pas sans elle. On peut dire que les individus n'existent pas réellement par eux-mêmes : ils vivent d'emprunt ; ils ne sont que des usufruitiers éphémères d'un fonds de vie élémentaire qui réside dans la masse des êtres organisés. La génération n'est que le passage du mouvement vital d'un corps organisé à une matière disposée à s'organiser, et la nature ne connaît que l'acte de la génération : c'est l'unique but de tous ses travaux. Ce que nous appelons *amour* n'est que la manifestation extérieure de ce mouvement vital qui tend à se répandre dans d'autres êtres, pour leur communiquer la vie. Ainsi, nous sommes

tous animés par l'amour; c'est de lui seul que nous tenons les semences de notre existence.

La puissance créatrice ou le mouvement vital que nous avons reçu par l'acte de la génération, opère de deux manières, 1° dans l'intérieur des individus mâles ou femelles, en les faisant croître, nourrir et fortifier; 2° à l'extérieur, par les organes sexuels, et en se communiquant à une matière susceptible d'en être imprégnée. Tant que cette puissance d'amour agit dans l'individu seulement, elle y demeure concentrée; mais lorsqu'elle élève le corps à un état de force et de perfection qui ne peut plus s'augmenter, elle est forcée de se déborder au dehors. Plus elle se porte à l'extérieur, moins elle opère dans l'intérieur de l'individu : en effet, l'on observe que la génération affaiblit extrêmement la vie propre du corps, et qu'il nous en reste moins à mesure que nous en communiquons davantage. Cette loi est analogue à celle de l'impulsion dans les corps bruts; ils se ralentissent en proportion du mouvement qu'ils communiquent aux obstacles environnants.

Indépendamment de ces communications vitales entre les deux sexes pour la reproduction d'un nouvel être, il y a, d'un individu à un autre, de ces sympathies et de ces antipathies singulières qui dérivent de la même source. La pre-

mière et la plus puissante des sympathies est celle de l'amour. Cette propagation des affections animales entre deux sexes, s'exécute suivant certaines lois qu'il est nécessaire d'approfondir ici; car elle n'a pas lieu indifféremment entre toute femme et tout homme, puisque nous trouvons des personnes qui nous plaisent plus ou moins que d'autres, et qu'il est des rapports secrets qui conviennent aux uns, tandis qu'ils n'opèrent pas de même chez d'autres.

Voici comment nous concevons ces sympathies. On sait que si l'on fait vibrer un corps sonore près d'un semblable corps sonore en repos, ce dernier vibrera bientôt à l'unisson : ainsi, une corde tendue près d'une autre corde agitée, une cloche auprès d'une autre cloche qu'on sonne, entreront en vibration.

Or le corps humain et son système nerveux peuvent acquérir un certain degré de sensibilité et de mobilité (non pas que les nerfs soient jamais distendus comme des cordes, ainsi qu'on l'a jadis imaginé mal à propos, car nous voyons qu'ils sont relâchés même dans le corps vivant); mais il est très sûr que leur activité peut être plus ou moins étendue, puisqu'on l'excite par des spiritueux, des aromates, et qu'on la diminue par des narcotiques; et puisque nous voyons que certains hom-

mes sont plus vifs, plus ardents, plus irascibles que d'autres.

Supposons donc un corps dans un état déterminé d'excitabilité. On peut le comparer à un corps sonore en vibration. Si l'on approche un autre corps humain d'une nature analogue, celui-ci doit se mettre à l'unisson du premier, de même qu'une corde fait vibrer une corde de pareille nature. Cette condition de similitude est nécessaire pour produire la sympathie ; sans cela elle n'a pas lieu.

Qu'on mette en rapport un *jeune homme* avec une *jeune fille*, il est très certain que leur constitution physique et morale étant dans un état à peu près semblable, soit pour l'âge, soit pour le degré de sensibilité, les émotions nerveuses de l'un se communiqueront à l'autre : et il y aura sympathie, concordance, amour.

Mais si l'un des individus porte une complexion dans un état différent ; si l'un est vieux et l'autre jeune, il n'y a plus d'unisson ni d'accord dans l'ébranlement des nerfs, il n'y a plus de sympathie, mais indifférence ou inaction.

Enfin, si les deux complexions sont dans des conditions très contraires ; si l'une est très irritable et l'autre très apathique, alors la dissonance se prononce, et il y a antipathie mutuelle. Voilà, je pense, ce qui fait que les caractères ardents,

impétueux, ne peuvent pas supporter les caractères mous, apathiques, et réciproquement.

C'est donc la similitude existante entre deux complexions qui fait éclore l'amour, la sympathie, l'amitié, la compassion, enfin tout ce qui dérive des rapports d'humeur. C'est la discordance des systèmes nerveux qui détermine l'antipathie et la haine; c'est leur inaction qui cause l'indifférence.

Ce rapport des systèmes nerveux ou des complexions se manifeste dans tous les états de la vie; ainsi, l'enfant recherche l'enfant, les jeunes gens se plaisent avec les jeunes gens, les vieillards avec les vieillards, parce que tout le monde cherche sa consonnance de complexion.

Et comme cette harmonie a lieu aussi selon une certaine manière dépendante de l'habitude, nous aimons surtout les personnes chez lesquelles cet accord de sentiments, d'idées, s'exécute dans le même ordre que dans nous-mêmes. C'est encore pour cette raison que nous nous plaisons davantage avec nos amis qu'avec des étrangers qui ne sont point à notre unisson. Deux amis ne sont autre chose que deux organes nerveux dont les ébranlements simultanés jouent suivant le même ordre dans des circonstances pareilles; ce qui produit un accord parfait. L'un et l'autre sont affectés de la même manière, tout de même que les deux yeux ou les

deux moitiés du corps qui sentent pareillement; car notre corps est formé de deux moitiés amies, c'est-à-dire actives et sensibles au même degré. Si un œil est plus fort que l'autre, on est louche; il en est de même dans l'amitié; si un ami est inégal à l'autre, il y a du louche dans leur union : l'intimité, la communauté, ne sont plus aussi parfaites ni aussi uniformes.

Pourquoi, dans le jeune âge, aspire-t-on avec tant d'ardeur à aimer? Pourquoi nous faut-il des amis, des maîtresses, des plaisirs? C'est que le système nerveux est dans un état d'extrême excitabilité, et qu'il recherche partout sa consonnance, parce qu'il n'est que comme une moitié étant seul. C'est par une suite de notre organisation double, ou formée de deux moitiés accouplées, que nous demandons des sensations doubles. De même que nous avons deux yeux ou deux oreilles qui nous donnent simultanément une même sensation à l'unisson, il nous faut, par similitude, des affections doubles, telles que les affections mutuelles. Nous ressentons alors des plaisirs analogues aux consonnances harmoniques.

Plus l'unisson des deux systèmes nerveux est parfait, plus le plaisir est vif, parce qu'alors nous recevons en quelque sorte une double vie, nous agrandissons une fois plus notre sphère : un autre

système nerveux devient pour ainsi dire le notre ; il s'incorpore avec nous par sa conformité, d'autant plus intime qu'elle est plus exacte.

Les personnes les plus vives, les plus excitables sont aussi les plus susceptibles d'éprouver l'effet des sympathies et des antipathies, comme nous le voyons chaque jour, parce que le système nerveux est dans un état d'excitation ou très analogue ou très contraire à celui des personnes affectées. C'est cette connexion intime de deux systèmes nerveux qui fait le plus grand charme de l'amour. Ainsi, au milieu des délices et de la volupté, les plaisirs ne sont jamais plus vifs qu'à mesure que les transports sont plus partagés ; de manière qu'on jouit non seulement de ce qu'on éprouve soi-même, mais encore de ce qu'éprouve une personne aimée. La jouissance est alors doublée, parce que les sensations ou l'âme de deux appartiennent en entier à chacun. De même, si l'on pouvait regarder en même temps et par ses yeux et par ceux d'un autre, je ne doute pas qu'on n'en éprouvât également un grand plaisir. Nous aimons tant ces consonnances que nous voulons être aimés, et que nous sommes charmés d'être approuvés en toutes choses.

On nous demandera pourquoi un homme est moins porté vers un autre homme que vers une

femme : c'est qu'il faut bien distinguer ici deux genres de sympathies; l'une n'a rapport qu'aux individus, l'autre au sexe. Deux hommes sont attirés l'un vers l'autre par une sympathie simple, individuelle, qui émane de la correspondance de leur organisation ; un homme et une femme sont, au contraire, attirés non seulement par cette première sympathie simple, mais encore par celle qui émane des sexes. Un état particulier de l'organe sexuel mâle, produit un état semblable dans l'organe sexuel féminin correspondant. Cette sympathie est même l'une des plus marquées : tout devient commun entre deux organes correspondants lorsqu'ils sont au même degré d'excitation. En effet, toutes les parties de notre corps ayant une vitalité qui leur est propre, ont aussi des sympathies particulières ; nos organes réagissent les uns sur les autres, et s'entre-communiquent toutes leurs affections ; ils ont chacun leur sphère de sensibilité, qui s'engrène dans les sphères des organes voisins.

Mais pourquoi ce besoin d'affections semblables dans un autre corps? Il dépend, ce me semble, de notre conformation organique double; car on reconnaît aisément que le corps de l'homme et de la plupart des animaux est composé de deux moitiés accolées dans leur longueur, ce qui fait que nous avons deux yeux, deux oreilles, deux nari-

nes, deux hémisphères au cerveau, deux pieds, deux mains, deux testicules, etc. Les parties du milieu du corps, comme la langue, la verge, etc., sont aussi formées de deux moitiés symétriques réunies et soudées par le milieu. Cette conformation double dans les organes des sens procure des sensations physiques doubles; mais parce qu'elles s'opèrent dans le même moment, elles nous paraissent uniques et simples, car elles se mêlent et se confondent en un seul corps, de même que nos organes doubles.

Or, nous sentons par des organes doubles qui ont des forces à peu près égales, c'est-à-dire consonnantes; nos idées et notre entendement sont donc composés par ces sensations doubles et simultanées, et nous y sommes accoutumés depuis notre naissance. Par suite de cette habitude et de la conformation double des hémisphères du cerveau, par analogie, nous cherchons hors de nous-mêmes des sensations doubles. Voilà pourquoi nous aimons la symétrie dans les objets; c'est encore pour cela que les correspondances nous plaisent, que les comparaisons nous sont agréables, que les rapports, les harmonies, les consonnances nous délectent. Tout ce qui est isolé nous paraît déchiré de la grande trame des êtres; l'unité qui nous charme est le concours égal de deux sem-

blables, car tout est relatif à quelque chose; dans l'univers tout a ses liaisons et ses harmonies, jusqu'à la discorde même.

Ce principe d'union et de correspondance qui est en nous me paraît donc émaner de notre conformation double, et j'en retrouve des preuves irrécusables dans tous les animaux dont le corps est constitué de deux moitiés égales, tandis que les coquillages univalves et les bivalves [1], les zoophytes, qui ne sont pas formés de deux moitiés également symétriques, et les espèces dont le corps mou n'a pas une figure constamment régulière, manquent de ce principe de sympathie et de consonnance. C'est un fait très reconnu en histoire naturelle, que tous les animaux symétriques, tels que les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les crustacés et les insectes, ont toujours leurs sexes séparés sur deux individus différents; mais les coquillages, les zoophytes, les vers, ayant tous un corps ou privé de symétrie ou de nature molle et capable de prendre momentanément des formes non symétriques, sont tous hermaphrodites ou androgynes. En effet, s'ils n'ont pas des organes symétriques, ils ne sentent pas d'une manière également double et instantanée, comme les au-

[1] Quoique ces animaux paraissent doubles, leur organisation n'est nullement égale et symétrique de chaque côté.

tres espèces ; ils n'ont alors aucune sensation consonnante ; ils n'éprouveront donc aucun rapport de sympathie et d'antipathie ; ils ne pourront donc ni s'entr'aimer ni s'entre-haïr : cela étant, les sexes ne doivent pas être séparés chez eux, car ils seraient très peu portés à s'unir, et l'espèce ne pourrait pas se perpétuer. Une huître est parfaitement indifférente pour une autre huître ; elle n'a de rapports qu'avec elle seule, et peut se suffire à elle-même. Les limaçons, quoique androgynes, s'accouplent, à la vérité, mais sans s'aimer beaucoup ni se plaire mutuellement ensemble ; car chacun d'eux étant mâle et femelle, chacun donne et reçoit en même temps : c'est donc une sorte d'échange, de marché, de troc, dans lequel ils demeurent quittes l'un envers l'autre, parce qu'ils ne cherchent que ce qui leur est agréable, sans se soucier ensuite de leur voisin. Plus les animaux sont d'une organisation simple, moins ils ont de correspondance entre eux ; au contraire, l'homme ayant la constitution la plus compliquée parmi tous les animaux, jouit aussi du plus grand nombre de relations entre les divers individus de son espèce ; aussi ses sympathies sont très multipliées.

Comme chez les animaux à sexes séparés il faut un désir, une affection réciproque, et comme il leur est nécessaire de s'agréer, de se rechercher

pour parvenir à se reproduire, leur sensibilité extérieure et le domaine de leurs correspondances sympathiques doivent être plus agrandis que dans les autres especes. Il faut qu'il s'établisse entre les sexes des relations nerveuses plus intimes. Or, comme nous trouvons ces sympathies chez les animaux doubles, et comme nous ne les rencontrons nullement chez les espèces non symétriques et en même temps hermaphrodites, il reste démontré que ces relations nerveuses sont liées à l'organisation double et à la séparation des sexes.

En effet, à mesure que les correspondances sexuelles se développent, l'indifférence cesse dans tous les êtres; et lorsque la vieillesse les rompt, toutes les sympathies d'amour disparaissent.

(B.) *Des rapports des sexes les plus favorables à la fécondité.*

Il est des rapports, encore peu connus, entre les sexes, qui font qu'une femme et un homme, très capables d'engendrer chacun séparément, ne peuvent cependant produire ensemble; et voici ce qu'on peut observer sur ce point.

1° Il faut, pour un mariage fécond, une certaine harmonie entre les deux sexes, soit au physique, soit au moral; cette harmonie se manifeste

dans les sympathies d'instinct, qui nous font préférer telle personne à telle autre, indépendamment du charme de la beauté. Les sexes sentent secrètement leur unisson par une impulsion naturelle qu'on ne peut trop expliquer; c'est pourquoi nous sommes machinalement entraînés, dans une société nombreuse, plutôt vers une personne que vers toute autre, la nature nous inspirant mieux à cet égard que la raison.

2° Cette harmonie d'amour consiste moins en une similitude de tempérament, d'âge, etc., que dans un rapport de diversité; car si l'on y prend garde, l'homme violent et bilieux préférera une compagne douce et modeste, tandis que la femme passionnée, impétueuse, trouvera plus de charme dans un homme modéré et tranquille, soit que l'un ait besoin de se tempérer par l'autre, soit que deux complexions ou trop froides ou trop chaudes se choquent entre elles sans pouvoir se joindre parfaitement. On sait que le congrès fut aboli, au dix-septième siècle, au sujet du marquis de Langeais, qui, ne pouvant remplir avec sa femme le devoir conjugal, montra une grande fécondité avec une autre, plus en rapport avec lui.

3° Des caractères cependant trop disparates, ne pouvant pas entrer en relation d'harmonie, demeurent stériles, comme une femme trop lente et

un homme trop vif dans l'acte, jusqu'à ce que l'âge ou l'habitude amènent quelquefois un rapport convenable; c'est ainsi que des époux ayant passé quinze ou vingt ans sans enfants, malgré leur désir, en obtiennent quelquefois dans un âge avancé. Abraham et Sara, ainsi que Rachel avec Jacob, en offrent l'exemple dans la Bible. S'il y a d'ailleurs antipathie, dégoût, haine ou colère, il est bien difficile que l'union sexuelle soit féconde; il nous semble que la femme qui, se prétendant violée, devient enceinte, ment par cela seul qu'elle a conçu; elle a nécessairement acquiescé au plaisir; il ne paraît pas que l'imprégnation puisse s'opérer dans une haine bien prononcée. On a des exemples de femmes qui ont conçu étant endormies, même profondément. Il existe certainement des femmes qui engendrent, quoique rarement, sans volupté (néanmoins elles ne sont pas toujours véridiques sur ce point), mais c'est sans répugnance; car la volupté, ou du moins l'absence d'antipathie, paraît indispensable pour former un nouvel être. On peut dire à la vérité que telle qui commence avec haine finit avec amour quand le transport du plaisir ravit sa volonté.

Il ne faut pas présumer pourtant que plus la volupté est vive, plus la conception soit prompte et facile; trop de preuves démontrent au contraire

que l'utérus, dans un état d'extrême excitation vénérienne, s'ouvre à de nouvelles jouissances, et recommençant toujours l'ouvrage n'en finit aucun ; c'est le tissu de Pénélope. Les animaux, comme les cavales, les ânesses trop en chaleur, ne retiendraient point le sperme du mâle si l'on ne jetait pas de l'eau froide sur leur croupe, ou si on ne les frappait pas rudement après l'accouplement, afin d'amortir leur ardeur. Les Arabes ont soin de fatiguer, à la course, leurs cavales avant de les soumettre à l'étalon ; c'est afin qu'elles soient moins lascives et plus faibles. Toutes les courtisanes, toutes ces prêtresses de la Vénus *vulgivaga*, qui abusent continuellement de l'incontinence publique, ces luxurieuses Messalines, loin d'en être plus fécondes, ne produisent presque jamais, si ce n'est avec quelques personnes qu'elles préfèrent par goût. En effet, un utérus sans cesse ouvert, sans cesse agacé de plaisir, tend plutôt à se dégorger ; car le coït trop multiplié dispose aux menorrhagies comme aux avortements, ou bien la sensibilité s'émousse, se distrait par tant de jouissances diverses, de sorte que la conception ne peut avoir lieu que lorsque tout le sentiment se concentre uniquement sur une personne et dans un seul amour. Il en existe une expérience manifeste. Les Anglais voulant peupler Botany-Bay

ont déporté dans cette colonie, avec des malfaiteurs, beaucoup de prostituées. Celles-ci, qui étaient stériles dans leurs commerces vagues, sont devenues mères fécondes lorsqu'elles ont été astreintes à un mariage sévère [1]. De même, l'homme qui exerce trop le coït n'engendre point, parce qu'il produit un sperme trop peu élaboré et trop aqueux, ou bien agit avec trop de froideur et de mollesse. En général, il est prouvé que la polygamie, toute favorable qu'elle paraît être à la procréation, ne propage cependant guère plus que la monogamie, parce que l'homme s'épuise trop par des jouissances illimitées. La chasteté, au contraire, augmentant la vigueur des organes et l'ardeur amoureuse, est l'un des plus sûrs moyens de fécondité. C'est pour cela que les animaux ne se livrant à la copulation qu'à l'époque du rut, une ou deux fois par année (excepté les espèces domestiques mieux nourries), s'imprègnent facilement par un seul acte.

Il suit encore de cette cause une chaîne très importante de conséquences pour la société et les gouvernements; c'est que l'état des mœurs influe prodigieusement sur la population des empires. Que l'on considère la reproduction relative des

[1] Perou, *Voyag.*, tom. I.

grandes villes de luxe et des campagnes les plus pauvres. Qui ne croirait que les premières s'augmentent, se peuplent sans cesse à cause de l'abondance des nourritures, de l'aisance et de la richesse des familles, tandis que le misérable agriculteur, pressuré par l'indigence et harassé de travaux, doit à peine se réconcilier avec l'amour et se remplacer dans la vie? Tout au contraire, le citadin souvent se marie tard, passe une jeunesse ardente au milieu des voluptés qu'il dérobe aisément à la connaissance publique. Il ne se marie enfin que par des convenances d'intérêt qui sacrifient d'ordinaire tout le reste. La nécessité du luxe fait redouter la multitude des enfants, et au peu d'amour des époux se joignent les moyens sacrilèges d'éluder les plus saintes lois de la nature dans la reproduction. Le célibat devient dans les villes un état forcé pour beaucoup de personnes mal partagées en fortune. Mais dans les campagnes l'on ne peut dérober au grand jour des liaisons illégitimes, parce que chacun se connaît dans un petit lieu où la médisance même est un frein: on se marie plus jeune, on a moins de besoin de luxe, et les enfants, qui s'élèvent presque d'eux seuls, deviennent d'utiles auxiliaires dans les travaux. On consulte moins les rapports d'intérêt dans des conditions également pauvres; on s'unit

plus par choix, on s'aime plus naïvement par nécessité même.

Que l'on voie en effet les quartiers les plus pauvres d'une grande ville, là tout y fourmille d'enfants, tandis que les quartiers du luxe sont presque déserts. Si nos campagnes ne remplissaient point, par leur population surabondante, les villes, ces grands gouffres du genre humain deviendraient bientôt d'affreuses solitudes, car il y meurt plus d'individus qu'il n'y en naît. Les pays pauvres s'accroissent en hommes : ainsi la Suisse, les montagnards de la Savoie, de l'Auvergne, les habitants de la Galice, versent chaque année des essaims d'hommes laborieux dans les grandes villes de l'Europe, et réparent le déficit de ceux que la civilisation a dévorés. Qu'on nous apprenne comment Rome conquérante, mais libre, pendant cinq siècles, put suffire à la production d'un si grand nombre d'hommes qu'elle perdait dans ses guerres continuelles? car ses armées ne se composaient qu'en partie d'alliés, et n'admettaient pas ordinairement des esclaves. Mais Rome, enrichie par le luxe et l'opulence de toute la terre, sous ses premiers empereurs, présentait à peine un cens de citoyens égal aux anciens âges de la république, ce qui étonnait l'historien Tite-Live. En vain Auguste ordonne qu'on se marie, le luxe l'emporte,

les Romains ne se reproduisent plus, des étrangers s'asseyent au sénat et montent sur le trône, jusqu'à ce que l'empire devienne presque désert et tombe en proie aux nations fécondes et vaillantes du Nord :

. . . . . Sævior armis,
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Toutes les observations historiques démontrent donc cette vérité, que les peuples pauvres, mais quelque libres et agités qu'ils soient, se marient davantage; ils multiplient bien plus que les nations riches, par conséquent pleines de luxe, et soumises à une grande inégalité de fortune, à une domination pesante et despotique. Les Turcs, les Persans, les Asiatiques, sous un climat heureux et fertile, pouvant prendre plusieurs femmes, devraient, avec de tels avantages, remplir tout l'univers; bien loin de là, leurs empires sont déserts, leurs campagnes en friches; tout dépérit sous l'atroce administration des pachas, des nababs, des satrapes : mais, malgré la tyrannie des Tartares à la Chine, le peuple pullule avec abondance sous le régime paternel des mandarins. L'homme se multiplie aux États-Unis d'Amérique; il périt presque sans postérité dans les possessions espagnoles voisines : c'est que le premier

est laborieux et sans luxe, le second, rempli de paresse et de faste; l'un est libre, tandis que l'autre est soumis au joug de l'arbitraire.

On compte dans nos contrées tempérées, une naissance par vingt-cinq personnes en général; mais il est des circonstances où une naissance a lieu sur dix-huit personnes seulement ou même sur quatorze dans les campagnes, tandis qu'elle n'a lieu que sur trente personnes, ou même plus, en plusieurs villes. Toutefois, les naissances surpassent le nombre des morts, car il meurt ordinairement un individu sur trente-cinq à quarante dans les villages, et un sur trente-deux dans les villes généralement. En France, on comptait, avant la révolution, deux mariages féconds par année sur treize, et dans la durée entière de deux mariages il y avait de sept à neuf enfants à attendre, quoiqu'on ne pût pas espérer de les voir vivre tous l'âge d'homme. Dans le nombre de mille personnes des deux sexes, cent soixante-quatre couples contractaient le lien conjugal. La population ne peut guère s'accroître aussi rapidement en Europe qu'elle le fait aux États-Unis d'Amérique, où elle s'est doublée en vingt-cinq ans, tandis qu'il faudrait plus de deux ou trois siècles à la France, en supposant, par impossible, que les maladies, les fléaux, la guerre, la famine, et d'au-

tres causes de dévastation, n'aient jamais lieu. De plus, le territoire, partagé et cultivé presque partout, ne fournit qu'une quantité bornée de nourriture, au lieu qu'en Amérique il existe d'immenses terrains susceptibles de colonisation. L'on ne doit donc pas supposer, avec quelques écrivains, que l'Europe peut nourrir le double de ses habitants, ni même qu'elle a été infiniment plus peuplée jadis qu'elle ne l'est de notre temps. La Russie, la Pologne, l'Espagne, ont à la vérité bien plus de terrain qu'il n'en faut à leurs habitants; et si leur population ne s'y accroît pas en proportion de l'étendue, c'est par des causes peu difficiles à trouver.

Les pays modérement froids présentent généralement une plus grande fécondité que les régions chaudes. On a de tout temps célébré la fécondité des Suédoises, par exemple [1]; elles font d'ordinaire, dit-on, de huit à douze enfants; plusieurs en ont jusqu'à dix-huit ou vingt, même vingt-cinq ou trente, si l'on en croit les observateurs de ces mêmes contrées. On voit des Islandaises produire de quinze à vingt enfants communément; en 1707, l'Islande étant dépeuplée par une contagion, le roi de Danemarck déclara, par une ordonnance, que toute fille qui ferait jusqu'à six enfants ne serait

[1] Olai Rudbeck, *Atlantica*, Upsal, 1684, fol., 2 vol

pas déshonorée. Les Islandaises furent, dit-on, si jalouses de concourir à la population de leur patrie, qu'il fallut bientôt arrêter par une loi ce débordement d'enfants [1].

(C). *Des influences de l'amour et des fonctions génératives sur l'esprit, le caractère moral du sexe féminin; des effets de l'énervation sur les constitutions humaines.*

S'il existe dans l'univers un principe physique capable d'imprimer à notre intelligence toute l'énergie et l'étendue dont elle est susceptible, c'est le sperme sans contredit [2]. Parmi tous les animaux,

[1] Lord Kaimes, *Sketches of the hist. of man. book.* I. Sk. VI, pag. 180.

[2] L'important précepte est donc celui de la continence; aucun n'est aussi capable de porter l'énergie à son plus sublime degré. Il suffit de voir, comme le remarque Arétée (*Diuturn. morbor.*, lib. II, cap. 3), combien la profusion du sperme casse, abâtardit les corps et les esprits les plus vigoureux, combien les eunuques sont faibles, lâches, efféminés, pour se convaincre que la force et la vie se perdent par là. La semence conservée, résorbée dans l'économie animale, dit ce grand observateur, nous rend virils, ardents, actifs, hardis et vaillants; nous en devenons plus velus; notre voix acquiert un timbre plus sonore; nous sommes plus propres à des actes de vigueur, à concevoir de hautes pensées; l'audace s'accroît même au point de ne rien

l'homme sécrète le plus abondamment de la semence, par rapport à sa taille ; et les espèces même le mieux nourries, les oiseaux les plus ardents (le coq, le moineau, le pigeon, etc.), ne paraissent pas capables d'unions sexuelles aussi constamment que l'homme en toute saison, quoique ces oiseaux puissent multiplier beaucoup plus souvent que lui leurs actes en celle du rut. Est-ce parce que notre organisation est plus nerveuse, plus sensible, no-

redouter. Il dit encore que les hommes les plus débiles peuvent surmonter, par cette abstinence, les individus les plus robustes ; tandis que les individus les plus robustes s'énervent au contraire comme la femmelette la plus délicate par une excessive évacuation de sperme. Cet effet se remarque également parmi les animaux, qui deviennent longueux, indomptables au temps du rut, et qui tombent après le coït dans un abattement excessif. Les anciens faisaient dériver le nom de *héros* de celui de ἔρος, amour. Aussi Virgile dit :

> Sed non ulla magis vires industria firmat
> Quam Venerem et cæci stimulos avertere amoris ;
> Sive boum, sive est cui gratior usus equorum, etc.
>
> GEORG. III, v. 209 et suiv.

De même Baglivi, *De morbor. success.*, cap. 10, a vu que les maladies des célibataires offraient bien plus de réaction vitale que celles des hommes mariés. Il est également particulier qu'on ne voit devenir fous les individus que depuis l'âge de la puberté jusqu'à la vieillesse ; et que l'époque la plus fréquente pour la manie est aussi celle de

tre imagination plus vive que celle des animaux?

Or qu'y a-t-il de plus propre à agrandir l'existence et accroître nos forces que la substance même qui nous communique la vie dans le sein maternel? Observez cet adolescent pâle, timide et comme inerte dans sa langueur morale; nulle vivacité d'esprit, nul réveil d'intelligence; il est paresseux, insouciant pour l'étude; la musique, les

la plus grande ardeur générative; tellement que des manies ont été guéries par la castration.

Le sperme est donc un nouvel ἔνορμον, *impetum faciens*, une source de vigueur vitale. Par lui le génie s'échauffe, la poésie s'enrichit de nobles sentiments, se colore de brillantes images; la musique, tous les beaux-arts s'allument à ce flambeau de vie: mais rien ne corrompt tant le goût que les voluptés, la mollesse; rien ne désenchante, ne refroidit tant l'imagination que cette effusion de plaisirs. Aussi, comme on l'a dit, le bon goût tient aux bonnes mœurs, et la morale la plus saine n'est encore que de la médecine.

Les productions énervées de la vieillesse portent les mêmes témoignages. Thierry, dans ses savantes observations sur la maladie vénérienne, dit que cette affection, héritée par les enfants, ne communique point l'infection, à la vérité, *mais que cette altération des germes se fait sentir par la faiblesse des organes principaux, surtout du cerveau, ainsi qu'on peut le reconnaître par le défaut d'application, la légèreté, par le peu de constance dans les idées et le caractère; j'ai cru m'apercevoir aussi qu'elle diminuait assez souvent la fécondité des sexes.* (Observ. de phys et de médec. en Espagne. *Paris*, 1791, in-8°, t. II, p. 235.

beaux-arts même ne parlent point encore à son imagination engourdie. Seize ans s'accomplissent : quel changement ! quel feu secret s'allume et circule dans ses membres, rayonne dans ses regards, anime, échauffe ses sens ! comme son imagination s'embrase, son génie s'ouvre et s'exalte ! comme il se sent rempli d'une *survie !* ou plutôt il existe dans l'espèce ; il porte en lui les germes de l'immortalité. Toutes ses idées éprouvent une sorte de puberté ; il n'est plus isolé sur la terre. Devenu citoyen du monde, ministre de la nature par la faculté sublime dont il est désormais possesseur, il s'enfonce dans la solitude des forêts, il jette des regards de contemplation sur tout l'univers ; remontant à la source ineffable de toute création, il semble dilater son âme dans l'orbe immense des espaces et des temps. Qui n'a pas éprouvé ces sentiments d'illusion et de délices, ces longues et brillantes espérances qui dorent l'avenir ; ces épanchements généreux d'affection et d'amour, qui mêlent de douces larmes aux rêveries enchanteresses du bonheur dans les premiers sentiers de la vie !

On ne connaît plus l'exaltation d'amour dans nos siècles ; ils ne sont plus ces temps de la chevalerie et des *cours d'amour,* où les femmes dispensaient la gloire, devenaient les arbitres de la courtoisie et de la prouesse des paladins ; elles

régnaient par les seuls regards, et leur doux empire se perpétuait par la vertu la plus pure et l'attachement le plus fidèle. Tels étaient aussi ces *galois* et ces *galoises*, sorte de confrérie dans le moyen âge, qui faisaient vœu de souffrir et l'ardeur des étés et le froid de l'hiver, et tous les tourments, s'il le fallait, pour une personne adorée.

Voyez en effet un jeune homme pubère, élevé dans toute l'innocence champêtre parmi ces campagnes fortunées de l'Orient, entre les bocages de Cythère ou d'Idalie. Ses organes, qui commencent à se développer, jettent un feu inconnu dans son imagination. Ses joues, à peine veloutées d'un léger duvet, se colorent d'une pudeur virginale à l'approche d'une jeune fille, au seul nom de l'amour. Il aime, et n'ose se l'avouer encore; il craint de souiller de ses désirs l'objet tout céleste qui le ravit; il est chaste, parce qu'il aime de cœur. La jouissance déshonorerait son culte; elle avilirait ce qu'il idolâtre. En joignant à cette opinion, inspirée d'abord par la nature pour la perfection et la vigueur de l'espèce humaine, les préceptes d'une religion aussi pure qu'elle est sainte dans sa morale, cet adolescent se trouvera bientôt transporté par cette exaltation mentale qui est le fruit d'un véritable amour platonique. C'est ainsi que le sperme résorbé dans l'économie

imprime une activité extraordinaire à toutes les fonctions, tend tous les systèmes, et principalement le nerveux; de là viennent la chaleur de sentiment, le courage, la force, l'impétuosité, que la puberté développe; de là cette disposition à l'enthousiasme, cette fermentation qu'on remarque dans les jeunes têtes. Mais ces heureuses qualités disparaissent par la profusion abusive du sperme, de même que par la castration. L'épuisement est une sorte de castration, puisqu'il rend inhabiles aux voluptés des organes flétris par l'excès des jouissances. Il est certain qu'on n'est point encore capable d'exaltation mentale avant la puberté. C'est donc le sperme qui stimule le plus ardemment toute l'économie. Si l'on se représente deux amants à la fleur de leur âge, avec toute la ferveur de leurs premières amours, tous deux innocents et fidèles, exhalant dans leurs haleines embrasées, dans leurs ardents soupirs ce feu qui les dévore, je ne sais quelle odeur vive, exaltante, sort de tous leurs pores, les jette dans une ivresse aphrodisiaque, dans des transports qui leur font perdre la tête; si leurs bras s'entrelacent, si dans une danse tourbillonnante ils sont perpétuellement en contact par leurs regards, leurs attouchements, leurs approches, la sympathie s'établit, la chaleur se communique; on sue le sper-

me, et cette séduction inévitable est bientôt le prélude des plus ravissantes extases. Oui, cette impression brûlante et terrible des sexes l'un envers l'autre, lorsqu'on s'y expose, trouve son excuse dans sa propre énergie. C'est la grande voix de la nature qui retentit au fond de tous les cœurs et les égale, quelles que soient les distances des rangs et les distinctions sociales.

La femme est peut-être encore plus soumise à ces délires érotiques que l'homme. Chez elle un appareil intérieur d'organes éminemment sensibles, surtout à l'époque du tribut menstruel, un système musculaire grêle et mince, qui laisse plus d'empire au système nerveux, une loi de pudeur plus sévère, qui comprimant davantage les désirs les redouble par la contrainte, une imagination plus mobile, un cœur plus tendre, des sens plus délicats, et par là plus irritables; tout conspire à susciter, dans la femme, une exaltation dont elle n'est pas maîtresse. Aussi trouve-t-on plus de folles que de fous par amour dans les hospices d'aliénés. C'est plutôt l'ambition du pouvoir, des grandeurs ou des biens de la fortune qui rend fous et exaltés la plupart des hommes; mais la jalousie, l'amour et la dévotion, qui est une autre sorte d'amour, troublent bien plus fréquemment l'esprit de l'autre sexe. Si l'on voit souvent des symptômes

d'hysterie dèranger la santè de tant de femmes, combien d'hystéries mentales, secrètes, inconnues, fermentent dans leurs tendres âmes, allument ces violents caprices, ces engouements momentanés, ces exaltations passagères que d'autres, tout aussi fugitives, remplacent avec une perpétuelle inconstance!

Qu'un jeune hèros, dans la fleur de l'âge, s'unisse à une chaste beauté pleine de fraîcheur et de santè, n'est-il pas manifeste qu'on en doit espérer des enfants mieux constituès, plus magnanimes et plus vivaces que ceux de vieillards cacochymes ou d'individus déjà usès de dèbauches? Il est certain que des êtres produits par des parents ou trop jeunes, ou trop âgés, ou dans un état maladif de corps ou d'esprit, ou pendant l'ivresse, ou par une passion languissante, n'auront jamais cette ènergie vitale, cette bonne disposition organique qu'on observe chez les enfants engendrés en des circonstances plus favorables. Nul doute que l'extrême vigueur de corps et d'esprit si gènèrale parmi les Spartiates ne tînt essentiellement aux mariages tels que Lycurgue les institua à Lacèdèmone; ainsi, indèpendamment des exercices qu'il avait établis comme propres à fortifier les corps des femmes et des hommes, ce législateur défendait l'approche des sexes avant un âge bien formé, ce

qui allumait une telle passion que les filles devenaient *andromanes*, ou folles d'hommes, comme dit le bon Plutarque; de plus, la cohabitation entre les époux était entravée de manière à aiguiser extrêmement l'amour, puisqu'on ne pouvait obtenir que des jouissances furtives. La nature semble avoir usé des mêmes moyens pour conserver la noblesse et la beauté des races d'animaux; les mâles les plus vigoureux sont toujours préférés par les femelles, et ils écartent d'ailleurs les faibles par l'ascendant de la force. Partout où les mœurs sont pures, l'ardeur mutuelle des sexes rendant les jouissances d'autant plus vives qu'elles sont moins prodiguées, il en résulte des enfants vigoureux de corps et d'esprit; et de là vient que des enfants de l'amour (non pas de ces êtres abâtardis, avortons ignobles de la *Vénus vulgivaga*, comme l'appelle Lucrèce, ou de la prostitution, mais des êtres qu'un fougueux transport a pu produire en dépit des lois de l'honneur dans les personnes les plus chastes); ces enfants, disons-nous, montrent presque tous un feu d'intelligence, une âme supérieure à la plupart des autres. Pareillement les droits accordés en divers pays à la primogéniture peuvent avoir été en partie donnés à la plus grande intelligence des aînés, puisqu'ils sont le fruit de la première et de la plus ardente passion des époux.

Si l'on considère, en effet, la naissance de presque tous les hommes de génie, on les verra tantôt les premiers nés, parce que le premier amour est d'ordinaire le plus ardent (et de là vient que les Asiatiques ont fait toujours naître d'une vierge leurs plus grands législateurs, Zoroastre, Confucius, Mahomet, Vistnou, Xaca, Menou, etc.); on les verra tantôt aussi engendrés hors du mariage, par la seule violence de l'amour. Tel fut un grand nombre de héros de l'antiquité, qui, par cette raison, se disaient issus des dieux, comme Hercule, Thésée, Castor et Pollux, Romulus; ou fils de Vénus, comme Énée; de Thétis, comme Achille, etc., etc. Tels furent encore d'autres bâtards illustres, comme Homère, et, dans des temps plus modernes, Galilée, Cardan, Érasme, d'Alembert, Jacques Delille, etc.

Cette condition d'un ardent amour nous paraît tellement indispensable pour allumer la flamme du génie dans un nouvel être, que tout ce qui diminue l'ardeur de cette passion affaiblit, au physique comme au moral, les produits de la génération, chez l'homme de même que dans les animaux. La plupart des hommes d'un esprit sublime, attirant au cerveau toutes leurs facultés, n'engendrent quelquefois que des idiots ou des fils déshérités du génie paternel. Par une longue con-

tinence, par la pureté des mœurs, les races se perfectionnent, se fortifient au moral comme au physique. Des époux vertueux rassemblent toute l'énergie de leur âme en s'abandonnant au vœu de la nature. Ils renaîtront dans une postérité qui deviendra, par ses talents, l'orgueil et la gloire de leurs pères. C'est ainsi qu'après plusieurs générations progressives de vertus, on voit des familles s'ennoblir; elles fleurissent, elles brillent au faîte de l'illustration, puis souvent après on les voit se faner dans les délices, s'éteindre dans le plus ignoble abâtardissement : c'est un grand chêne vieilli et cheuu qui se dépouille désormais pour toujours de sa verdure et de ses fleurs.

Rien n'est donc moins vrai que la proposition soutenue par Helvétius, *que tous les esprits naissent égaux*, puisque les corps mêmes et les tempéraments naissent si divers. Mais, de plus, l'expérience fait voir que rarement les hommes d'un grand esprit engendrent des fils qui les égalent, ainsi que Boileau le représentait à Louis Racine. La force de corps et le courage peuvent bien se transmettre avec la complexion, et Horace a pu dire *fortes creantur fortibus*, l'on en voit des exemples (1); mais les qualités de l'esprit ne se transmettent nullement comme celles du corps.

(1) Euripide nous dépeint le terrible Achille timide devant

La raison en paraît tenir à ce que l'exercice extrême de la pensée cause un immense épuisement des facultés, et l'on en voit la preuve chez toutes

les femmes et respectueux avec Clytemnestre et Iphigénie, comme le fut Hippolyte devant Phèdre, etc. Un jeune seigneur anglais reprochait au poète Dryden d'avoir donné trop de timidité à l'un de ses personnages, pour les femmes, dans une tragédie, et ajoutait que, pour lui, il savait mieux mettre son temps à profit avec les belles; le poète lui répondit : « Vous m'avouerez aussi que vous n'êtes pas un héros. » La plupart des sauvages d'Amérique sont froids pour leurs femmes, au rapport de presque tous les voyageurs. C'est qu'indépendamment de la rareté des subsistances chez des peuplades qui ne cultivent rien, il faut que le guerrier, le chasseur, se conservent forts pour vaincre un ennemi ou une proie toujours difficiles à atteindre et à subjuguer. Jadis il était défendu aux soldats, chez les Hébreux et chez les autres peuples, d'approcher de leurs femmes en temps de guerre. Ainsi les délices de Capoue causèrent la ruine de l'armée d'Annibal. Ainsi la chasteté devient la mère de la force, car la résorption du sperme dans l'économie exalte le ton de la fibre musculaire. C'est ce qu'ont bien compris les fondateurs des ordres religieux et le sacerdoce, qui, pour maintenir constamment la supériorité de la hiérarchie ecclésiastique sur l'espèce humaine, astreignirent le clergé au célibat et au vœu de chasteté. On reconnaît pareillement combien les femmes mariées et imprégnées de ce *vitale virus* (θορὴ) de l'homme, acquièrent plus d'énergie et de vigueur que ces filles chlorotiques, restant inertes et langoureuses faute de cet élément de stimulation qui seul ressuscite les forces de l'économie. Donc le sperme, ou conservé ou reçu, est un élément de vigueur.

les personnes les plus adonnées aux travaux d'esprit, puisque l'hypocondrie, la mélancolie et une foule de maladies nerveuses les attaquent si cruellement. Les soubrettes de comédie en sont elles-mêmes très convaincues :

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.
DESTOUCHES, *Philosophe marié*, act. I, sc. IV.

Ainsi l'organisation énervée ne produit que des êtres chétifs, tandis que le courage et la force du corps, au contraire, engendrent des individus pleins de nerf et d'énergie. Ces observations suffisent pour détruire les absurdes idées de la prétendue *mégalanthropogénésie*, ou de l'art de procréer à volonté des grands hommes, en mariant ensemble les individus les plus spirituels, les plus savants, ou les plus habiles. L'on a remarqué depuis long-temps que si des enfants payaient par leur sottise les talents des pères, quelquefois des pères semblaient avoir enrichi leur fils de tout l'esprit dont ils n'usent pas. La passion de l'amour paraît d'ailleurs bien plus profonde chez les individus le moins partagés en facultés d'intelligence ou le moins distraits par des études ; selon l'expression vulgaire, ils deviennent *amoureux comme des bêtes*.

et c'est par ce moyen qu'ils peuvent engendrer des enfants d'esprit.

On citera pourtant des familles et une suite de générations d'individus plus spirituelles que d'autres, de même qu'on voit naître de sottes gens, et aussi des idiots et des fous, qui transmettent leurs qualités à leurs descendants; mais on s'assurera aisément que ces dispositions bonnes ou mauvaises dépendent alors de la complexion organique des père et mère, ou du tempérament soit naturel, soit acquis, tout comme on peut hériter d'une disposition à la goutte, à diverses affections organiques. Pareillement on sait, et il est même passé en proverbe que *bon chien chasse de race*; que le fils d'un Européen civilisé se trouve plus apte aux connaissances que le fils d'un sauvage de l'Amérique. Il est certain que de longues habitudes conservées dans les pères, dans les familles comme un patrimoine, peuvent développer davantage ou les organes intellectuels, ou un sens, ou un membre qu'on exerce continuellement.

D'où peut jaillir, surtout, cet élan de sensibilité physique et morale, cette illumination presque subite de l'intelligence, à l'époque de la puberté, si ce n'est du sperme, qui, sécrété d'abord par les organes sexuels, commence à être en partie résorbé dans l'économie ?

On dit que l'amour donne de l'esprit aux filles, il n'en inspire pas moins aux garçons : quel amant ne devient pas éloquent et même poëte, n'aspire point à plaire par ses qualités morales comme par le physique? Il est évident, par l'expérience, que la tension et la solidité des fibres musculaires s'accroissent immensément lorsque le sperme est resorbé dans l'économie : la vigueur virile et le courage en sont le résultat. Mais c'est principalement sur le système nerveux que le sperme exerce sa mâle énergie, en le stimulant avec force. Une observation constante a démontré que l'on ne devenait jamais fou (maniaque) avant la puberté, et que l'époque de la plus vive ardeur générative était aussi celle des plus grandes exaltations mentales, des plus violentes émotions morales. Des essais ont même fait voir que la castration chez des maniaques les ramenait au sens ordinaire; et les eunuques tombent souvent dans l'idiotisme, mais peut-être jamais dans la folie. Plusieurs folies naissent uniquement de cette exaltation cérébrale excitée par une trop stricte rétention de sperme. Buffon a tracé l'histoire étonnante d'un curé de l'ancienne Guienne, dont le génie s'était prodigieusement exalté, et jusqu'à la manie la plus furieuse, par la sévère abstinence de toute sécrétion de cette humeur. Les anciens philosophes, observant combien

la semence affaiblissait, par son évacuation excessive, l'organe cérébral, l'appelaient *stilla cerebri*, un écoulement du cerveau.

Y a-t-il quelque chose, en effet, qui fane davantage le cœur, qui blase plus la sensibilité, qui dépravе et corrompe plus profondément le goût, que ces jouissances débordées, que cet ignoble et dégoûtant abrutissement dans lequel plongent et le libertinage et la licence des mœurs? Quelle existence traînent ces êtres dégradés, abjects, qui se vautrent dans les hideux repaires de la débauche? Également vils et lâches, aucun sentiment généreux, aucune pensée noble et élevée ne germe dans ces fumiers de vice et de pourriture. Aussi les idiots et les crétins présentent une lasciveté, ou plutôt une lubricité dégoûtante qui les abrutit encore plus. Voyez même les bêtes brutes les plus grossièrement lubriques, l'âne, le verrat, etc., ce sont aussi les plus stupides, les plus insensibles. Ainsi Homère a feint que Circé transformait les hommes en bêtes.

On l'a dit depuis long-temps, *le bon goût tient aux bonnes mœurs*, mais ici nous en voyons l'enchaînement nécessaire; ou plutôt il semble que la même intelligence qui organise et vivifie l'embryon par le sperme, peut, en se conservant, s'accumuler dans notre propre système de sensibilité, et mon

ter le cerveau au plus haut degré de tension. En s'abstenant de la génération corporelle, on devient plus capable de la génération intellectuelle, on a plus de génie interieur (*ingenium*), et par la même raison les hommes de génie sont moins capables d'engendrer physiquement, ainsi que nous l'avons déjà exposé. Newton mourut vierge, dit-on; Kant haïssait les femmes, et aucun des plus grands hommes de l'antiquité, selon la remarque de Bacon de Vérulam, ne fut très adonné aux voluptés. Pythagore voulait qu'on ne s'approchât de la divinité qu'avec des pensées pures et elevées; c'est pourquoi il prescrivait de s'abstenir alors du commerce des femmes. Le célibat, ordonné aux prêtres, n'a d'abord eu pour but que de les détacher des choses de la terre, afin qu'ils s'occupassent uniquement de celles du ciel.

Il s'ensuit donc qu'en retranchant les organes sécréteurs du sperme, on coupe, pour ainsi dire, les nerfs de la pensee, et l'on en voit bien clairement la preuve chez les eunuques. Ces êtres malheureux, réduits à la vie individuelle, végètent dans une perpétuelle adolescence d'idées et de sentiments. Par exemple, on enseigne la musique aux castrats, mais ils n'y mettent d'ordinaire ni expression, ni accent de l'âme; aucun d'eux n'a su composer un air supportable : nous ne parlons

pas des vices de leur moral, ils sont le triste fruit de leur enervation. La femme elle-même, que sa faiblesse rend si bon juge de la vaillance, méprise l'être avili; elle adore en secret la mâle fierté, l'audace du caractère dans l'homme; elle ne succombe avec orgueil que sous un vainqueur généreux; elle croirait se dégrader en s'abaissant à une âme lâche, incapable de devenir son appui, ses amours et sa gloire. Narsès est à peu près le seul eunuque qui ait montré du talent dans la guerre; mais aucun, que nous sachions, n'a été cité pour son génie, ni même pour de l'esprit.

La galanterie française nous pardonnera-t-elle si nous refusons le génie aux femmes? Mais nous demanderons aux plus zélés admirateurs du beau sexe si l'on ne sent pas qu'il manque quelque chose à ses productions les plus brillantes. Y trouve-t-on cette sublimité, cette énergie virile, cette élévation ou cette profondeur, empreinte ineffaçable du vrai génie, je dirais presque de la force de génération [1].

[1] Les anciens Grecs, qui excellèrent tant dans les lettres, les beaux-arts et la philosophie, voilèrent, sous d'ingénieuses allégories, les plus savantes observations. Minerve, la déesse du génie, était vierge; son nom Ἀθήνη (*quasi* Ἀθηλὴ), signifie sans mamelle, ou, selon l'énergie des termes, *non effeminée*. Aussi la tête de Méduse,

On ne peut contester à la femme de l'esprit, de la grâce, de la délicatesse, un tour fin et animé du charme de son sexe, dans tout ce qui sort de sa plume, de son pinceau, etc. Elle nous surpasse à cet égard, et il y a plus de femmes d'esprit que d'hommes d'esprit; car, d'après la manière dont nous concevons cette qualité, son sexe y doit avoir l'avantage par sa vive sensibilité extérieure, par sa mobilité, le piquant et la finesse de ses réflexions; la femme sent mieux que nous les rapports des convenances et des disconvenances; elle observe de plus près les détails; elle a plus d'aptitude à se plier à tout. Mais enfin, comme elle a moins de force d'organisation, elle doit céder à l'homme la supériorité au moral comme au physique. De même que sa voix est d'une octave moins grave que celle de l'homme, de même ses idées semblent être plus aiguës et plus légères; et, selon la comparaison de Sainte-Foix, elle a les idées *roses*, tandis

l'immortelle égide, défendait sa poitrine contre les traits de l'Amour. Toutes les Muses étaient vierges, car toute grande génération intellectuelle exige la continence corporelle du jeune favori d'Apollon.

Abstinuit venere et vino, sudavit et alsit,

dit Horace, quoique peu fidèle quelquefois lui-même à ces préceptes.

que celles de l'homme sont d'une teinte plus foncée, pour ainsi parler [1].

L'on objectera qu'il existe des femmes d'un talent éminent et presque égal à celui de l'homme de génie. On citera surtout Sapho, dont l'âme respire encore dans les vers brûlants d'amour qu'elle exhalait pour Phaon. Mais Horace, qui l'appelle malignement *mascula Sapho*, et l'histoire de cette femme célèbre, donnent l'explication du génie qui l'animait. L'ardeur, ou plutôt le feu de son tempérament, qui la fit accuser d'un vice, en fit presque un homme. Considérez toutes les femmes de lettres d'un esprit supérieur aux autres personnes de leur sexe, et voyez qu'aucune n'a été exempte d'hysterie, et peut-être d'une vive effervescence de tempérament, sans excepter sainte Thérèse. Muret a montré, par une foule d'exemples, qu'elles sont, suivant son expression, *luxurieuses*. Toutefois il n'a pas compris que c'est par cette complexion plus masculine qu'elles deviennent capables de développer de grands talents. Si mademoiselle Schurmann, si madame Dacier, et d'autres,

[1] Dans nos expériences sur les capacités relatives du crâne chez diverses races d'hommes, nous avons aussi remarqué constamment que la boîte osseuse du crâne était toujours plus étroite chez les femmes que chez les hommes, et contenait deux à trois onces de moins de substance.

paraissent faire exception ici, c'est qu'elles étaient plutôt des érudites à grande mémoire que des femmes de lettres. Mais, en revanche, combien la femme surpasse l'homme par la sensibilité du cœur!

Considérons son genre d'esprit capricieux, singulier, qui brille par éclair, par saillie, par boutade, qui tantôt s'exalte et improvise avec impétuosité, tel qu'un vin pétillant dans son effervescence, tantôt est morne, silencieux, affaissé, incapable de la moindre idée, et même plongé dans une nullité complète. Il est surtout l'apanage de ces constitutions éminemment grêles, mobiles et nerveuses, atteintes d'hystérie ou d'hypocondrie, et de l'un ou l'autre sexe; mais il est beaucoup plus fréquent parmi les femmes. En effet, cet organe si sensible, si irritable en elles, qui semble jouir d'une vie particulière, cet animal fougueux et indomptable, comme l'appelle un philosophe, les ovaires ou l'utérus, selon les agacements qu'il éprouve, selon ses époques menstruelles, les secousses de volupté, les spâsmes hystériques auxquels il est assujetti, excite non seulement dans l'économie des émotions extraordinaires, mais aussi porte au cerveau des impressions étranges, irrégulières, des caprices d'enthousiasme ou d'antipathie dont la femme n'est nullement maîtresse. Il n'est pas

rare d'apercevoir des traits de folie ou des extravagances en quelques personnes à l'approche des règles. Au contraire, lorsque l'activité de l'utérus est absorbée, comme dans la grossesse, on voit alors des femmes, auparavant spirituelles, devenir extrêmement simples et presque idiotes. La dévotion, espèce d'amour, produit chez elles des effets semblables à cette dernière passion, sur l'esprit et le moral, comme sur le physique; l'une et l'autre de ces affections peuvent les rendre folles.

C'est par une raison analogue que les physiologistes et des philosophes, peu galants sans doute, ont cru devoir refuser au sexe féminin le don du génie : il est, disent-ils, dans leur utérus pour la création de nouveaux êtres. Le génie peut fleurir, au contraire, de lui seul, par une forte virilité chez l'homme très mâle; toute efféminatión le refroidit. De même l'exaltation mentale et la folie ne se manifestent jamais avant l'époque de la puberté, ni dans la vieillesse, mais surtout par la rétention du sperme dans l'âge de la vigueur; de là vient que la castration a guéri radicalement les maniaques qui l'ont subie.

S'il est vrai que de fortes passions, exaltant l'imagination, donnent des ailes à la pensée, transportent l'âme à ces sublimes régions d'où elle con-

temple l'univers dans le ravissement et s'élance à l'immortalité, le seul moyen d'obtenir cette puissante impulsion est de ne pas assouvir les voluptés; c'est de tendre davantage les ressorts de la continence ou de la résistance. En effet, moins on prodigue sa vie, et plus longuement on la conserve. Rien au contraire n'épuise, ne fait plus tôt faner et vieillir tous les animaux et les végétaux que de multiplier leurs jouissances et leurs productions. De même, plus l'œil s'accoutume à une lumière éclatante, plus sa faculté visuelle se débilite ou se perd, car elle s'accumule au contraire dans l'obscurité. Il en est ainsi de toutes nos facultés, et ce qu'un organe dépense trop abondamment est dérobé à la puissance réservée à d'autres organes; mais on s'enrichit de tout ce qu'on ne dissipe pas. Ainsi l'opulent, le fort en facultés, toutes choses d'ailleurs égales, sera donc celui qui les économisera le plus, pour accumuler leur force dans les grandes occasions. Par conséquent, un homme peut surpasser d'autres hommes par ces moyens, surtout s'il a déjà reçu de ses parents une grande énergie vitale. Telle fut l'intention des fondateurs des religions, qui prescrivent la chasteté ou le célibat aux ministres d'un culte sacré, afin de rattacher d'autant plus aux choses célestes qu'on déliait davantage l'esprit de tous les nœuds de la terre. Mais

Origène outre-passa le but en retranchant la source de la force et le mérite de la résistance.

A l'époque de la puberté, lorsque l'organisation se déploie, et que la plante humaine, pour ainsi parler, ouvre ses brillantes fleurs, elle entre dans la vie universelle ou de l'éternité. Deux grandes voies sont alors proposées à l'homme, l'une inférieure, ou la génération mortelle, celle du corps; l'autre supérieure, ou la génération immortelle, celle de l'esprit. La plupart des hommes suivent le chemin facile de la reproduction inférieure ou matérielle. Un petit nombre d'élus se trouve capable de gravir les sentiers escarpés à travers les rochers et les précipices, pour atteindre le sommet sublime de l'Hélicon et du Parnasse où rayonne le temple de l'immortalité. Beaucoup tentent cette voie, peu de forts sont en état d'y parvenir. Il faut subir des privations de plus d'un genre; elles rebutent souvent la nature mortelle, si l'on ne se sent pas soutenu par une puissance extraordinaire pour les surmonter.

Pense-t-on donc s'élever au faîte du génie et de la gloire sans le secours de ces efforts? Lorsqu'au lieu d'une volupté physique qui ravale l'âme et ses facultés, l'amour devenu moral, remonte au cerveau, s'y ramasse, y tend la puissance intellectuelle, cette concentration ascétique devient

de l'*exaltation*, de l'*enthousiasme*; il s'allume une flamme impétueuse, transcendante, une haute ambition de triompher qui fait braver tous les périls, mépriser toutes les infortunes de la mort et de la vie. C'est alors que, transporté au-dessus du siècle et de ses contemporains, mort à la terre, on s'élance de ce cachot corporel pour entrer dans un monde ravissant, asile céleste de la vérité et de la gloire. On néglige, on oublie tout ce qui nous environne, on devient insensible à tout, excepté à ces vérités neuves et sublimes, à la source desquelles on puise à grands flots. C'est dans cette contemplation toute divine qu'on ressent les voluptés les plus délicieuses qu'aucun mortel puisse jamais éprouver; elles surpassent de bien loin l'amour corporel; elles ravissaient Archimède hors de lui, lorsque, sortant nu de son bain, il courait au milieu de Syracuse, en s'écriant : εὕρηκα, je l'ai trouvé !

C'est que l'amour, comme dit Platon, aspire de lui-même à l'immortalité, soit du corps, par la génération physique, soit de l'esprit, par la génération intellectuelle. C'est un feu qui s'élance vers le ciel. Il nous fait mourir à nous-mêmes, en donnant la vie; il est la force de la vertu, de toute *générosité*, terme qui manifeste que la puissance générative en est le principe; aussi les amants sont généreux. De même, l'héroïsme agit au cœur

comme le génie au cerveau ; ils émanent de la même source : ce qu'avaient pareillement reconnu les anciens, puisque c'est du mot ἔρος, amour, qu'ils ont formé le nom de l'*héroïsme*. Ce sentiment s'allie tellement au vrai génie, parce qu'ils dérivent tous deux d'une commune force, que Longin appelle également *héros*, les Homère, les Platon, les Démosthènes, etc., bien que ce dernier manquât de valeur à la guerre ; c'est la puissance génerative qui, dans le cerveau d'Aristote et dans le cœur d'Alexandre, inspirait au premier le génie, et au second l'héroïsme. Il y a pareillement plus de courage et d'intelligence parmi les vaillants peuples européens que chez les nations de l'Asie, lâches, voluptueuses et asservies, tant l'énergie du cœur et de l'esprit jaillit du même fond de vie ! tant la vertu ou la force de l'âme est la sève qui fait tout fleurir en nous [1].

La conservation des races nobles était due à la pureté du sang, et à l'hérédité de la vaillance, non seulement à cause de l'exemple des aïeux, ce stimulant perpétuel (car *noblesse oblige*), mais aussi à la vertu et aux mœurs des familles les plus illustres. Telle fut du moins l'intention des anciens preux, puisque l'une des belles qualités qu'on ai-

[1] *Art de perfectionner l'homme*, tome II.

mait à trouver dans les paladins, était la fidélité à leurs maîtresses, à la dame de leurs pensées. On en connaît des exemples admirables, et l'amour de la gloire militaire retira plus d'un Renaud des enchantements de son Armide. La fierté sévère des demoiselles allait jusqu'à la pruderie, car l'orgueil est un bon preservatif pour la chasteté; d'ailleurs la delicatesse du point d'honneur ne permettait pas aux nobles de laisser leur race forligner et s'encanailler. Sans doute Molière a tourné en ridicule les Jacqueline de la Prudoterie qui refusaient d'être les maîtresses d'un prince; mais ce qui faisait rire la cour de Louis XIV démontre néanmoins que les mœurs antiques n'avaient pas approuvé la prostitution et le vice, quelque éclat qu'ils reçussent du trône même par la suite.

Toutefois la noblesse s'est principalement évanouie par la dépravation morale, suite inévitable d'une puissante fortune et de la facilité des jouissances. Ce sera l'éternelle ruine des grands et la voie d'énervation par laquelle s'épuise la sève la plus vigoureuse des branches les plus illustres. La noblesse se fût-elle seulement arrogé le droit de cuissage ou de jambage sur les nouvelles mariées de leurs vassaux, qu'elle se donnait par là de perpetuelles tentations d'abuser des plaisirs. Tous les seigneurs et les grands sont donc dans la position

de pouvoir sans cesse cueillir de nouvelles jouissances. Le désir inné de leur complaire et d'obtenir une participation à leurs richesses et à leurs faveurs fait que les subordonnés leur épargnent même le soin de désirer. Telle est la magie enchanteresse de l'amour-propre, qu'on se croit sans cesse aimé pour son mérite, et obligé de donner des preuves de vigueur avec de ruineux efforts, car on s'enorgueillit de tous les genres de pouvoir. Plus on est subjugué, plus les maîtresses vantent votre supériorité athlétique pour vous dominer davantage : elles triomphent ainsi de nos défaites, et le roi le plus adorable à leurs yeux est toujours celui qui succombe sous le plus grand nombre de faiblesses. Combien de séductions de tout genre entourent donc la puissance! Et comment ne périrait pas la vigueur sous de si douces chaînes! Hercule a filé, dit la Fable, aux genoux d'Omphale : admirable allégorie qui peint l'abaissement de la force sous la ceinture même des amours (ὀμφαλὸς, le nombril, mis pour l'organe utérin).

Nous montrerions aisément, par l'expérience même de l'histoire, quelles sont les causes de la vigueur et de la dégénération chez les castes et les individus privilégiés. Il semble ainsi que la nature aspire à niveler les êtres d'une même espèce, car les plus belles races d'animaux, comme de chiens

et de chevaux, se détérioreraient si l'on ne s'efforçait pas de les maintenir par la continence :

> Vidi lecta diù et multo spectata labore
> Degenerare..... ac retrò sublapsa referri.

C'est par une sorte de compensation équitable que les êtres inférieurs se relèvent, et que les plus exhaussés retombent, comme pour recommencer à leur tour un nouveau cercle de destinées sur la roue de la fortune. Les temps inévitables sont arrivés où, pour toute l'Europe, les races antiques, comme usées et vieillies, deviennent à beaucoup d'égards, inférieures en industrie, en talents et même en vigueur militaire, à ces hommes nouveaux sortis de la poudre, mais qui ont grandi par la civilisation toujours croissante, par le développement des connaissances, tandis que les héritiers d'une antique renommée sont demeurés stationnaires, endormis sur leurs titres et leurs droits jusqu'alors non disputés. Ainsi les flots des générations qui s'avancent sur le théâtre du monde, repoussent dans l'abîme du néant ces vétérans qui n'offrent plus à notre admiration que les débris de grands noms et d'une gloire qui n'est plus à eux. Ma noblesse commence en moi et la vôtre finit en vous, disait à de lâches envieux un général athénien vainqueur, auquel on ne reprochait que d'être fils de

cordonnier. Nous voyons de pareils exemples de nos jours. Dans la balance sociale, chaque homme doit à la longue se placer, selon le poids de ses talents et l'élévation de son caractère, au rang que lui assigna la nature.

Que ces hommes abâtardis se trouvent sur le champ de bataille en face d'ennemis remplis de cette énergie sauvage dont rien n'a comprimé l'essor, vous les voyez tremblants, prosternés à genoux et accepter le joug le plus dur sans oser se plaindre. Ce peuple, le plus nombreux, le plus sociable, mais le plus corrompu de toute la terre, le Chinois n'a-t-il pas vu quarante mille Tartares-Mantcheoux assujettir en peu de temps sa nation, composée de plus de cent millions de têtes? et les descendants de ces heureux conquérants ne dorment-ils pas paisiblement depuis deux siècles sur le trône de la Chine? Qui ne sait faire que des révérences et des génuflexions à l'aspect du sabre peut-il conserver son indépendance? Comment cet ancien Romain, si fier devant les rois, ce vainqueur audacieux de tant de nations, s'est-il ensuite transformé en l'humble esclave des Caligula, des méprisables affranchis de la cour corrompue de Messaline et de Néron? Alors se sont levés les redoutables enfants du nord; ils ont dit: Marchons; puisque le Romain s'avilit, il n'a donc

plus de vaillance! qui manque de vertu n'est pas digne de l'empire du monde. Ainsi s'est écroulé l'édifice de la grandeur romaine; ainsi périront également toutes les nations de la terre, lorsque les mœurs et la liberté s'engloutiront dans les profonds abîmes de la corruption et de l'esclavage, par le mépris de la vertu des femmes.

FIN.

TABLE.

SECTION PREMIÈRE.

CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES SUR LE SEXE FÉMININ.

Pag.

AVANT-PROPOS, j

CHAP. Ier. Vues générales, 1

CHAP. II. Variétés du sexe féminin selon les divers climats et les diverses races d'hommes, 17

Article Ier. Des femmes de race blanche, *id.*

Article II. Des femmes de race noire, 29

Article III. Des femmes de race mongole, 44

Article IV. Des femmes de la race malaie, 52

Article V. Des femmes de la race américaine, 56

CHAP. III. Modifications naturelles dans la constitution des femmes selon les âges, 63

SECTION DEUXIÈME.

DE LA FILLE, OU DE L'ÉTAT VIRGINAL.

Pag.

CHAP. Ier. De la fille non nubile et de sa nubilité, 76

CHAP. II. De la continence virginale, de l'incontinence et de ses effets, 88

CHAP. III. Inconvénients résultant de l'état de virginité, 102

SECTION TROISIÈME.

DU MARIAGE.

CHAP. Ier. Rapports numériques du sexe féminin avec le masculin pour l'état de mariage, ou de la monogamie, de la polygamie et de la polyandrie, 145

CHAP. II. De la constitution physiologique et des attributs propres à la femme, ou de la nature de son sexe, 186

CHAP. III. Considérations sur les causes de l'amour entre chaque sexe, 204

SECTION QUATRIÈME.

DE LA FEMME CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT MORAL.

Pag.

CHAP. I. Du sexe féminin dans ses relations intellectuelles et morales, 224

Article Ier. De la vie morale de la femme, 226

CHAP. II. De la femme considérée moralement par rapport à l'état social, 254

SECTION CINQUIÈME.

DE LA FEMME CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT LITTÉRAIRE.

PREMIÈRE PARTIE. De l'influence des femmes dans la société sur la littérature et les beaux arts, 280

DEUXIÈME PARTIE. État des femmes dans la société en France aux seizième et dix-septième siècles, 295

TROISIÈME PARTIE. État des femmes dans la société en France au dix-huitième siècle, 322

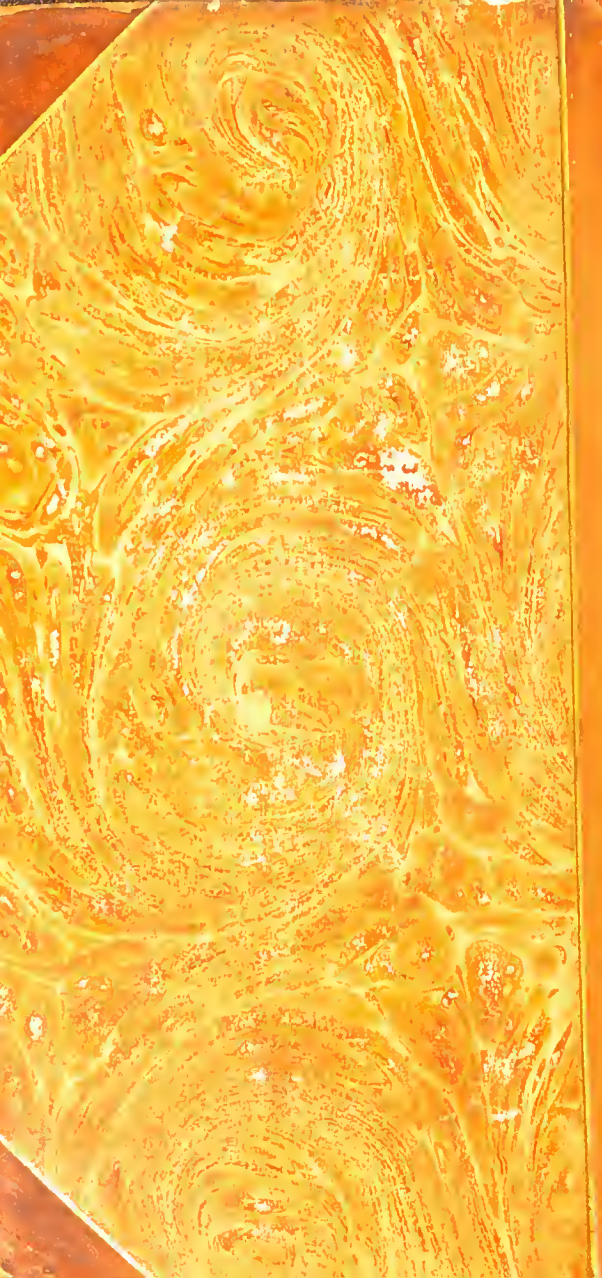
Pag.

CONCLUSION, 354

NOTES, 356

(A) De la puberté et des causes des sympathies d'amour entre les sexes, *id.*

(B) Des rapports des sexes les plus favorables à la fécondité, 369

(C) Des influences de l'amour et des fonctions génératives sur l'esprit, le caractère moral du sexe féminin ; des effets de l'énervation sur les constitutions humaines, 379

FIN DE LA TABLE.